

É M I L E ,  
O U  
DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. R O U S S E A U ,  
Citoyen de Genève.

---

Sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum  
genitos natura , si emendari velimus , juvat,  
*Sen : de irâ. L. II. c. 13.*

---

TOME PREMIER.



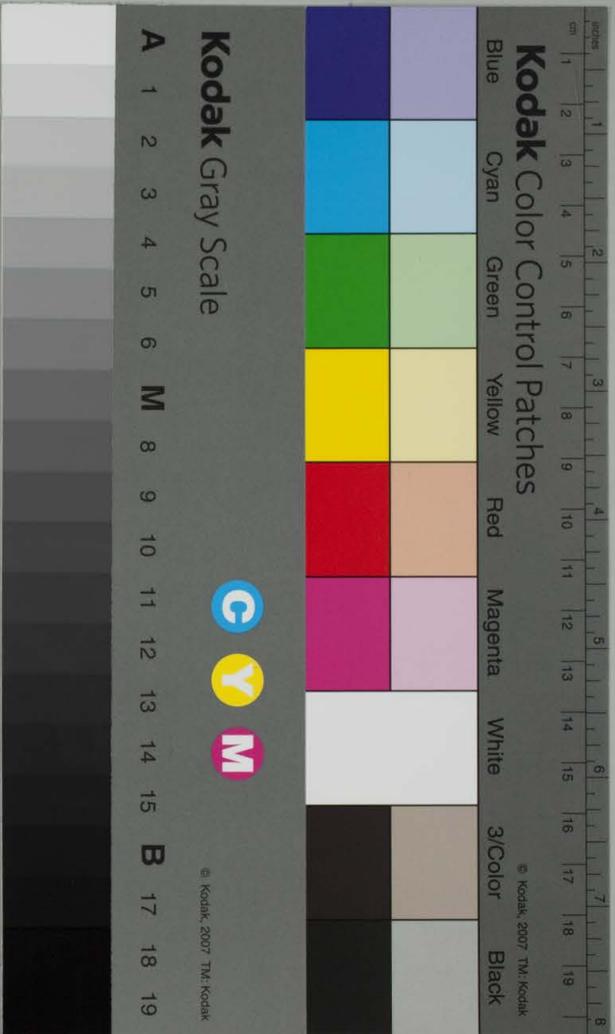
*C. Fleury*  
A large, stylized handwritten flourish or signature mark, possibly representing the initials 'CF'.

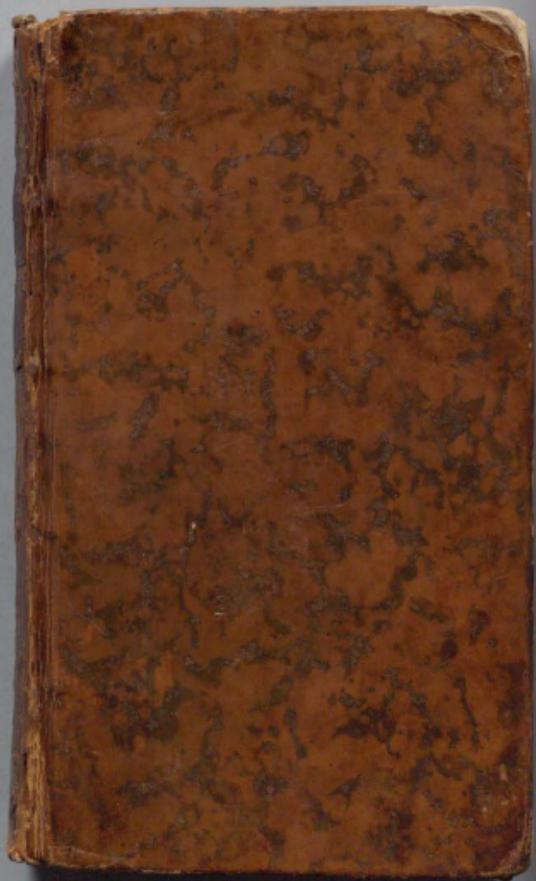
A AMSTERDAM,  
Chez JEAN NÉAULME , Libraire.

---

M. DCC. LXII.

*Avec Privilège de Noffeign. les Etats de Hollande  
& de Westfife.*





名古屋大学附属図書館所蔵 文庫外 41611960  
Nagoya University Library, 41611960



名古屋大学附属図書館所蔵 文庫外 41611960  
Nagoya University Library, 41611960

Jules de Petri (1788)  
page 63.

13/1  
15/2

PR



le Conte de S. Louis de  
Louis Bonaparte p. de de  
Napoleon S.

Donné par M. le Comte de S. Louis,  
- 17 - 8<sup>me</sup> 1820. à Florenç.

Écrit en 18, sous le même titre,  
à même nom de libraire mais par  
tout à Amsterdam, au lieu de la  
Hague et ayant les mêmes gravures,  
l'impression page pour page et ligne  
pour ligne avec l'écrit de la Hague,  
quelque chose en plusieurs endroits.





Thetis, *Tab. 1.*

**É M I L E ,**  
 O U  
**DE L'ÉDUCATION.**

Par **J. J. ROUSSEAU,**  
 Citoyen de Genève.

Sanabilibus aegrotamus malis ; ipsaque nos in rectum  
 genitos natura, si emendari velimus, juvat.

*Sen : de irā. L. II. c. 17.*

**TOME PREMIER.**



*C. Fleury*

**A AMSTERDAM,**  
 Chez **JEAN NÉAULME,** Libraire.

**M. DCC. LXII.**

*Avec Privilège de Nossign. les Etats de Hollande  
 & de Westfise.*



---

C E Recueil de réflexions & d'observations, sans ordre, & presque sans suite, fut commencé pour complaire à une bonne mere qui fait penser. Je n'avois d'abord projectté qu'un Mémoire de quelques pages: mon sujet m'entraînant malgré moi, ce Mémoire devint insensiblement une espece d'ouvrage, trop gros, sans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matiere qu'il traite. J'ai balancé longtems à le publier; & souvent il m'a fait sentir, en y travaillant, qu'il ne suffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour sçavoir composer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il est, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là; & que, quand mes idées seroient mauvaises, si j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'au-



( ij )

rai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un homme, qui de sa retraite, jette ses feuilles dans le Public, sans prôneurs, sans parti qui les défende, sans savoir même ce qu'on en pense ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il se trompe, on admette ses erreurs sans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise; mille autres l'ont fait avant moi, & je n'aime point à remplir un livre de choses que tout le monde fait. Je remarquerai seulement, que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avisé d'en proposer une meilleure. La Littérature & le savoir de notre siècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de maitre; pour

( iij )

proposer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philosophique se complait moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la première de toutes les utilités, qui est l'art de former des hommes, est encore oubliée. Mon sujet étoit tout neuf après le livre de Locke, & je crains fort qu'il ne le soit encore après le mien.

On ne connoit point l'enfance; sur les fausses idées qu'on en a: plus on va, plus on s'égaré. Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfans sont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me suis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode seroit chimérique & faussée, on pût toujours profiter de mes ob-

a ij



( iv )

servations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il faut faire, mais je crois avoir bien vu le sujet sur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos élèves; car très-assurément, vous ne les connoissez point. Or si vous lisez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas sans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie systématique, qui n'est autre chose ici que la marche de la nature, c'est-là ce qui déroutera le plus le Lecteur; c'est aussi par-là qu'on m'attaquera sans doute; & peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité d'éducation, que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. Qu'y faire? Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris; c'est sur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes; il y a longtems qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de m'en don-

( v )

ner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon sens, de ne point croire être seul plus sage que tout le monde; il dépend de moi, non de changer de sentiment, mais de me défier du mien: voilà tout ce que je puis faire, & ce que je fais. Que si je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'est point pour en imposer au Lecteur; c'est pour lui parler comme je pense. Pourquoi proposerois-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point? Je dis exactement ce qui se passe dans mon esprit.

En exposant avec liberté mon sentiment, j'entends si peu qu'il fasse autorité, que j'y joins toujours mes raisons, afin qu'on les pèse & qu'on me juge: mais quoi-que je ne veuille point m'obstiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les



( vj )

propofer; car les maximes sur lesquelles je suis d'un avis contraire à celui des autres, ne sont point indifférentes. Ce sont de celles dont la vérité ou la fausseté importe à connoître, & qui sont le bonheur ou le malheur du genre humain.

Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disoit; proposez de faire ce qu'on fait; ou du moins, proposez quelque bien qui s'allie avec le mal existant. Un tel projet, sur certaines matieres, est beaucoup plus chimérique que les miens: car dans cet alliage le bien se gâte, & le mal ne se guérit pas. J'aimerois mieux suivre en tout la pratique établie que d'en prendre une bonne à demi: il y auroit moins de contradiction dans l'homme; il ne peut tendre à la fois à deux buts opposés. Peres & Meres, ce qui est faisable est

( vij )

ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté?

En toute espece de projet, il y a deux choses à considérer: premierement, la bonté absolue du projet; en second lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il suffit, pour que le projet soit admissible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon soit dans la nature de la chose; ici, par exemple, que l'éducation proposée soit convenable à l'homme, & bien adaptée au cœur humain.

La seconde considération dépend de rapports donnés dans certaines situations: rapports accidentels à la chose, lesquels, par conséquent, ne sont point nécessaires, & peuvent varier à l'infini. Ainsi telle éducation peut être praticable en Suisse & ne l'être pas en France; telle autre peut l'être chez les Bourgeois, & telle autre



( viij )

parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonstances, qu'il est impossible de déterminer autrement que dans une application particulière de la méthode à tel ou à tel pays, à telle ou à telle condition. Or toutes ces applications particulières n'étant pas essentielles à mon sujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le Pays ou l'État qu'il aura en vue. Il me suffit que par-tout où naîtront des hommes, on puisse en faire ce que je propose; & qu'ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur & pour eux-mêmes & pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort sans doute; mais si je le remplis, on auroit tort aussi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.

EXPLICATIONS

EXPLICATIONS  
DES FIGURES.

I. La Figure qui se rapporte au premier Livre & sert de Frontispice à l'Ouvrage, représente Thétis plongeant son Fils dans le Sinx, pour le rendre invulnérable. Voyez T. I. p. 37.

II. La Figure qui est à la tête du Livre second, représente Chiron exerçant le petit Achille à la Course. Voyez T. I. p. 382.

III. La Figure qui est à la tête du troisième Livre & du second Tome, représente Hermès gravant sur des colonnes les éléments des Sciences. Voyez T. II. p. 76.

IV. La Figure qui appartient au Livre quatre, & qui est à la tête du Tome troisième, représente Orphée enseignant aux hommes le culte des Dieux. Voyez T. III. p. 128.

V. La Figure qui est à la tête du cinquième Livre & du quatrième Tome, représente Circé se donnant à Ulysse, qu'elle n'a pu transformer. Voyez T. IV. p. 304.



FAUTES D'IMPRESSION.

N<sup>o</sup>. On n'a marqué que celles qui forment des contre-sens, & qu'on pourroit ne pas corriger à la lecture.

TOME I.

Page 125. ligne 9. peut, lisez put.  
pag. 202. l. 11. c'est d'en prendre, lisez c'est d'en perdre.  
pag. 308. l. 8. au bas, lisez à-bas.

TOME II.

Page 16. ligne 16. la vue, lisez la vie.  
pag. 26. l. 2. en remontant; les faits, lisez les fait.  
pag. 113. l. 1. en rem. état, lisez État.  
pag. 273. l. 15. ce qu'ils font, lisez ce qu'ils font.  
pag. 298. l. 4. de ces vices, lisez de ses vices.

É M I L E,



É M I L E,  
O U  
DE L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

**T**OUT est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses: tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre: il mêle & confond les climats, les élémens, les saisons: il mutilé son chien, son cheval, son esclave: il bouleverse tout, il défigure tout: il aime la difformité, les monstres: il ne veut rien, tel que l'a fait la nature, pas même l'homme: il le faut dresser pour lui, comme un che-

Tome I.

A



val de manège; il le faut contourner à la mode, comme un arbre de son jardin.

Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont déformais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres, seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons sumergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin, & que des passans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts & le pliant dans tous les sens.

C'est à toi que je m'adresse, tendre & prévoyante mere (1), qui sus t'écarter

(1) La première éducation est celle qui importe le plus; & cette première éducation appartient incontestablement aux femmes; si l'Autre de la nature eût voulu qu'elle appartint aux hommes, il leur eût donné

de la grande route, & garantit l'arbrisseau naissant du choc des opinions humaines! Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure; ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de

du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation; car, outre qu'elles sont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours davantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plupart des veuves se trouvent presqu'à la merci de leurs enfans, & qu'elles les lesent si vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la manière dont elles les ont élevés. Les loix, toujours si occupées des biens & si peu des personnes "parcequ'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnant pas assez d'autorité aux meres. Cependant leur état est plus sûr que celui des peres; leurs devoirs sont plus pénibles; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son pere, peut, en quelque sorte, être excusé; mais si, dans quelque occasion que ce soit, un enfant étoit assez déshonoré pour en manquer à sa mere, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, sans doute, elles ont tort; mais moins de tort qu'on vous, peut-être, qui les



l'ame de ton enfant : un autre en peut marquer le circuit ; mais toi seule y dois poser la barrière.

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naissoit grand & fort, sa taille & sa force lui seroient inutiles, jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir : elles lui seroient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister (1) ; & abandonné à lui-même, il mourroit de misère avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la

dépraver. La mere veut que son enfant soit heureux, qu'il le soit dès à présent. En cela elle a raison : quand elle se trompe sur les moyens, il faut l'écarter. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse prévoyance des peres, leur négligence, leur dure insensibilité, font cent fois plus de mal aux enfans, que l'aveugle tendresse des meres. Au reste, il faut expliquer le sens que je donne à ce nom de mere, & c'est ce qui sera fait ci-après.

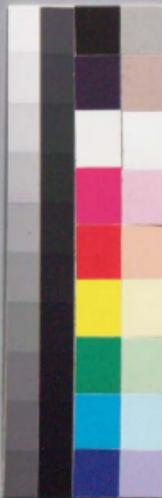
(1) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainsi que des idées qu'elle exprime, il seroit hors d'état de leur faire entendre le besoin qu'il auroit de leurs secours, & rien en lui ne leur manifesteroit ce besoin.

face humaine eût péri si l'homme n'eût commencé par être enfant.

Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces : nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance : nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes est l'éducation de la nature : l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de Maîtres. Le Disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, & ne sera



jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va seul à son but, & vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous ; celle des choses n'en dépend qu'à certains égards ; celle des hommes est la seule dont nous soyons vraiment les maîtres : encore ne le sommes-nous que par supposition ; car qui est-ce qui peut espérer de diriger entièrement les discours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant ?

Si-tôt donc que l'éducation est un art, il est presque impossible qu'elle réussisse, puisque le concours nécessaire à son succès ne dépend de personne. Tout ce qu'on peut faire à force de soins est d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du

bonheur pour l'atteindre.

Quel est ce but ? c'est celui-même de la nature ; cela vient d'être prouvé. Puisque le concours des trois éducations est nécessaire à leur perfection, c'est sur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un sens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'est que l'habitude. Que signifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étoient jamais la nature ? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre ; mais la sève n'a point changé pour cela sa direction primitive, & si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des

A iij



hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude & qui nous sont le moins naturelles; mais si-tôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? d'autres qui la gardent? d'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons en-

tre nous & ces objets, & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermiscent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés: mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la nature.

C'est donc à ces dispositions primitives qu'il faudroit tout rapporter; & cela se pourroit, si nos trois éducations n'étoient que différentes: mais que faire quand elles sont opposées? quand au lieu d'élever un homme pour lui-même on veut l'élever pour les autres? Alors le concert est impossible. Forcé de combattre la nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen;



car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute société partielle, quand elle est étroite & bien unie, s'aliène de la grande. Tout patriote est dur aux étrangers: ils ne sont qu'hommes, ils ne font rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable, mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique: mais le désintéressement, l'équité, la concorde regnoient dans ses murs. Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

L'homme naturel est tout pour lui: il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil

n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, & transporter le *moi* dans l'unité commune; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, & ne soit plus sensible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caius ni Lucius; c'étoit un Romain: même il aimoit la patrie exclusivement à lui. Regulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres. En sa qualité d'étranger il refusoit de siéger au Senat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport,



ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien Pédarète se présente pour être admis au conseil des trois cens ; il est rejeté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cens hommes valans mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Hôte arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil Esclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui dans l'ordre civil veut conserver la primauté des sentimens de la nature, ne fait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ses pen-

chans & ses devoirs, il ne sera jamais ni homme ni citoyen ; il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce sera un de ces hommes de nos jours ; un François, un Anglois, un Bourgeois ; ce ne sera rien.

Pour être quelque chose, pour être soi-même & toujours un, il faut agir comme on parle ; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le suivre toujours. J'attens qu'on me montre ce prodige pour savoir s'il est homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets nécessairement opposés, viennent deux formes d'institution contraires ; l'une publique & commune, l'autre particulière & domestique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique ? Lisez la république de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des livres que



par leurs titres. C'est le plus beau trait d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimeres, on nomme l'institution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la sienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimerique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme ; Lycurgue l'a dénaturé.

L'institution publique n'existe plus, & ne peut plus exister ; parcequ'ou il n'y a plus de patrie il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, patrie & citoyen, doivent être effacés des langues modernes. J'en fais bien la raison, mais je ne veux pas la dire ; elle ne fait rien à mon sujet.

Je n'envisage pas comme une institution publique ces risibles établissemens qu'on appelle Colleges \*. Je ne compte pas non plus l'éducation du

\* Il y a dans l'Académie de Genève & dans l'Université de Paris des Professeurs que j'aime, que j'estime beaucoup, & que je crois très capables de bien instruire la Jeunesse, s'ils n'étoient forcés de suivre l'usage établi.

monde, parceque cette éducation tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux : elle n'est propre qu'à faire des hommes doubles, paroissant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux seuls. Or ces démonstrations étant communes à tout le monde n'abusent personne. Ce sont autant de soins perdus.

De ces contradictions nait celle que nous éprouvons sans cesse en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverses impulsions, nous en suivons une composée qui ne nous même ni à l'un ni à l'autre but. Ainsi combatus & flottans durant tout le cours de notre vie, nous la terminons sans avoir pu nous accorder avec nous, & sans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

Ferme l'un d'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on sera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'est pas sans remède.



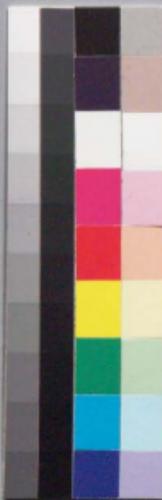
Reste enfin l'éducation domestique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui ? Si peut-être le double objet qu'on se propose pouvoit se réunir en un seul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obstacle à son bonheur. Il faudroit pour en juger le voir tout formé; il faudroit avoir observé ses penchans, vu ses progrès, suivi sa marche: il faudroit, en un mot connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons nous à faire ? Beaucoup, sans doute; c'est d'empêcher que rien ne soit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie; mais si la mer est forte & qu'on veuille rester en place, il faut jeter l'ancre. Prenez garde, jeune pilote, que ton cable ne file ou que ton ancre ne labouré, &

que le vaisseau ne dérive avant que tu t'en sois aperçu.

Dans l'ordre social, où toutes les places sont marquées, chacun doit être élevé pour la sienne. Si un Particulier formé pour sa place en sort, il n'est plus propre à rien. L'éducation n'est utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens; en tout autre cas elle est nuisible à l'éleve, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte où le fils étoit obligé d'embrasser l'état de son père, l'éducation du moins avoit un but assuré; mais parmi nous où les rangs seuls demeurent, & où les hommes en changent sans cesse, nul ne fait si en élevant son fils pour le sien il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel les hommes étant tous égaux leur vocation commune est l'état d'homme, & quiconque est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent,



Qu'on destine mon élève à l'épée, à l'église, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parens la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre est le métier que je lui veux apprendre. En sortant de mes mains il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre : il sera premierement homme ; tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. *Occupavi te, fortuna, aique cepi : omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* (4).

Notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui fait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie est à mon gré le mieux élevé : d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous instruire en commençant

(4) Tufcul. V.

à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot *éducation* avoit-il chez les anciens un autre sens que nous ne lui donnons plus : il signifioit nourriture. *Educit obftrix*, dit Varron ; *educat nutrix*, *instituit pedagogus*, *docet magister* (5). Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction sont trois choses aussi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces distinctions sont mal entendues ; & pour être bien conduit, l'enfant ne doit suivre qu'un seul guide.

Il faut donc généraliser nos vues, & considérer dans notre élève l'homme abstrait, l'homme exposé à tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais chan-

(5) Non. Matrell.



ger, la pratique établie seroit bonne à certains égards; l'enfant élevé pour son état, n'en fortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choses humaines; vu l'esprit inquiet & remuant de ce siècle qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir.

On ne songe qu'à conserver son enfant; ce n'est pas assez: on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence & la misère, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Islande ou sur le brulant rocher de Mal-

the. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas; il faudra pourtant qu'il meure: & quand sa mort ne seroit pas l'ouvrage de vos soins, encore seroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années; mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eut gagné de mourir jeune; au moins eut-il vécu jusqu'à ce tems-là.

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles; tous nos usages ne font qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit, & meurt dans l'esclavage: à sa naissance on le



coud dans un maillot ; à sa mort on le cloue dans une biere ; tant qu'il garde la figure humaine , il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en pétrissant la tête des enfans nouveaux-nés , lui donner une forme plus convenable : & on le souffre ! Nos têtes seroient mal de la façon de l'auteur de notre être : il nous les fait façonner au - dehors par les Sages-Femmes, & au-dedans par les Philosophes. Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

» A peine l'enfant est-il sorti du sein  
» de la mere, & à peine jouit-il de la  
» liberté de mouvoir & d'étendre ses  
» membres, qu'on lui donne de nou-  
» veaux liens. On l'emmailote , on  
» le couche la tête fixée & les jambes  
» allongées, les bras pendans à côté du  
» corps ; il est entouré de linges & de  
» bandages de toute espece, qui ne lui  
» permettent pas de changer de situa-

» tion. Heureux si on ne l'a pas ferré  
» au point de l'empêcher de respirer ;  
» & si on a eu la précaution de le cou-  
» cher sur le côté, afin que les eaux  
» qu'il doit rendre par la bouche puis-  
» sent tomber d'elles-mêmes ; car il  
» n'auroit pas la liberté de tourner la  
» tête sur le côté pour en faciliter l'é-  
» coulement (6) «.

L'enfant nouveau né a besoin d'étendre & de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement où, rassemblés en un peloton, ils ont resté si long-tems. On les étend, il est vrai : mais on les empêche de se mouvoir ; on assujettit la tête même par des têtieres : il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement, trouve un obstacle insurmontable aux mouvemens qu'elle lui deman-

(6) Hist. Nat. T. IV. p. 130. in-21.



de. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuisent les forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'est dans ses langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du sang, des humeurs ; empêcher l'enfant de se fortifier, de croître ; & altérer sa constitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes font tous grands, forts, bien proportionnés (7). Les pays où l'on emmaillote les enfans font ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espece. De peur que les corps ne se déforment par ces mouvemens libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On

(7) Voyez la note 14 de la page 87.

les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourroit-elle ne pas influer sur leur humeur, ainsi que sur leur tempérament ? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur & de peine : ils ne trouvent qu'obstacles à tous les mouvemens dont ils ont besoin : plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premières voix, dites-vous, sont des pleurs ? je le crois bien : vous les contrariez dès leur naissance ; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes ; les premiers traitemens qu'ils éprouvent sont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviroient-ils pas pour se plaindre ? Ils crient du mal que vous leur faites : ainsi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable ? d'un usage dénaturé. Depuis que les



meres, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans; il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi meres d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eut fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté: mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourriçon ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours? On conserve ses membres aux dépens de son corps; &, quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces meres, qui débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiment aux amusemens de la ville, s'aventelles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au vil-

lage? Au moindre tracas qui survient, on le suspend à un clou comme un paquet de hardes; & tandis que sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette situation, avoient le visage violet: la poitrine fortement comprimée ne laissant pas circuler le sang, il remontoit à la tête; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parcequ'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut rester en cet état sans perdre la vie, mais je doute que cela puisse aller fort loin. Voilà, je pense, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaises situations, & se donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'est-là un de ces vains raisonnemens de notre fausse sagesse, & que jamais aucune



expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui chez des peuples plus *sensés* que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un seul qui se blesse, ni s'estropie : ils ne sauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une situation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous sommes pas encore avisés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il résulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? Les enfans sont plus lourds ; d'accord : mais à proportion ils sont aussi plus foibles. A-peine peuvent-ils se mouvoir ; comment s'estropieront-ils ? si on les étendoit sur le dos, ils mourroient dans cette situation, comme la tortue, sans pouvoir jamais se retourner.

Non contentes d'avoir cessé d'alaiter leurs enfans, les femmes cessent

d'en vouloir faire ; la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mere est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, & l'on tourne au préjudice de l'espece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet usage, ajouté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vû quelquefois le petit manège des jeunes femmes qui seignent de vouloir nourrir leurs enfans. On fait se faire presser de renoncer à cette fantaisie : on fait adroitement intervenir les époux, les Medecins, sur-tout les meres. Un mari qui oseroit consentir que sa femme nourrit son enfant, seroit un homme perdu. L'on en feroit



un assassin qui veut se défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres! Plus heureux si le tems que celles-ci gagnent n'est pas destiné pour d'autres que vous!

Le devoir des femmes n'est pas douteux: mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre? Je tiens cette question, dont les Medecins sont les Juges, pour décidée au souhait des femmes; & pour moi, je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique, & l'enfant a-t-il moins besoin des soins

d'une mere que de sa mamelle? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourroient lui donner le lait qu'elle lui refuse: la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien est une mauvaise mere; comment fera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature; & l'enfant mal soigné aura le tems de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mere.

De cet avantage-même résulte un inconvenient, qui seul devoit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre: c'est celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner; de voir son enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mere est une grace, & que celle qu'il a pour sa mere adoptive est un devoir: car

B iij



où j'ai trouvé les soins d'une mere , ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient , est d'inspirer aux enfans du mépris pour leur nourrice , en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé , on retire l'enfant , ou l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir , on la rebute de venir voir son nourriçon. Au bout de quelques années , il ne la voit plus , il ne la connoit plus. La mere qui croit se substituer à elle , & réparer sa négligence par sa cruauté , se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé , elle l'exerce à l'ingratitude ; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie , comme celle qui l'a nourri de son lait.

Combien j'insisterois sur ce point , s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des sujets utiles ? Ceci tient à plus de choses qu'on ne pense.

Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs , commencez par les meres ; vous serez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris , n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni peres , ni meres , ni enfans , ni freres , ni sœurs ; tous se connoissent à-peine , comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est qu'une triste solitude , il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans , les mœurs vont se ré-



former d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs; l'État va se repeupler; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvais mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable; il rend le pere & la mere plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il resserre entre-eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante & animée, les soins domestiques sont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulteroit bientôt une réforme générale; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

Discours superflus! l'ennui même des plaisirs du monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont cessé

d'être meres; elles ne le seront plus; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles: aujourd'hui que l'usage contraire est établi, chacune auroit à combattre l'opposition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas suivre.

Il se trouve pourtant quelquefois encore de jeunes personnes d'un bon naturel, qui, sur ce point osant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur sexe, remplissent avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux que la nature leur impose. Puisse leur nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent! Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, & sur des observations que je n'ai jamais vû démenties, j'ose promettre à ces dignes meres un attachement solide & constant de la part de leurs maris, une



tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans , l'estime & le respect du public , d'heureuses couches sans accident & sans fuite , une santé ferme & vigoureuse , enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles , & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere , point d'enfant. Entre-eux les devoirs sont réciproques , & s'ils sont mal remplis d'un côté ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins , elle s'éteint dans les premieres années , & le cœur meurt , pour ainsi dire , avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en fait encore par une route opposée , lorsqu'au lieu de négliger les soins de mere , une femme les porte à l'excès ; lorsqu'elle fait de son enfant son idole ; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de

la sentir , & qu'espérant le soustraire aux loix de la nature , elle écarte de lui des atteintes pénibles , sans songer combien , pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment , elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête , & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis , pour rendre son fils invulnérable , le plongea , dit la fable , dans l'eau du styx. Cette allégorie est belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la mollesse , elles les préparent à la souffrance , elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espece , dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Observez la nature , & suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans ; elle enduret leur tempérament par des



épreuves de toute espece ; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fièvre : des coliques aigües leur donnent des convulsions ; de longues toux les suffoquent ; les vers les tourmentent ; la pléthore corrompt leur sang ; des levains divers y fermentent , & causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie & danger : la moitié des enfans qui naissent périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces , & sitôt qu'il peut user de la vie, le principe en devient plus assuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins ? Faire au-dehors ce qu'elle fait au-dedans, c'est, selon vous, redoubler le danger ; & au contraire c'est y faire diversion.

c'est l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne passe pas la mesure de leurs forces, on risque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à supporter un jour. Endurcissez leur corps aux intempéries des saisons, des climats, des élémens ; à la faim, à la soif, à la fatigue ; trempez-les dans l'eau du styx. Avant que l'habitude du corps soit acquise, on lui donne celle qu'on veut sans danger : mais quand une fois il est dans sa consistance, toute altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des changemens que ne supporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuste



fans exposer sa vie & sa fanté; & quand il y auroit quelque risque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puisque ce sont des risques inséparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejeter sur le tems de sa durée où ils sont le moins défavantageux?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de sa personne se joint celui des soins qu'il a coûtés; à la perte de sa vie se joint en lui le sentiment de la mort. C'est donc surtout à l'avenir qu'il faut songer en veillant à sa conservation; c'est contre les maux de la jeunesse qu'il faut l'armer, avant qu'il y soit parvenu: car si le prix de la vie augmente jusqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'est-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance en les multipliant sur l'âge de raison? Sont-ce là les leçons du maître?

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les tems. Le soin même

de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans son enfance que les maux physiques! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne se tue point pour les douleurs de la goutte; il n'y a gueres que celles de l'ame qui produisent le désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance, & c'est le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naissant, un enfant crie; sa première enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiser; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faisons ce qu'il lui plaît, ou nous exigeons ce qu'il nous plaît: ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres: point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainsi ses



premieres idées font celles d'empire & de servitude. Avant de favoir parler, il commande; avant de pouvoir agir, il obéit; & quelquefois on le châtie avant qu'il puisse connoître ses fautes ou plutôt en commettre. C'est ainsi qu'on verse de bonne heure dans son jeune cœur les passions qu'on impute ensuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel.

Un enfant passe six ou sept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du sien: & après lui avoir fait apprendre ceci & cela; c'est-à-dire, après avoir chargé sa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choses qui ne lui font bonnes à rien; après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout

formés, & lui apprend tout, hors à se connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à favoir vivre & se rendre heureux. Enfin quand cet enfant esclave & tyran, plein de science & dépourvu de sens, également débile de corps & d'ame, est jetté dans le monde; en y montrant son ineptie, son orgueil & tous ses vices, il fait déplorer la misere & la perversité humaines. On se trompe; c'est là l'homme de nos fantaisies: celui de la nature est fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde sa forme originelle? Conservez-la dès l'instant qu'il vient au monde. Sitôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne soit homme: vous ne réussirez jamais sans cela. Comme la véritable nourrice est la mere, le véritable précepteur est le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur système: que des mains de l'un l'ens-



fant passe dans celles de l'autre. Il se-  
ra mieux élevé par un pere judicieux  
& borné, que par le plus habile mai-  
tre du monde; car le zele suppléera  
mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les  
devoirs..... Ah les devoirs! sans doute  
le dernier est celui de pere (9) ? Ne  
nous étonnons pas qu'un homme, dont  
la femme a dédaigné de l'élever. Il  
de leur union, dédaigne de l'élever. Il  
n'y a point de tableau plus charmant  
que celui de la famille, mais un seul  
trait manqué défigure tous les autres.  
Si la mere a trop peu de fanté pour être

(9) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Cen-  
sueur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva  
lui-même son fils dès le berceau, & avec un tel soin,  
qu'il quittoit tout pour être présent quand la Nourrice,  
c'est-à-dire, la Mere le remuoit & le lavoit; quand on  
lit dans Suétone qu'Auguste, maître du monde, qu'il  
avoit conquis & qu'il répétoit lui-même, enseignoit lui-  
même à ses petits-fils à écrire, à nager, les éléments des  
Sciences, & qu'il les avoit sans cesse autour de lui; on  
ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de  
ce tomblà, qui s'amusent à de pareilles usances; &  
trop bornés, sans doute, pour savoir vaquer aux gran-  
des affaires des grands hommes de nos jours.

nourrice, le pere aura trop d'affaires  
pour être précepteur. Les enfans, éloi-  
gnés, dispersés, dans des pensions,  
dans des convents, dans des colleges,  
porteront ailleurs l'amour de la mai-  
son paternelle, ou pour mieux dire,  
ils y rapporteront l'habitude de n'être  
attachés à rien. Les freres & les sœurs  
se connoîtront à peine. Quand tous se-  
ront rassemblés en cérémonie, ils pour-  
ront être fort polis entre eux; ils se  
traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y  
a plus d'intimité entre les parens, si-  
tôt que la société de la famille ne fait  
plus la douceur de la vie, il faut bien  
recourir aux mauvaises mœurs pour y  
suppléer. Où est l'homme assez stupi-  
de pour ne pas voir la chaîne de tout  
cela ?

Un pere, quand il engendre & nour-  
rit des enfans ne fait en cela que le  
tiers de sa tâche. Il doit des hommes  
à son espece, il doit à la société des  
hommes sociables, il doit des citoyens



à l'Eat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, est coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-tems sur sa faute des larmes ameres, & n'en fera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui de laisser ses enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame venale ! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second,

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La première que j'en exigerois, & celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre ; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élèvera mon enfant ? Je te l'ai déjà dit, toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux !... Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un gouverneur ! ô quelle ame sublime... en vérité, pour faire un homme, il faut être ou pere ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y pense, plus on aperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour son élève, que ses domestiques eussent été



élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer; il faudroit d'éducation en éducation remonter jusqu'on ne fait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même?

Ce rare mortel est-il introuvable? Je l'ignore. En ces tems d'avilissement, qui fait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en passer; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami? Qu'il élève son fils pour l'être; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un

Quelqu'un dont je ne connois que le rang m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute; mais loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avois accepté son offre & que j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée: si j'avois réussi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié son titre; il n'eût plus voulu être Prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un Précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi de quelque part qu'il me soit offert; & l'intérêt de l'amitié même, ne seroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre, peu de gens seront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier pour être assuré que je n'y suis

Tome I.

C



pas propre, & mon état m'en dispenserait quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincère & fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la plus aisée; à l'exemple de tant d'autres je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume, & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je fais que dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à son aise dans des systèmes qu'il est disposé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à suivre, & que faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de praticable reste sans usage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un élève imaginaire, de me supposer l'âge, la santé, les connoissances, & tous les talens convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où devenu homme fait il n'aura plus besoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la sienne sur son élève; il sentira bientôt, ou le lecteur sentira pour lui, s'il suit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui se sont présentées. Pour ne pas grossir inutilement le livre, je me suis contenté de poser les principes dont chacun devoit sentir la vérité. Mais quant aux règles



qui pouvoient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très étendus comment ce que j'établissois pouvoit être pratiqué : tel est du moins le plan que je me suis proposé de suivre. C'est au lecteur à juger si j'ai réussi.

Il est arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parceque mes premières maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon élève, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un enfant ordinaire; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment sur la scène, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue jusqu'à ce que, quoi qu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les suppose, & je me suppose moi-même doué de toutes ces qualités. En lisant cet ouvrage on verra de quelle libéralité j'use envers moi.

Je remarquerai seulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même aussi jeune que peut l'être un homme sage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant s'il étoit possible, qu'il pût devenir le compagnon de son Elève, & s'attirer sa confiance en partageant ses amusemens. Il n'y a pas assez de choses communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il se forme jamais un attachement bien solide à cette distance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déjà fait une éducation. C'est trop; un même homme n'en peut faire qu'u-



ne : s'il en falloit deux pour réussir, de quel droit entreprendroit-on la première ?

Avec plus d'expérience on sauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois assez bien pour en sentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager, & s'il l'a mal rempli la première fois, c'est un mauvais préjugé pour la seconde.

Il est fort différent, j'en conviens, de suivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déjà tout formé ; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque lustre peut changer d'élève ; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous distinguez le Précepteur, du Gouverneur : autre folie ! Distinguez-vous le Disciple, de l'Éleve ? Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfans ; c'est celle des

devoirs de l'homme. Cette science est une, & , quoi qu'ait dit Xenophon de l'Éducation des Perses, elle ne se partage pas. Au reste, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le Maître de cette science ; parcequ'il s'agit moins pour lui d'instruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choisir avec tant de soin le Gouverneur, il lui est bien permis de choisir aussi son Eleve, sur-tout quand il s'agit d'un modèle à proposer. Ce choix ne peut tomber ni sur le génie ni sur le caractère de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il soit né. Quand je pourrois choisir, je ne prendrois qu'un esprit commun tel que je suppose mon Eleve. On n'a besoin d'élever que les hommes vulgaires ; leur éducation doit seule servir d'exemple à celle de leurs semblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.



Le pays n'est pas indifférent à la culture des hommes ; ils ne sont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le désavantage est visible. Un homme n'est pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, est forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure successivement les deux extrêmes, son avantage est encore évident : car bien qu'il soit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de sa constitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie ; mais un Nègre ne vivra pas de même à Tornea, ni un Samoyède au Benin. Il paroît encore que l'organisation du cerveau est moins parfaite

aux deux extrêmes. Les Nègres ni les Lapons n'ont pas le sens des Européens. Si je veux donc que mon élève puisse être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat ; dans le Midi ils consomment peu sur un sol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La société nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le sol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas besoin d'éducation ; celle de son état est forcée, il n'en sauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de son état est celle qui lui convient le moins & pour lui-même & pour la société. D'ailleurs l'éducation na-



tuelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or il est moins raisonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre ; car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choisissons donc un riche : nous serons sûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raison, je ne serai pas fâché qu'Emile ait de la naissance. Ce sera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile est orphelin. Il n'importe qu'il ait son pere & sa mere. Chargé de leurs devoirs, je succede à tous leurs droits. Il doit honorer ses parens, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'est ma premiere ou plutôt ma seule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en est qu'une suite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre con-

sentement. Cette clause est essentielle, & je voudrais même que l'Eleve & le Gouverneur se regardassent tellement comme inséparables, que le sort de leurs jours fût toujours entre eux un objet commun. Sitôt qu'ils envisagent dans l'éloignement leur séparation, sitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le font déjà : chacun fait son petit système à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne seront plus ensemble, n'y restent qu'à contre-cœur. Le Disciple ne regarde le Maître que comme l'enseigne & le fléau de l'enfance ; le Maître ne regarde le Disciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils se regardent comme

C vj



devant passer leurs jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils se deviennent chers. L'Élevé ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand; le Gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à son Eleve est un fond qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité fait d'avance suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & sain. Un pere n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne: tous ses enfans sont également ses enfans; il leur doit à tous les mêmes soins & la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissans ou robustes, chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un Eleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de Garde-malade; il perd à soigner une vie inutile le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochime, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps n'ait à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodigant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes



pour un ? Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme , j'y consens , & j'approuve sa charité ; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne fais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon serviteur doit être robuste. Je fais que l'intempérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macérations , les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible , plus il commande ; plus il est fort , plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps effeminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. De là l'empire de la Médecine , art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne fais , pour moi , de quelle maladie nous

guérissent les Médecins , mais je fais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté , la pusillanimité , la crédulité , la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps , ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce sont des hommes qu'il nous faut , & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La Médecine est à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés , qui ne sachant que faire de leur tems le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels , ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'avoient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter , & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles ; celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul dessein de m'étendre ici



sur la vanité de la Médecine. Mort objet n'est que de la considérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les hommes font sur son usage les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même-tems. La Science qui instruit & la Médecine qui guérit sont fort bonnes, sans doute ; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge ; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature,

nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abstinences seroient sages ; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la Médecine ne soit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du Médecin, mais que la Médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc sans le Médecin : car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance ; il use la vie au lieu de la prolonger : & quand



il la prolongeroit, ce seroit encore au préjudice de l'espece; puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connoissance des dangers qui nous les fait craindre: celui qui se croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur: tout autre à sa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage? cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe guère à la mort. Naturellement l'homme fait souffrir constamment, & meurt en paix. Ce sont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philosophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur, & lui font défapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un élève qui n'ait pas besoin de tous ces gens-là, ou je le refuse. Je ne veux point que d'autres gâtent mon ouvrage: je veux l'élever seul, ou ne m'en pas mêler. Le sage Locke, qui avoit passé une partie de sa vie à l'étude de la Médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de legeres incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que n'appellant jamais de Médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Émile, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je fais bien que le Médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appelé trop tard; s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé. Soit: que le Médecin triomphe; mais sur-tout qu'il ne soit appelé qu'à l'extrémité.

Faute de savoir se guérir, que l'en-



fant sâche être malade ; cet art supplée à l'autre, & souvent réussit beaucoup mieux ; c'est l'art de la nature. Quand l'animal est malade, il souffre en silence & se tient coi : or on ne voit pas plus d'animaux languissans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & sur-tout les remèdes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le tems seul auroit guéris ? On me dira que les animaux vivant d'une manière plus conforme à la nature, doivent être sujets à moins de maux que nous. Hé ! bien, cette manière de vivre est précisément celle que je veux donner à mon élève ; il en doit donc tirer le même profit.

La seule partie utile de la Médecine est l'hygiène. Encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempé-

rance l'empêche d'en abuser.

Pour savoir quel régime est le plus utile à la vie & à la santé, il ne faut que savoir quel régime observent les Peuples qui se portent le mieux, sont les plus robustes, & vivent le plus long-tems. Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la Médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet art n'est pas utile il est nuisible, puisqu'il emploie le tems, les hommes & les choses à pure perte. Non-seulement le tems qu'on passe à conserver la vie étant perdu pour en user, il l'en faut déduire ; mais quand ce tems est employé à nous tourmenter, il est pis que nul, il est négatif ; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reste. Un homme qui vit dix ans sans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victi-



me. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que personne d'en tirer la conclusion.

Voilà mes raisons pour ne vouloir qu'un Eleve robuste & sain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempéramment & la fanté; c'est ce que personne ne dispute: les exemples des plus longues vies se tirent presque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont supporté le plus de fatigue & de travail\*. Je n'entrerai pas,

\* En voici un exemple tiré des papiers anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, sans il offre de réflexions à faire relatives à mon sujet.

Un Particulier nommé *Patrick Oneil*, né en 1647, vient de se remarier en 1760 pour la septième fois. Il servit dans les Dragons la dix-septième année du règne de Charles II, & dans différents corps jusqu'en 1749 qu'il obtint son congé. Il a fait toutes les Campagnes du Roi Guillaume & du Duc de Malborough. Cet homme n'a jamais bu que de la bière ordinaire; il s'est toujours nourri de végé-

non plus, dans de longs détails sur les soins que je prendrai pour ce seul objet. On verra qu'ils entrent si nécessairement dans ma pratique, qu'il suffit d'en prendre l'esprit pour n'avoir pas besoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les besoins: Au nouveau né il faut une nourrice. Si la mere consent à remplir son devoir, à la bonne heure; on lui donnera ses directions par écrit: car cet avantage a son contre-poids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de son élève. Mais il est à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'estime pour celui à qui elle veut bien confier un dé-

tail, & n'a mangé de la viande que dans quelques repas qu'il donnoit à sa famille. Son usage a tout jours été de se lever & de se coucher avec le soleil, à moins que ses devoirs ne l'en aient empêché. Il est à présent dans sa cent treizième année, entendant bien, se portant bien, & marchant sans canne. Malgré son grand âge, il ne reste pas un seul moment oisif, & tous les Dimanches il va à la Paroisse accompagné de ses enfans, petits enfans, & de quatre petits-enfants.



pôt si cher, rendront la mere attentive aux avis du maître ; & tout ce qu'elle voudra faire, on est sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choisir.

Une des miseres des gens riches est d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner ? Ce sont les richesses qui les corrompent ; & par un juste retour, ils sentent les premiers le défaut du seul instrument qui leur soit connu. Tout est mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font presque jamais rien. S'agit il de chercher une nourrice, on la fait choisir par l'Accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là ? que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un Accoucheur pour celle d'Émile ; j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si disertement qu'un Chirurgien ; mais à coup sûr

sûr je serai de meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que son avarice.

Ce choix n'est point un si grand misere ; les regles en sont connues : mais je ne fais si l'on ne devrait pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait aussi bien qu'à sa qualité. Le nouveau lait est tout-à-fait sereux ; il doit presque être apéritif pour purger les restes du *meconium* épaissi dans les intestins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la consistance & fournit une nourriture plus solide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'est sûrement pas pour rien que dans les femelles de toute espece la nature change la consistance du lait selon l'âge du nourrisson.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a son embarras, je le fais : mais sûr qu'on sort de l'ordre naturel, tout a ses embarras



pour bien faire. Le seul expédient commode est de faire mal ; c'est aussi celui qu'on choisit.

Il faudroit une nourrice aussi saine de cœur que de corps : l'intempérie des passions peut comme celle des humeurs altérer son lait ; de plus s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon , & la nourrice mauvaise ; un bon caractère est aussi essentiel qu'un bon tempéramment. Si l'on prend une femme vicieuse , je ne dis pas que son nourrisson contractera ses vices , mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas , avec son lait , des soins qui demandent du zèle , de la patience , de la douceur , de la propreté ? si elle est gourmande , intempérante , elle aura bien-tôt gâté son lait ; si elle est négligente ou emportée , que va devenir à sa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni se défendre , ni se plaindre ? Jamais en quoi que ce

puisse être les méchans ne sont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus , que son nourrisson ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle , comme il ne doit point avoir d'autre Précepteur que son Gouverneur. Cet usage étoit celui des Anciens , moins raisonneurs & plus sages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur sexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs piéces de théâtre la plupart des confidentes sont des nourrices. Il est impossible qu'un enfant qui passe successivement par tant de mains différentes soit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de secrettes comparaisons qui tendent toujours à diminuer son estime pour ceux qui le gouvernent , & conséquemment leur autorité sur lui. S'il vient une fois à penser qu'il y a de grandes personnes qui n'ont pas plus de raison que des enfans , toute l'au-



torité de l'âge est perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres supérieurs que son père & sa mère, ou à leur défaut sa Nourrice & son Gouverneur : encore est-ce déjà trop d'un des deux ; mais ce partage est inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, est que les personnes des deux sexes qui le gouvernent, soient si bien d'accord sur son compte que les deux ne soient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus substantiels, mais non qu'elle change tout-à-fait de manière de vivre ; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé ; & puisque son régime ordinaire l'a laissée ou rendue saine & bien constituée, à quoi bon lui en faire changer ?

Les Payfanes mangent moins de

viande & plus de légumes que les femmes de la ville ; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourrissons Bourgeois on leur donne des pot-au-feux, persuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chile & fournissent plus de lait. Je ne suis point du tout de ce sentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainsi nourris sont plus sujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'est guere étonnant, puisque la substance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la substance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal est une substance végétale (10) ; son analyse le démontre ; il tourne facilement à l'acide, & , loin

(10) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage ; les femelles des chèvres & des chats en mangent aussi ; les louves mêmes paissent. Voilà des fœtus végétaux pour leur lait ; reste à examiner celui des et.



de donner aucun vestige d'alcali volatile, comme font les substances animales, il donne comme les plantes un sel neutre essentiel.

Le lait des femelles herbivores est plus doux & plus salutaire que celui des carnivores. Formé d'une substance homogène à la sienne, il en conserve mieux sa nature, & devient moins sujet à la putrefaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun fait que les farineux font plus de sang que la viande; ils doivent donc faire aussi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne sévreroit point trop tôt, ou qu'on ne sévreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit aussi que de végétaux, fût jamais sujet aux vers.

Il se peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je suis fort éloigné de

pres que ne peuvent absolument se nourrir que de chair, s'il y en a de telles; de quoi je doute.

regarder le lait aigri comme une nourriture mal saine: des Peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'absorbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul absorbant ne le leur rend supportable; les autres le supportent sans absorbans. On craint le lait trié ou caillé; c'est une folie, puisqu'on fait que le lait se caille toujours dans l'estomac. C'est ainsi qu'il devient un aliment assez solide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux: s'il ne se cailloit point, il ne seroit que passer, il ne les nourrirait pas (\*). On a beau couper le lait de mille manières, user de mille

(\*) Bien que les sucs qui nous nourrissent soient en liqueur, ils doivent être expédiés d'aliments solides. Un homme au travail qui ne vivroit que de bouillon dépérirait très promptement. Il se soutiendrait beaucoup mieux avec du lait, parcequ'il se caille.



absorbans, quiconque mange du lait digere du fromage; cela est sans exception. L'estomac est si bien fait pour cailler le lait, que c'est avec l'estomac de veau que se fait la présure.

Je pense donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il suffit de la leur donner plus abondante, & mieux choisie dans son espèce. Ce n'est pas par la nature des alimens que le maigre échauffe. C'est leur assaisonnement seul qui les rend mal-sains. Réformez les règles de votre cuisine; n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le sel, ni le laitage ne passent point sur le feu; que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (11).

(11) Ceux qui voudront discuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime Pythagoricien, pourront consulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi son adreſſaire ont faits sur cet important sujet.

Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? il y a de la contradiction à cela.

C'est sur-tout dans les premières années de la vie, que l'air agit sur la constitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénètre par tous les pores, il affecte puissamment ces corps naissans, il leur laisse des impressions qui ne s'effacent point. Je ne ferois donc pas d'avis qu'on tirât une paysanne de son village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez soi. J'aime mieux qu'il aille respirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de sa nouvelle mere, il habitera sa maison rustique, & son Gouverneur l'y suivra. Le lecteur se souviendra bien que ce gouverneur n'est pas un homme à gage; c'est l'ami du pere. Mais quand cet ami ne se trouve



pas ; quand ce transport n'est pas facile ; quand rien de ce que vous conseillez n'est faisable , que faire à la place , me dira-t-on ? . . . Je vous l'ai déjà dit ; ce que vous faites : on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilleres, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent , plus ils se corrompent. Les infirmités du corps , ainsi que les vices de l'ame , sont l'infaisable effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons périroient tous en très peu de tems. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai , au propre , qu'au figuré.

Les villes sont le gouffre de l'espece humaine. Au bout de quelques générations , les races périssent ou dégènerent ; il faut les renouveler , & c'est

toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans se renouveler , pour ainsi dire , eux-mêmes , & reprendre au milieu des champs , la vigueur qu'on perd dans l'air mal sain des lieux trop peuplés. Les femmes grosses qui sont à la campagne se hâtent de revenir accoucher à la ville ; elles devroient faire tout le contraire ; celles sur-tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne pensent ; & dans un séjour plus naturel à l'espece , les plaisirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiède où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu nécessaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté , il n'est pas à croire que l'usage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ses créatures.



Par la même raison, cette précaution de faire tiédir l'eau n'est pas non plus indispensable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux nés dans les rivieres on à la mer sans autre façon : mais les nôtres, amolis avant que de naître par la mollesse des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas exposer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'est que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par suivre l'usage, & ne vous en écarterez que peu-à-peu. Lavez souvent les enfans ; leur malpropreté en montre le besoin : quand on ne fait que les essuyer, on les déchire. Mais à mesure qu'ils se renforcent, diminuez par degré la tiédeur de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme point ne pas les exposer, il importe que

être diminution soit lente, successive & insensible, on peut se servir du thermometre pour la mesurer exactement.

Cet usage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute sa vie. Je le considère, non-seulement du côté de la propreté & de la santé actuelle, mais aussi comme une précaution salutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder sans effort & sans risque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandissant on s'accoutumât peu-à-peu à se baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés supportables, & souvent dans des eaux froides à tous les degrés possibles. Ainsi après s'être habitué à supporter les diverses températures de l'eau, qui étant un fluide plus dense, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendrait presque insensible à celles de l'air.



Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de tétières, point de bandes, point de mailloir; des langes flottans & larges, qui laissent tous ses membres en liberté, & ne soient, ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air (12). Placez-le dans un grand berceau (13) bien rembourré où il puisse se mouvoir à l'aïse & sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre; laissez-lui développer, étendre ses petits membres, vous les verrez se

(12) On étouffe les enfans dans les Villes à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en font encore à l'avenir que l'air froid loin de leur faire du mal les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fièvre & les tue.

(13) Je dis un berceau pour employer un mot usité, faute d'encre; car d'ailleurs je suis persuadé qu'il n'est jamais nécessaire de bercer les enfans, & que cet usage leur est souvent pernicieux.

renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmaillotté du même âge, vous serez étonné de la différence de leur progrès (14).

(14) » Les anciens Persiens laissoient les bras il  
» bras aux enfans dans un mailloir fort large; lorsqu'ils  
» les en tiroient ils les mettoient en liberté dans un  
» trou fait en terre & garni de linges, dans lequel ils  
» les descendoient jusqu'à la moitié du corps; de cette  
» façon ils avoient les bras libres, & ils pouvoient  
» mouvoir leur tête & fléchir leur corps à leur gré  
» sans tomber & sans se blesser: dès qu'ils pouvoient  
» faire un pas, on leur présente la mamelle d'un  
» peu loin, comme un appas pour les obliger à mar-  
» cher. Les petits Nègres font quelquefois dans une  
» situation bien plus fautive pour têter; ils embras-  
» sent l'une des hanches de la mère avec leurs genoux  
» & leurs pieds, & ils la serrent si bien qu'ils peuvent  
» s'y soutenir sans le secours des bras de la mère; ils  
» s'attachent à la mamelle avec leurs mains, & ils  
» la sucent constamment sans se déranger & sans tom-  
» ber, malgré les différens mouvemens de la mère,  
» qui pendant ce tems travaille à son ordinaire. Ces  
» enfans commencent à marcher dès le second mois,  
» ou plutôt à se traîner sur les genoux & sur les  
» mains, cet exercice leur donne pour la suite la fa-  
» cilité de courir dans cette situation presque aussi vite  
» que s'ils étoient sur leurs pieds *Hist. Nat. T. IV.*  
» in-12, page 292.

A ces exemples M. de Buffon auroit pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagance & barbare pratique du mailloir s'abolit de jour en jour. Voyez aussi *Lourens; Voyage de Siam, le Sieur le Beau, Voyage*



On doit s'attendre à de grandes oppositions de la part des Nourrices à qui l'enfant bien garroté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller incessamment. D'ailleurs sa mal-propreté devient plus sensible dans un habit ouvert ; il faut le nettoyer plus souvent. Enfin, la coutume est un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raisonnez point avec les Nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aisés dans la pratique les soins que vous aurez prescrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas ? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au physique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne déperisse point, le reste n'importe gueres : mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naissant l'en-

du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, si j'avois besoin de constater ceci par des faits.

fant est déjà disciple, non du Gouverneur, mais de la nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier sous ce premier Maître & empêcher que ses soins ne soient contrariés. Il veille le nourrisson, il l'observe, il le suit ; il épie avec vigilance la première lueur de son foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Mufmans épient l'instant du lever de la lune.

Nous naissons capables d'apprendre, mais ne sachant rien, ne connoissant rien. L'ame, enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le sentiment de sa propre existence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître sont des effets purement mécaniques, dépourvus de connoissance & de volonté.

Supposons qu'un enfant eût à sa naissance la stature & la force d'un homme fait, qu'il sortît, pour ainsi dire, tout armé du sein de sa mere, comme



Pallas du cerveau de Jupiter ; cet homme-enfant seroit un parfait imbecille , un automate , une statue immobile & presque insensible. Il ne verroit rien, il n'entendroît rien, il ne connoîtroit personne, il ne sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non-seulement il n'apercevroit aucun objet hors de lui , il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du sens qui le lui seroit apercevoir ; les couleurs ne seroient point dans ses yeux , les sons ne seroient point dans ses oreilles, les corps qu'il toucheroit ne seroient point sur le sien , il ne sauroit pas même qu'il en a un : le contact de ses mains seroit dans son cerveau ; toutes ses sensations se réuniroient dans un seul point ; il n'existeroit que dans le commun *sensorium* , il n'auroit qu'une seule idée , savoir celle du *moi* à laquelle il rapporteroit toutes ses sensations , & cette idée ou plutôt ce sentiment seroit la

seule chose qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme formé tout-à-coup ne sauroit pas non plus se redresser sur ses pieds , il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y soutenir en équilibre ; peut-être n'en seroit-il pas même l'essai , & vous verriez ce grand corps fort & robuste rester en place comme une pierre, ou ramper & se traîner comme un jeune chien.

Il sentiroit le mal-aise des besoins sans les connoître , & sans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muscles de l'estomac & ceux des bras & des jambes , qui , même entouré d'alimens , lui fit faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les saisir ; & comme son corps auroit pris son accroissement , que ses membres seroient tout développés , qu'il n'auroit par conséquent , ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des



enfans, il pourroit mourir de faim avant de s'être mû pour chercher sa subsistance. Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'ordre, & le progrès de nos connoissances, on ne peut nier que tel ne fût à peu près l'état primitif d'ignorance & de stupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ses semblables.

On connoît donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrémité? chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talens, son zèle, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun Philosophe ait encore été assez hardi pour dire; voilà le terme où l'homme peut parvenir & qu'il ne sauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se

trouver entre un homme & un autre homme. Quelle est l'ame basse que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne se dit pas quelquefois dans son orgueil: combien j'en ai déjà passés! combien j'en puis encore atteindre! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi?

Je le répète: l'éducation de l'homme commence à sa naissance; avant de parler, avant que d'entendre il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons; au moment qu'il connoît sa Nourrice il a déjà beaucoup acquis. On seroit surpris des connoissances de l'homme le plus grossier, si l'on suivoit son progrès depuis le moment où il est né jusqu'à celui où il est parvenu. Si l'on partageoit toute la science humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particulière aux savans, celle-ci seroit très petite en comparaison de l'autre; mais nous ne songeons guere aux ac



quifions générales, parcequ'elles se font fans qu'on y pense & même avant l'âge de raison, que d'ailleurs le savoir ne se fait remarquer que par ses différences, & que, comme dans les équations d'algebre, les quantités communes se comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont des sens, il faut qu'ils apprennent à en faire usage; ils ont des besoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir: il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupedes qui se tiennent sur leurs pieds dès leur naissance ne savent pas marcher pour cela; on voit à leurs premiers pas que ce sont des essais mal assurés: les Serins échappés de leurs cages ne savent point voler, parcequ'ils n'ont jamais volé. Tout est instruction pour les êtres animés & sensibles. Si les plantes avoient un mouvement progressif, il faudroit qu'elles eussent des sens & qu'elles acquissent

dés connoissances, autrement les especes périroient bientôt.

Les premieres sensations des enfans sont purement affectives, ils n'apprennent que le plaisir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni saisir, ils ont besoin de beaucoup de tems pour se former peu-à-peu les sensations représentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainsi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimensions & des figures, le retour des sensations affectives commence à les soumettre à l'empire de l'habitude; on voit leurs yeux se tourner sans cesse vers la lumiere, & si elle leur vient de côté, prendre insensiblement cette direction; en sorte qu'on doit avoir soin de leur opposer le visage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut aussi qu'ils s'habituent



de bonne heure aux ténèbres; autrement ils pleurent & crient si-tôt qu'ils se trouvent à l'obscurité. La nourriture & le sommeil trop exactement mesurés, leur deviennent nécessaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le désir ne vient plus du besoin, mais de l'habitude, ou plutôt, l'habitude ajoute un nouveau besoin à celui de la nature: voilà ce qu'il faut prévenir.

La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune; qu'on ne le porte pas plus sur un bras que sur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à présenter une main plutôt que l'autre, à s'en servir plus souvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir rester seul ni nuit ni jour. Préparez de loin le regne de sa liberté & l'usage de ses forces, en laissant à son corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de  
lui-même

lui-même, & de faire en toute chose sa volonté, si-tôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intéressent l'homme. Il se sent si foible qu'il craint tout ce qu'il ne connoît pas: l'habitude de voir des objets nouveaux sans en être affecté détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maisons propres où l'on ne souffre point d'araignées ont peur des araignées, & cette peur leur demeure souvent étant grands. Je n'ai jamais vû de payfans, ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux? Je veux qu'on l'habitue à



voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, bizarres; mais peu à peu, de loin, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres il les manie enfin lui-même. Si durant son enfance il a vu sans effroi des crapauds, des serpens, des écrevisses, il verra sans horreur, étant grand, quelque animal que ce soit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des masques. Je commence par montrer à Émile un masque d'une figure agréable. Ensuite, lorsqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu à peu je l'accoutume à des masques moins agréables, & enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus

qu'on l'effraie avec des masques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son pere, le méconnoit, se jette en criant sur le sein de sa nourrice, & arrache à sa mere un souris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi? précisément ce que fait Hector; poser le casque à terre, & puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendrait pas là: on s'approcheroit du casque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant, enfin la nourrice prendroit le casque & le poseroit en riant sur sa propre tête; si toutefois la main d'une femme osoit toucher aux armes d'Hector.

Sagit-il d'exercer Émile au bruit d'une arme à feu? je brûle d'abord une amorce dans un pitolet. Cette flame brusque & passagere, cette espèce d'éclair le réjouit; je répète la

E ij



même chose avec plus de poudre : peut-à-peu s'ajoute au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoutume aux coups de fusil, aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux & ne blessent réellement l'organe de l'ouïe. Autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure. Avec une gradation lente & ménagée on rend l'homme & l'enfant intrépide à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui

offrir dans un ordre convenable, c'est préparer sa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à son entendement : mais comme il n'est attentif qu'à ses sensations, il suffit d'abord de lui montrer bien distinctement la liaison de ces mêmes sensations avec les objets qui les causent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous opposez point à cette inquiétude : elle lui suggère un apprentissage très-nécessaire. C'est ainsi qu'il apprend à sentir la chaleur, le froid, la dureté, la mollesse, la pesanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités sensibles, en regardant, palpant (15), écoutant, surtout en comparant la vue au toucher,

(15) L'odorat est de tous les sens celui qui se développe le plus tard dans les enfans; jusque'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroît pas qu'ils soient sensibles ni aux bonnes ni aux mauvaises odeurs; ils ont à cet égard l'indifférence, ou plutôt l'insensibilité qu'on remarque dans plusieurs animaux.



en estimant à l'œil la sensation qu'ils feroient sous ses doigts.

Ce n'est que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous; & ce n'est que par notre propre mouvement, que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'est parceque l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour saisir l'objet qui le touche, ou l'objet qui est à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un signe d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans son cerveau, puis sur ses yeux, il les voit maintenant au bout de ses bras; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc soin de le promener souvent, de le transporter d'une place à l'autre, de lui faire sentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à

Juger des distances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît & non comme il lui plaît; car sitôt qu'il n'est plus abusé par le sens, son effort change de cause: ce changement est remarquable, & demande explication.

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup: cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables ils en jouissent en silence, quand elles sont pénibles ils le disent dans leur langage & demandent du soulagement. Or tant qu'ils sont éveillés ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos Langues sont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une Langue naturelle &



commune à tous les hommes : sans doute , il y en a une ; & c'est celle que les enfans parlent avant de savoir parler. Cette Langue n'est pas articulée , mais elle est accentuée , sonore , intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans , & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette Langue , elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons , elles leur répondent , elles ont avec eux des dialogues très bien suivis , & quoiqu'elles prononcent des mots , ces mots sont parfaitement inutiles , ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent , mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans , il est sur leurs visages. Il est étonnant combien ces physionomies mal for-

mées ont déjà d'expression : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le fourire , le desir , l'effroi naïtre & passer comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels ; l'expression des sensations est dans les grimaces , l'expression des sentimens est dans les regards.

Comme le premier état de l'homme est la misère & la foiblesse , ses premières voix sont la plainte & les pleurs. L'enfant sent ses besoins & ne les peut satisfaire , il implore le secours d'autrui par des cris ; s'il a faim ou soif , il pleure ; s'il a trop froid ou trop chaud , il pleure ; s'il a besoin de mouvement & qu'on le tienne en repos , il pleure ;



s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins sa maniere d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parcequ'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal-être : dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point leurs impressions diverses; tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé.

Quand l'enfant pleure, il est mal à son aise, il a quelque besoin qu'il ne sauroit satisfaire; on examine, on cherche ce besoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en est importuné; on flatte l'enfant pour le faire

taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir: s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur-le-champ, je le crus intimidé. Je me disois, ce sera une ame servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois; le malheureux suffoquoit de colere, il avoit perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après vintent les cris aigus, tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste & de l'injuste fut inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par



hasard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colère, demande des ménagemens excessifs. Boerhave pense que leurs maladies sont pour la plupart de la classe des convulsives, parceque la tête étant proportionnellement plus grosse & le système des nerfs plus étendu que dans les adultes, le gènte nerveux est plus susceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand soin les Domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & se conserveront mieux en santé. C'est ici une des rai-

sons pourquoi les enfans du Peuple plus libres, plus indépendans, sont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robustes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse: mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premières pleurs des enfans sont des prieres: si on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire appercevoir les effets-moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, & l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de dé-



mêler l'intention secrète que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parcequ'il n'en estime pas la distance; il est dans l'erreur: mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas: dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant désire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant: il tire de cette pratique une conclusion

qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

L'Abbé de Saint Pierre appelloit les hommes de grands enfans; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propositions ont leur vérité comme sentences; comme principes elles ont besoin d'éclaircissement: mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuste, il disoit une chose absolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foiblesse; l'enfant n'est méchant que parcequ'il est foible; rendez-le fort, il sera bon: celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, sans quoi ils auroient fait une supposition absurde. Voyez ci-



après la profession de foi du Vicaire Savoyard.

La raison seule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conscience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raison, ne peut donc se développer sans elle. Avant l'âge de raison nous faisons le bien & le mal sans le connoître; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le sentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe sans savoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela ? D'abord la Philosophie en va rendre raison par des vices naturels; l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour propre, la méchanceté de l'homme; le sentiment de sa faiblesse, pourra-t-elle ajouter,

rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce Vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la faiblesse de l'enfance; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir regner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions produiroit-elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée? & où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus? Le principe actif commun à tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défailante se concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle



est surabondante & s'étend au-delors ; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe, il suffit qu'il change l'état des choses, & tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté ; c'est que l'action qui forme est toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même-tems que l'Auteur de la Nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais sitôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant & suppléer à leur propre foiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodes, titans, impérieux, méchans, indomp-

tables ; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le leur donne ; car il n'e faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'Univers.

En grandissant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude la fortifie : ainsi succede la fantaisie au besoin ; ainsi prennent leurs premières racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on



quitter la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Première maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxième maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au désir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisième maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent point dissimuler,

on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrième maxime.

L'esprit de ces règles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raison nouvelle & très-importante pour laisser les corps & les membres des enfans absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écartier de leurs mains tout ce qui peut les blesser.

Infailiblement un enfant dont le corps & les bras sont libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoît que les besoins physiques ne pleure que quand



il souffre, & c'est un très grand avantage; car alors on fait à point nommé quand il a besoin de secours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique; cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il fait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître; tout est perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs on se tourmentera moins pour les faire taire; menacés ou flattés moins souvent, ils feront moins craintifs ou moins opiniâtres, & resteront mieux dans leur état naturel. C'est moins en laissant pleurer les enfans qu'en s'empresant pour les appaiser, qu'on leur fait gagner des descentes, & ma preuve est

que les enfans les plus négligés y sont bien moins sujets que les autres. Je suis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne se laisse pas avertir de leurs besoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les soins qu'on leur rend soient mal-entendus. Pourquoi se feroient-ils faute de pleurer dès qu'ils voient que leurs pleurs sont bonnes à tant de choses? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer, & c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent s'épuisent & se tuent.

Les longues pleurs d'un enfant qu'on n'est ni lié ni malade & qu'on ne laisse manquer de rien ne sont que des pleurs d'habitude & d'obstination. Elles ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la Nourrice, qui, pour



n'en favoit endurer l'importunité la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui on l'excite à pleurer demain davantage.

Le seul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils sont obstinés dans leurs tentatives; mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent, & n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force.

Au reste, quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer est de les distraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des Nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il est très utile; mais il est de la dernière importance que

que l'enfant n'aperçoive pas l'intention de le distraire, & qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui: or voilà sur quoi toutes les Nourrices sont mal-adroites.

On sévre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les sévrer est indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption est communément pénible & douloureuse. Par un instinct machinal l'enfant porte alors fréquemment à sa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On pense faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on se trompe. Ces corps durs appliqués sur les gencives loin de les ramollir les rendent calleuses, les endureissent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'instinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naissantes,



sur des cailloux, sur du fer, sur des os, mais sur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cedent & où la dent s'imprime.

On ne fait plus être simple en rien; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des cristaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute espece. Que d'appréts inutiles & pernicioeux! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend sonner les graines, un bâton de réglisse qu'il peut fucer & mâcher, l'amuseront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès sa naissance.

Il a été reconnu que la bouillie n'est pas une nourriture fort saine. Le lait cuit & la farine crue sont beaucoup de saburre & conviennent mal à notre

estomac. Dans la bouillie la farine est moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté; la panade, la crème de riz ne paroissent préférables. Si l'on veut absolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainsi torréfiée, une soupe fort agréable & fort saine. Le bouillon de viande & le potage sont encore un médiocre aliment dont il ne faut user que le moins qu'il est possible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher; c'est le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents: & quand ils commencent d'avalier, les suc salivaires mêlés avec les alimens en facilitent la digestion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits secs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de biseuit semblable au pain de Piémont qu'on appelle dans



le pays des *Griffes*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche ils en avaleroient enfin quelque peu , leurs dents se trouveroient sorties , & ils se trouveroient sevrés presque avant qu'on s'en fût apperçu. Les Payfans ont pour l'ordinaire l'estomac fort bon , & l'on ne les sévre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naissance ; on leur parle non-seulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puissent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe encore engourdi ne se prête que peu-à-peu aux imitations des sons qu'on leur dicte , & il n'est pas même assuré que ces sons se portent d'abord à leur oreille aussi distinctement qu'à la nôtre. Je ne désapprouve pas que la Nourrice amuse l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés ; mais je désapprouve qu'elle l'étourdisse incessamment d'une

multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premières articulations qu'on lui fait entendre fussent rares , faciles , distinctes , souvent répétées , & que les mots qu'elles expriment ne se rapportassent qu'à des objets sensibles qu'on peut d'abord montrer à l'enfant. La malheureuse facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point , commence plutôt qu'on ne pense. L'Ecolier écoute en classe le verbiage de son Régent , comme il écouitoit au maillot le babil de sa Nourrice. Il me semble que ce seroit l'instruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naissent en foule quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers discours des enfans. Quoi qu'on fasse , ils apprendront toujours à parler de la



même manière, & toutes les spéculations philosophiques sont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainsi dire, une grammaire de leur âge, dont la syntaxe a des règles plus générales que la nôtre; & si l'on y faisoit bien attention, l'on seroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils suivent certaines analogies, très-vicieuses, si l'on veut, mais très-régulières, & qui ne sont choquantes que par leur dureté ou parce que l'usage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par son père pour lui avoir dit; *mon père, irai-je-t-y?* Or, on voit que cet enfant suivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens; car puisqu'on lui disoit, *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit, *irai-je-t-y?* Remarquez de plus, avec que l'on adresse il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je?* Est-ce la faute du pauvre en-

fant si nous avons mal-à-propos ôté de la phrase cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en savions que faire? C'est une pédanterie insupportable & un soin des plus superflus de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'usage, desquelles ils ne manquent jamais de se corriger d'eux-mêmes avec le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne se plaisent avec personne autant qu'avec vous, & soyez sûrs qu'insensiblement leur langage s'épurera sur le vôtre, sans que vous les ayez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance & qu'il n'est pas moins aisé de prévenir, est qu'on se presse trop de les faire parler, comme si l'on avoit peur qu'ils n'appriussent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empressement indiscret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en



parlent plus tard, plus confusément : l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent les dispense de bien articuler ; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entre eux en conservent toute leur vie un vice de prononciation, & un parler confus qui les rend presque inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les Payfans, & n'en ouïs jamais grassetter aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela ? les organes des Payfans sont-ils autrement construits que les nôtres ? Non, mais ils sont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre est un terre sur lequel se rassemblent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils soient assez éloignés de moi, je distingue parfaitement tout ce qu'ils disent, & j'entire souvent de bons mémoires pour cet Ecrit. Tous les jours mon oreille me

trompe sur leur âge ; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la stature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi seul cette expérience ; les Urbains qui me viennent voir & que je consulte là-dessus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit est que jusqu'à cinq ou six ans les enfans des Villes élevés dans la chambre & sous l'aile d'une Gouvernante, n'ont besoin que de marmoter pour se faire entendre ; sitôt qu'ils remuent les lèvres on prend peine à les écouter ; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, & à force d'y faire attention, les mêmes gens étant sans cesse autour d'eux, deviennent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

À la campagne c'est toute autre chose. Une Payfane n'est pas sans cesse autour de son enfant, il est forcé d'ap-



prendre à dire très nettement & très haut ce qu'il a besoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à se faire entendre à distance, & à mesurer la force de la voix sur l'intervalle qui les sépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Aussi quand on interroge l'enfant d'un Payfan, la honte peut l'empêcher de répondre, mais ce qu'il dit le dit nettement; au lieu qu'il faut que la Bonne serve d'interprete à l'enfant de la Ville, sans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ses dents (16).

(16) Ceci n'est pas sans exception; souvent les enfans qui se font d'abord le moins entendre deviennent

En grandissant, les garçons devroient se corriger de ce défaut dans les Colléges, & les filles dans les Couvens; en esset, les uns & les autres parlent en général plus distinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maison paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation aussi nette que celle des Payfans, c'est la nécessité d'apprendre par cœur beaucoup de choses, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris: car en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal: en récitant c'est pis encore; ils recherchent leurs mots avec effort,

ensuite les plus étourdissans quand ils ont commencé à lever la voix. Mais s'il falloit entrer dans toutes ces minuties je ne finirois pas; tout Lecteur sçait doit voir que l'excès & le défaut dérivés du même abus sont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inséparables; toujours justes, & jamais trop. De la premiere bien établie, l'autre s'en suit nécessairement.



ils traînent & allongent leurs syllabes : il n'est pas possible que quand la mémoire vacille la langue ne balbutie aussi. Ainsi se contractent ou se conservent les vices de la prononciation. On verra ci-après que mon Émile n'aura pas ceux-là , ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes causes.

Je conviens que le Peuple & les Villageois tombent dans une autre extrémité , qu'ils parlent presque toujours plus haut qu'il ne faut , qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes & rudes , qu'ils ont trop d'accent , qu'ils choisissent mal leurs termes , &c.

Mais premièrement , cette extrémité me paroît beaucoup moins vicieuse que l'autre , attendu que la première loi du discours étant de se faire entendre , la plus grande faute qu'on puisse faire est de parler sans être entendu. Se pi-

quer de n'avoir point d'accent , c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace & leur énergie. L'accent est l'ame du discours ; il lui donne le sentiment & la vérité. L'accent ment moins que la parole ? c'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit succèdent des manières de prononcer ridicules , affectées , & sujettes à la mode , telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien est ce qui rend généralement l'abord du François repoussant & désagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son parler , il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

Tous ces petits défauts de langage



qu'on craint tant de laisser contracter aux enfans ne font rien, on les prévient ou l'on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler sourd, confus, timide, en critiquant incessamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne se corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, se fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en imposera gueres au Peuple dans une émeute. Enseignez premierement aux enfans à parler aux hommes; ils sauront bien parler aux femmes quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la rusticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus sonore, ils n'y contracteront point le confus bégayement des enfans de la Ville; ils n'y contracteront pas non plus les expressions ni le ton du Village, ou du

moins ils les perdront aisément, lorsque le Maître vivant avec eux dès leur naissance, & y vivant de jour en jour plus exclusivement, prévendra ou effacera par la correction de son langage l'impression du langage des Payfans. Émile parlera un François tout aussi pur que je peux le savoir, mais il le parlera plus distinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même syllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus distinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté est encore une sorte d'empire, & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous



fuffise de pourvoir très attentivement au nécessaire ; c'est à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'est pas. Bien moins encore faut-il se hâter d'exiger qu'il parle : il saura bien parler de lui-même à mesure qu'il en sentira l'utilité.

On remarque , il est vrai , que ceux qui commencent à parler fort tard ne parlent jamais si distinctement que les autres ; mais ce n'est pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reste embarrassé , c'est au contraire parce qu'ils sont nés avec un organe embarrassé qu'ils commencent tard à parler ; car sans cela pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres ? ont ils moins l'occasion de parler , & les y excite-t-on moins ? au contraire l'inquiétude que donne ce retard , aussi-tôt qu'on s'en aperçoit , fait qu'on se tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heu-

re ; & cet empressement mal-entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler , qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on presse trop de parler n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire. Au lieu que quand on les laisse aller d'eux-mêmes , ils s'exercent d'abord aux syllabes les plus faciles à prononcer , & y joignant peu-à-peu quelque signification qu'on entend par leurs gestes , ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres , cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus : N'étant point pressés de s'en servir , ils commencent par bien observer quel sens vous leur donnez , & quand ils s'en sont assurés ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipita-



tion avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'est pas que les premiers discours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils disent, n'aient aucun sens pour eux, mais qu'ils aient un autre sens que le nôtre sans que nous sachions nous en appercevoir, en sorte que paroissant nous répondre fort exactement, ils nous parlent sans nous entendre & sans que nous les entendions. C'est pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'est due la surprise où nous jettent quelquefois leurs propos auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable sens que les mots ont pour les enfans, me paroît être la cause de leurs premières erreurs; & ces erreurs, même après qu'ils en sont guéris, influent sur leur tour d'esprit pour le reste de leur vie. J'aurai plus d'une occasion dans la suite d'é-

claircir ceci par des exemples.

Resserrez donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il sache dire plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les Payfans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la Ville, est que leur Dictionnaire est moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance se font presque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à-peu-près dans le même tems. C'est ici proprement la première époque de sa vie. Auparavant il n'est rien de plus que ce qu'il étoit dans le sein de sa mere, il n'a nul sentiment, nulle idée, à peine a-t-il des sensa-



tions ; il ne sent pas même sa propre existence.

*Vivit, & est vita nescius ipse sua (17).*

---

(17) Ovid. Trist. l. 1.

*Fin du premier Livre.*





L'Enfer de

Chiron, Liv. II.

L'Enfer de



É M I L E,  
O U  
DE L'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND.

C'EST ici le second terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance ; car les mots *infans* & *puer* ne sont pas synonymes. Le premier est compris dans l'autre, & signifie *qui ne peut parler*, d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me servir de ce mot selon l'usage de notre Langue, jusqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel ; un langage est substitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer ? s'ils continuent alors à pleurer, c'est la faute des gens qui sont autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit, *j'ai mal*, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant est délicat, sensible, que naturellement il se mette à crier pour rien, en rendant ses cris inutiles & sans effet, j'en tairai bientôt la source. Tant qu'il pleure je ne vais point à lui ; j'y cours sitôt qu'il s'est tû. Bientôt sa manière de m'appeler sera de se taire, ou tout au plus de jeter un seul cri. C'est par l'effet sensible des signes, que les enfans jugent de leur sens ; il n'y a point d'autre convention

pour eux : quelque mal qu'un enfant se fasse, il est très rare qu'il pleure quand il est seul, à moins qu'il n'ait l'espoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il se fait une bosse à la tête, s'il saigne du nez, s'il se coupe les doigts ; au lieu de m'empreser autour de lui d'un air allarmé, je resterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal est fait, c'est une nécessité qu'il l'endure ; tout mon empressement ne serviroit qu'à l'effrayer davantage & augmenter sa sensibilité. Au fond, c'est moins le coup, que la crainte qui tourmente, quand on s'est blessé. Je lui épargnerai du moins cette dernière angoisse ; car très-surement il jugera de son mal comme il verra que j'en juge : s'il me voit accourir avec inquiétude, le consoler, le plaindre, il s'estimera perdu : s'il me voit garder mon sang froid, il reprendra bientôt le sien, & croira le mal guéri, quand il ne le sentira plus. C'est à



cet âge qu'on prend les premières leçons de courage, & que, souffrant sans effroi de légères douleurs, on apprend par degrés à supporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Émile ne se blesse, je serois fort fâché qu'il ne se blessât jamais & qu'il grandît sans connoître la douleur. Souffrir est la première chose qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir. Il semble que les enfans ne soient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons sans danger. Si l'enfant tombe de son haut il ne se cassera pas la jambe; s'il se frappe avec un bâton il ne se cassera pas le bras; s'il saisit un fer tranchant, il ne ferrera gueres, & ne se coupera pas bien avant. Je ne sache pas qu'on ait jamais vû d'enfant en liberté se tuer, s'estropier ni se faire un mal considérable, à moins qu'on ne l'ait indiscrètement exposé sur des lieux élevés,

élevés, ou seul autour du feu, ou qu'on n'ait laissé des instrumens dangereux à sa portée. Que dire de ces magasins de machines, qu'on rassemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pièces contre la douleur, jusqu'à ce que devenu grand, il reste à sa merci, sans courage & sans expérience, qu'il se croie mort à la première piquure, & s'évanouisse en voyant la première goutte de son sang?

Notre manie enseignante & pédantesque est toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu seuls leur enseigner. Y a-t-il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme si l'on en avoit vû quelqu'un, qui par la négligence de sa nourrice ne fût pas marcher étant grand? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher?



Émile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni lisières, ou du moins dès qu'il commencera de favoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y passer en hâte (1). Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plutôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachette beaucoup de blessures. Mon Eleve aura souvent des contusions ; en revanche il sera toujours gai : si les vôtres en ont moins, ils sont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins nécessaire, c'est celui

(1) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal assuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la lière étant petits, c'est encore ici une de ces observations triviales à force d'être justes, & qui sont justes en plus d'un sens.

de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un besoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force se développe la connoissance qui les met en état de la diriger. C'est à ce second degré que commence proprement la vie de l'individu : c'est alors qu'il prend la conscience de lui-même. La mémoire étend le sentiment de l'identité sur tous les momens de son existence ; il devient véritablement un, le même, & par conséquent déjà capable de bonheur ou de misère. Il importe donc de commencer à le considérer icicomme un être moral.

Quoiqu'on assigne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'est plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier ; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands risques de la vie sont dans son commencement ; moins on a vécu,



moins on doit esperer de vivre. Des enfans qui naissent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adolescence, & il est probable que votre Eleve n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espece, & commence par le rendre misérable pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu'il ne jouira jamais ? Quand je supposerois cette éducation raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation de pauvres infortunés soumis à un joug insupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assuré que tant de soins leur seront jamais utiles ? L'âge de la gaité se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage. On tourmente le malheureux pour son bien, & l'on ne voit pas la mort

qu'on appelle, & qui va le saisir au milieu de ce triste appareil. Qui fait combien d'enfans périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un pere ou d'un maître ? Heureux d'échapper à sa cruauté, le seul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir : soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité ? Aimez l'enfance ; favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire est toujours sur les lèvres, & où l'ame est toujours en paix ? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocens la jouissance d'un tems si court qui leur échappe, & d'un bien si précieux dont ils ne sauroient abuser ? Pourquoi voulez-



vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans si rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous? Peres, savez-vous le moment où la mort attend vos enfans? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instans que la nature leur donne: aussi-tôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi! J'entends de loin les clameurs de cette fausse sagesse qui nous jette incessamment hors de nous, qui compte toujours le présent pour rien, & poursuivant sans relâche un avenir qui fuit à mesure qu'on avance, à force de nous transporter où nous ne sommes pas, nous transporte où nous ne serons jamais.

C'est, me répondez-vous, le temps de corriger les mauvaises inclinations

de l'homme; c'est dans l'âge de l'enfance, où les peines sont le moins sensibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raison. Mais qui vous dit que tout cet arrangement est à votre disposition, & que toutes ces belles instructions dont vous accablez le foible esprit d'un enfant, ne lui feront pas un jour plus pernicieuses qu'utiles? Qui vous assure que vous épargnez quelque chose par les chargrins que vous lui prodiguez? Pourquoy lui donnez-vous plus de maux que son état n'en comporte, sans être sûr que ces maux présens sont à la décharge de l'avenir? & comment me prouverez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos soins malentendus, bien plus que de la nature? Malheureuse prévoyance, qui tend un être actuellement misérable sur l'espoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour! Que si ces raisonneurs



vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les distinguer.

Pour ne point courir après des chimères, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a sa place dans l'ordre des choses; l'enfance a la sienne dans l'ordre de la vie humaine; il faut considérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Assigner à chacun sa place & l'y fixer, ordonner les passions humaines selon la constitution de l'homme, est tout ce que nous pouvons faire pour son bien-être. Le reste dépend de causes étrangères qui ne sont point en notre pouvoir.

Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans

un flux continuel. Le bien & le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif, on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer: toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir: tout désir suppose privation, & toutes les privations qu'on sent sont pénibles; c'est donc dans la disproportion de nos desirs & de nos facultés, que consiste notre misère. Un être sensible dont les facultés égaleseroient les desirs seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse hu-



maine ou la route du vrai bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos desirs; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos desirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables: mais c'est à diminuer l'excès des desirs sur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puissance & la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, & que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'est ainsi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les desirs nécessaires à sa conservation, & les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réserve au fond de son ame, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que

dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du desir se rencontre, & que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que les facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles soit en bien soit en mal, & qui par conséquent excite & nourrit les desirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paroïssoit d'abord sous la main fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre; quand on croit l'atteindre, il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reste à parcourir s'aggrandit, s'étend sans cesse: ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme; & plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus



la différence de ses facultés à ses desirs est petite, & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paroît dépourvu de tout : car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, retrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Ôtez la force, la santé, le bon témoignage de foi, tous les biens de cette vie font dans l'opinion ; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on : j'en conviens. Mais l'application pratique n'en est pas commune ; & c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme est faible, que veut-on dire ? Ce mot de fai-

blelle indique un rapport ; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être fort : celui dont les besoins passent la force, fût-il un éléphant, un lion ; fût-il un Conquérant, un Héros ; fût-il un Dieu, c'est un être foible. L'Ange rebelle qui méconnoit sa nature étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'homme est très fort quand il se contente d'être ce qu'il est : il est très foible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces ; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphère, & restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile : nous nous suffisons toujours à nous-mêmes, & nous n'avons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentons jamais.



Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misère ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parcequ'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin (1), naissent des grands biens, & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conséquent il vivroit bon, car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables. Il est

(1) Noë. Artier. L. IX. C. 6.

dur de mourir, sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigneurs du sort & contre les injustices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-favoir & la fausse sagesse qui prolongeant nos vûes jusqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le cri-



me, & celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le tems ou la mort font nos remedes : mais nous souffrons d'autant plus que nous savons moins souffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les supporter. Vis selon la nature, sois patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette lotterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais sur-tout vis jusqu'à ta dernière heure.

Tout n'est que folie & contradiction dans les institutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à mesure qu'elle perd de son prix. Les Vieillards la regrettent plus que les jeunes gens ; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir ; à soixante ans il est bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation, & cela est vrai ; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le sentons, est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour se conserver qu'autant que les moyens en sont en son pouvoir ; sitôt que ces moyens lui échappent, il se tranquillise & meurt sans se tourmenter inutilement. La première loi de la résignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, & l'endurent presque sans se plaindre.



Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison ; mais peu savent l'en tirer , & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entière que la première.

La prévoyance ! la prévoyance , qui nous porte sans cesse au-delà de nous & souvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement , & de négliger le présent dont il est sûr ! manie d'autant plus funeste qu'elle augmente incessamment avec l'âge , & que les Vieillards , toujours défians , prévoyans , avares , aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire , que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout , nous nous accrochons à tout ; les tems , les lieux , les hommes , les choses , tout ce qui est , tout ce qui sera , importe à chacun de

nous : notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend , pour ainsi dire , sur la terre entière , & devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous blesser ? Que de Princes se désolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de Marchands il suffit de toucher aux Indes , pour les faire crier à Paris ?

Est-ce la nature qui porte ainsi les hommes si loin d'eux-mêmes ? Est-ce elle qui veut que chacun apprenne son destin des autres , & quelquefois l'apprenne le dernier ; en sorte que tel est mort heureux ou misérable , sans en avoir jamais rien su ? Je vois un homme frais , gai , vigoureux , bien portant ; sa présence inspire la joie ; ses yeux annoncent le contentement , le bien-être : il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poste ;



l'homme heureux la regarde ; elle est à son adresse, il l'ouvre, il la lit. A l'instant son air change ; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ses cris, il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé, quel mal t'a donc fait ce papier ? quel membre t'a-t-il ôté ? quel crime t'a-t-il fait commettre ? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois ?

Que la lettre se fût égarée, qu'une main charitable l'eût jetée au feu, le sort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me semble, un étrange problème. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le sentoit pas : où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire : j'entends ; la santé, la gaieté, le bien-être, le contentement d'esprit ne sont plus que des visions. Nous n'existons

plus où nous sommes, nous n'existons qu'où nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reste ?

O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi, & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir : ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, & n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les con-



duire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui s'approchent n'ont qu'à favoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces Vifirs, ces Courtifans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfans, quand tu serois un Themistocle en génie (1), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes

(1) Ce petit garçon que vous voyez, dit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce; car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh! quels petits conducteurs on trouveroit souvent aux plus grands Empires, si du Prince on descendoit par degrés jusqu'à la premiere main qui donne le branle au Secret!

facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples sont mes Sujets, dis-tu fierement. Soit; mais toi, qu'es-tu? le sujet de tes Ministres: & tes Ministres à leur tour que font-ils? les sujets de leurs Commis, de leurs Maîtresses, les Valets de leurs Valets. Prenez tout, usurpez tout, & puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des Loix, des Edits, multipliez les Espions, les Soldats, les Bourreaux, les Prisons, les chaînes; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela? vous n'en ferez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens;



d'où il suit, que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les règles de l'éducation vont en découler.

La société a fait l'homme plus faible, non-seulement en lui ôtant le droit qu'il avoit sur ses propres forces, mais sur-tout en les lui rendant insuffisantes. Voilà pourquoi ses desirs se multiplient avec sa foiblesse, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme est un être fort & si l'enfant est un être faible, ce n'est pas parceque le premier a plus de force absolue que le second, mais c'est parceque le premier peut naturellement se suffire à lui-même & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés & l'enfant plus de fantaisies ;

mot

mot par lequel j'entends tous les desirs qui ne sont pas de vrais besoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui.

J'ai dit la raison de cet état de foiblesse. La nature y pourvoit par l'attachement des peres & des meres : mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus. Des peres qui vivent dans l'état civil y transportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de besoins qu'il n'en a, ils ne soulagent pas sa foiblesse, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exigeoit pas ; en soumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour servir les siennes ; en changeant de part ou d'autre en esclavage, la dépendance réciproque où le tient sa foiblesse, & où les tient leur attachement.

L'homme sage fait rester à sa place ; mais l'enfant qui ne connoît pas la



sienne ne sauroit s'y maintenir. Il n'y a parmi nous mille issues pour en sortir; c'est à ceux qui le gouvernement à l'y retenir, & cette tâche n'est pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant; il faut qu'il sente sa foiblesse & non qu'il en souffre; il faut qu'il dépende & non qu'il obéisse; il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il n'est soumis aux autres qu'à cause de ses besoins, & parcequ'ils voient mieux que lui ce qui lui est utile, ce qui peut contribuer ou nuire à sa conservation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui est bon à rien.

Avant que les préjugés & les institutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans ainsi que des hommes consiste dans l'usage de leur liberté; mais cette liberté dans les premiers est bornée par leur foiblesse. Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même.

me; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'est pas heureux, si ses besoins passent ses forces; c'est le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouissent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, semblable à celle dont jouissent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus se passer des autres redevient à cet égard foible & misérable. Nous étions faits pour être hommes; les loix & la société nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois sont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empresse à soulager leur misere, tirent de cela même une vanité puérile, & sont tout fiers des soins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes-faits.

Ces considérations sont importantes, & servent à résoudre toutes les contradictions du système social. Il y a deux sortes de dépendances. Celle



des choses qui est de la nature ; celle des hommes qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant déordonnée (4) les engendre tous, & c'est par elle que le Maître & l'Esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les Loix des Nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses ; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état

(4) Dans mes principes du droit politique il est démontré que nulle volonté particulière ne peut être ordonnée dans le système social.

naturel à ceux de l'état civil ; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses ; vous aurez suivi l'ordre de la nature dans le progrès de son éducation. N'offrez jamais à ses volontés indifférentes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes, & qu'il se rappelle dans l'occasion : sans lui défendre de mal faire, il suffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ses desirs parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin. Qu'il ne sache ce que c'est qu'obéissance quand il agit, ni ce que c'est qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il sente également sa liberté dans ses actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant précisément qu'il en a besoin pour être



libre & non pas impérieux; qu'en recevant vos services avec une sorte d'humiliation, il aspire au moment où il pourra s'en passer, & où il aura l'honneur de se servir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de rester quand il veut aller, ni d'aller quand il veut rester en place. Quand la volonté des enfans n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils sautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens sont des besoins de leur constitution qui cherche à se fortifier: mais on doit se défier de ce qu'ils desirent sans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres sont obligés de faire pour eux. Alors il faut distinguer avec soin le vrai besoin, le besoin naturel, du besoin de fantaisie qui commence à naître, ou de

celui qui ne vient que de la surabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai seulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il desire, & que pour l'obtenir plus vite ou pour vaincre un refus il appuie de pleurs sa demande, elle lui doit être irrévocablement refusée. Si le besoin l'a fait parler, vous devez le favoriser & faire aussi-tôt ce qu'il demande: mais céder quelque chose à ses larmes, c'est l'exciter à en verser, c'est lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus sur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il sera méchant; s'il vous croit foible, il sera bientôt opiniâtre: il importe d'accorder toujours au premier signe ce qu'on ne veut pas refuser. Ne soyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.



Gardez-vous sur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politesse qui lui servent au besoin de paroles magiques, pour foudrettre à ses volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'instant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonnrière des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur prescrivant les termes dont ils doivent se servir pour que personne n'ose leur résister : leurs enfans n'ont ni tons ni tours supplians, ils sont aussi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* signifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* signifie *je vous ordonne*. Admirable politesse, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le sens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire ! Quant à moi qui crains moins qu'Emile ne soit grossier qu'arrogant,

j'aime beaucoup mieux qu'il dise en priant *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie*. Ce n'est pas le terme dont il se fert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence tous deux également à éviter. Si vous laissez pâtir les enfans, vous exposez leur fanté, leur vie, vous les rendez actuellement misérables ; si vous leur épargnez avec trop de soin toute espee de mal-être, vous leur préparez de grandes miseres, vous les rendez délicats, sensibles, vous les sortez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas exposer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artisan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de sacrifier le bonheur des enfans, à la



considération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas : car la liberté que je donne à mon Eleve, le dédomage amplement des légères incommodités auxquelles je le laisse exposé. Je vois de petits polissons jouer sur la neige, violets, transis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; si on les y forçoit, ils sentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne sentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous? Rendrai-je votre enfant misérable en ne l'exposant qu'aux incommodités qu'il veut bien souffrir? Je fais son bien dans le moment présent en le laissant libre; je fais son bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit supporter. S'il avoit le choix d'être mon Eleve ou le vôtre, pensez-vous qu'il balançât un instant?

Concevez-vous quelque vrai bon-

heur possible pour aucun être hors de sa constitution? & n'est-ce pas sortir l'homme de sa constitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de son espece? Oui, je le soutiens; pour sentir les grands biens, il faut qu'il connoisse les petits maux; telle est sa nature. Si le physique va trop bien, le moral se corrompt. L'homme qui ne connoitroit pas la douleur, ne connoitroit ni l'attendrissement de l'humanité ni la douceur de la commisération; son cœur ne seroit ému de rien, il ne seroit pas sociable, il seroit un monstre parmi ses semblables.

Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable? c'est, de l'accoutumer à tout obtenir; car ses desirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui



donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez ; bientôt il voudra votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau qui vole ; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra : à moins d'être Dieu comment le contenteriez-vous ?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point ; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers ; il regarde tous les hommes comme ses esclaves : & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose ; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte

de rébellion ; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne font à son gré que des prétextes ; il voit par-tout de la mauvaise volonté : le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine, & sans jamais savoir gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colere, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux ? Heureux, lui ! c'est un Despote ; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vû des enfans élevés de cette manière, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaulé ; qu'on leur donnât le coeq qu'ils voyoient sur un clocher ; qu'on arrêtât un Régiment en marche pour entendre les tambours plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris,



fans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardeoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire; leurs desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passioient les jours à crier, à se plaindre: étoient-ce là des êtres bien fortunés? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misere. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contents.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance, que sera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & se multiplier? Acoutumés

à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise en entrant dans le monde de sentir que tout leur résiste, & de se trouver écrasés du poids de cet Univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries; ils boivent les affronts comme l'eau; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoissent ni leur état ni leurs forces; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir: tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les avilissent; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-dessus.

Revenons à la règle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil sévère, une voix rude & menaçante pour



le faire redouter ? Je comprends que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant sa terrible hure ; mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un Corps de Magistrats, le Chef à la tête, en habit de cérémonie, prosternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponse.

A considérer l'enfance en elle-même ; y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce & un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander

à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de Maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ?

D'autre part, qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaîne les enfans de tant de manières, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive ? S'il n'y a point d'objet si digne de risée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet si digne de pitié qu'un enfant craintif. Puisqu'avec l'âge de raison commence la servitude civile, pourquoi la prévenir par la servitude privée ? Souffrons qu'un moment de la vie soit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas imposé, & laissons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices



que l'on contracte dans l'esclavage. Que ces Instituteurs sévères, que ces peres asservis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parcequ'il le demande, mais parcequ'il en a besoin (s), ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité; ainsi les mots d'obéir & de commander seront proferés de son Dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation; mais ceux de

(s) On doit sentir que comme la peine est souvent une nécessité, le plaisir est quelquefois un besoin. Il n'y a donc qu'un seul desir des enfans auquel on ne doive jamais complaire, c'est celui de se faire obéir. D'où il suit, que dans tout ce qu'ils demandent, c'est sur-tout au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il est possible, tout ce qui peut leur faire un plaisir réel: refusez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaisie, ou pour faire un acte d'autorité.

force, de nécessité, d'impuissance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raison l'on ne sauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni des relations sociales; il faut donc éviter autant qu'il se peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fausses idées qu'on ne saura point, ou qu'on ne pourra plus détruire. La première fausse idée qui entre dans sa tête est en lui le germe de l'erreur & du vice; c'est à ce premier pas qu'il faut sur-tout faire attention. Faites que tant qu'il n'est frappé que des choses sensibles, toutes ses idées s'arrêtent aux sensations; faites que de toutes parts il n'aperçoive autour de lui que le monde physique: sans quoi soyez sûr qu'il ne vous écouterait point du tout, ou qu'il se fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantastiques que vous n'effacerez de la vie.



Raisonné avec les enfans étoit la grande maxime de Locke ; c'est là plus en vogue aujourd'hui : son succès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit ; & pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfans avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme la raison , qui n'est, pour ainsi dire , qu'un composé de toutes les autres , est celle qui se développe le plus difficilement & le plus tard : & c'est de celle-là qu'on veut se servir pour développer les premières ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin , c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raison , ils n'auroient pas besoin d'être élevés ; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point , on les accoutume à se payer de mots , à contrôler tout

ce qu'on leur dit , à se croire aussi sages que leurs Maîtres , à devenir disputeurs & mutins ; & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables , on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitise ou de crainte ou de vanité , qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent se réduire à-peu près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

*Le Maître.*

Il ne faut pas faire cela.

*L'Enfant.*

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela ?

*Le Maître.*

Parceque c'est mal fait.

*L'Enfant.*

Mal fait ! Qu'est-ce qui est mal fait ?

*Le Maître.*

Ce qu'on vous défend.

*L'Enfant.*

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend ?



*Le Maître.*

On vous punir pour avoir défobéi.

*L'Enfant.*

Je ferai en sorte qu'on n'en sache rien.

*Le Maître.*

On vous épiera.

*L'Enfant.*

Je me cacherai.

*Le Maître.*

On vous questionnera.

*L'Enfant.*

Je mentirai.

*Le Maître.*

Il ne faut pas mentir.

*L'Enfant.*

Pourquoi ne faut-il pas mentir ?

*Le Maître.*

Parceque c'est mal fait , &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en ; l'enfant ne vous entend plus. Ne font-ce pas là des instructions fort utiles ? Je serois bien curieux de savoir ce qu'on pourroit mettre à la place de

ce dialogue ? Locke lui-même y eût , à coup sûr , été fort embarrassé. Connoître le bien & le mal , sentir la raison des devoirs de l'homme , n'est pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre , nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni faveur , & ne tarderont pas à se corrompre : nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir , de penser , de sentir , qui lui sont propres ; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres ; & j'aurois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut , que du jugement , à dix ans. En effet , à quoi lui serviroit la raison à cet âge ? Elle est le frein de la force , & l'enfant n'a pas besoin de ce frein.

En essayant de persuader à vos Elèves le devoir de l'obéissance , vous joi-



guez à cette prétendue persuasion la force & les menaces, ou, qui pis est, la flatterie & les promesses. Ainsi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font semblant d'être convaincus par la raison. Ils voient très-bien que l'obéissance leur est avantageuse & la rébellion nuisible, aussitôt que vous vous apercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur soit désagréable, & qu'il est toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils se cachent pour faire les leurs, persuadés qu'ils font bien si l'on ignore leur désobéissance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils sont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raison du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vint à bout de le leur rendre vraiment sensible : mais la crainte du châtement, l'espoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent

tous

tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de là ? Premièrement, qu'en leur imposant un devoir qu'ils ne sentent pas, vous les opposez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer ; que vous leur apprenez à devenir dissimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenses ou se dérober aux châtimens ; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif secret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuser sans cesse, de vous ôter la connoissance de leur vrai caractère, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occasion. Les loix, dites-vous, quoiqu'obligatoires pour la conscience, usent de même de contrainte avec les hommes faits. J'en conviens : mais que font ces hommes, sinon des enfans gâtés par l'éducation ?



Voilà précisément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raison avec les hommes ; tel est l'ordre naturel : le sage n'a pas besoin de loix.

Traitez votre Eleve selon son âge. Mettez-le d'abord à sa place, & tenez l'y si bien, qu'il ne tente plus d'en sortir. Alors, avant de favoir ce que c'est que sagesse, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il sache seulement qu'il est foible & que vous êtes fort, que par son état & le vôtre il est nécessairement à votre merci ; qu'il le sache, qu'il l'apprenne, qu'il le sente : qu'il sente de bonne heure sur sa tête algiere le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ploie : qu'il voie cette nécessité dans les choses,

jamais dans le caprice<sup>(6)</sup> des hommes ; que le frein qui le retient soit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens : ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prières, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance ; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendrez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu ;

(6) On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice tout volenté contraire à la sienne, & dont il ne sentira pas la raison. Or, un enfant ne sent la raison qu'à fini, dans tout ce qui choque ses fantaisies.



car il est dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la nécessité des choses, mais non la mauvaise volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, est une réponse contre laquelle jamais enfant ne s'est mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un mensonge. Au reste, il n'y a point ici de milieu; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéissance. La pire éducation est de le laisser flottant entre ses volontés & les vôtres, & de disputer sans cesse entre vous & lui à qui des deux sera le maître; j'aurois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrom-

pre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précocce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement, tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un: le seul précisément qui peut réussir; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne fait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure; on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occa-



sion de germer en lui : car jamais les passions ne s'animent , tant qu'elles sont de nul effet.

Ne donnez à votre Eleve aucune espece de leçon verbale , il n'en doit recevoir que de l'expérience ; ne lui infligez aucune espece de châtement , car il ne fait ce que c'est qu'être en faute ; ne lui faites jamais demander pardon , car il ne sauroit vous offenser. Dépourvu de toute moralité dans ses actions , il ne peut rien faire qui soit moralement mal , & qui mérite ni châtement ni réprimande.

Je vois déjà le Lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il se trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos Eleves irrite leur vivacité ; plus ils sont contraints sous vos yeux , plus ils sont turbulens au moment qu'ils s'échappent ; il faut bien qu'ils se dédomagent , quand ils peuvent , de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus

de dégât dans un pays que la Jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monsieur & un petit payfan dans une chambre ; le premier aura tout renversé , tout brisé , avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela ? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence , tandis que l'autre , toujours sûr de sa liberté , ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois souvent flattés ou contrariés sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme , est l'amour de soi-même , ou l'amour-propre pris dans un sens étendu. Cet amour-pro-



pre en soi ou relativement à nous est bon & utile, & comme il n'a point de rapport nécessaire à autrui, il est à cet égard naturellement indifférent; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Jusqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui est la raison, puisse naître, il importe donc qu'un enfant ne fasse rien parcequ'il est vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne sera jamais de dégât, qu'il ne se blessera point, qu'il ne brisera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à sa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal sans mal faire, parceque la mauvaise action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une seule fois tout

seroit déjà perdu; il seroit méchant presque sans ressource.

Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides: point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Émile que j'éleve à la campagne, sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un Paytan. A quoi bon la parer avec tant de soin, puisqu'il y doit rester si peu? Mais je me trompe; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque piece utile, ne le punissez point de votre négligence, ne



le grondez point ; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche , ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin , agissez exactement comme si le meuble se fût cassé de lui-même ; enfin croyez avoir beaucoup fait si vous pouvez ne rien dire.

Oserai-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation ? ce n'est pas de gagner du tems, c'est d'en <sup>prendre</sup> prendre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut faire quand on réfléchit ; & quoi que vous puissiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, est celui de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le tems où germent les erreurs & les vices, sans qu'on ait encore aucun instrument pour les détruire ; & quand l'instrument vient, les racines sont si profondes, qu'il n'est plus tems de les arracher. Si

les enfans sautoient tout d'un coup de la mammelle à l'âge de raison, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir ; mais selon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fissent rien de leur ame jusqu'à ce qu'elle eût toutes ses facultés ; car il est impossible qu'elle aperçoive le flambeau que vous lui présentez tandis qu'elle est aveugle, & qu'elle suive dans l'immense plaine des idées une route que la raison trace encore si légèrement pour les meilleurs yeux.

La première éducation doit donc être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité ; mais à garantir le cœur du vice & l'esprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laisser faire : si vous pouviez amener votre Elève sain & robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il fût distinguer sa main droite de sa main gauche, dès vos premières



leçons, les yeux de son entendement s'ouvriraient à la raison; sans préjugé, sans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendrait entre vos mains le plus sage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'usage, & vous ferez presque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les Peres & les Maîtres n'ont jamais assez-tôt tâché, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, instruit, parlé raison. Faites-mieux, soyez raisonnable, & ne raisonnez point avec votre Eleve, sur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît; car amener ainsi toujours la raison dans les choses défagréables, ce n'est que la lui rendre ennuyeuse, & la décréditer de bonne heure dans un esprit qui n'est pas encore en état de l'entendre. Exercez son

corps, ses organes, ses sens, ses forces, mais tenez son ame oisive aussi long-tems qu'il se pourra. Redoutez tous les sentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez; arrêtez les impressions étrangères: & pour empêcher le mal de naître, ne vous pressez point de faire le bien; car il n'est jamais tel, que quand la raison l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages; c'est gagner beaucoup que d'avancer vers le terme sans rien perdre; laissez meurir l'enfance dans les enfans. Enfin quelle leçon leur devient-elle nécessaire? gardez-vous de la donner aujourd'hui, si vous pouvez différer jusqu'à demain sans danger.

Une autre considération qui confirme l'utilité de cette méthode, est celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour savoir quel régime moral lui convient. Chaque esprit a sa forme propre, selon laquelle



il a besoin d'être gouverné; & il importe au succès des soins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la nature, observez bien votre Eleve avant de lui dire le premier mot; laissez d'abord le germe de son caractère en pleine liberté de se montrer, ne le contraignez en quoi que ce puisse être, afin de le mieux voir tout entier. Pensez-vous que ce tems de liberté soit perdu pour lui? tout au contraire, il sera le mieux employé; car c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas perdre un seul moment dans un tems plus précieux: au lieu que si vous commencez d'agir avant de savoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hafard; sujet à vous tromper, il faudra revenir sur vos pas; vous serez plus éloigné du but que si vous eussiez été moins pressé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sa-

crifez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec usure dans un âge plus avancé. Le sage Médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la première vue, mais il étudie premièrement le tempérament du malade avant de lui rien prescrire: il commença tard à le traiter, mais il le guérit; tandis que le Médecin trop pressé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être insensible, comme un automate? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une isle déserte? L'écarterons-nous de tous les humains? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le spectacle & l'exemple des passions d'autrui? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de son âge? Ne verra-t-il pas ses parens, ses voisins, sa Nourrice, sa Gouvernante, son Laquais, son Gouverneur même, qui après tout ne sera pas un Ange?



Cette objection est forte & solide; Mais vous ai-je dit que ce fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle? O hommes, est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien? Je sens ces difficultés, j'en conviens: peut-être sont-elles insurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient jusqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose: je ne dis pas qu'on y puisse arriver; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réussi.

Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même; il faut trouver en soi l'exemple qu'il se doit proposer. Tandis que l'enfant est encore sans connoissance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ses premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-vous respectable à tout le

monde; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne ferez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne sera jamais suffisante, si elle n'est fondée sur l'estime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse & de verser l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fit aimer personne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la misère qu'on peut soulager; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre tems, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner; car quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui font plus d'effet, & sont réellement plus utiles que tous les dons; combien de mal-



heureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection fert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favorisez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Eleve en faveur du foible à qui on refuse justice, & que le puissent accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bien-faisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent: aimez les autres, & ils vous aimeront; servez-les, & ils vous serviront; soyez leur frere, & ils seront vos enfans.

C'est encore ici une des raisons pour-quoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille des valets,

les derniers des hommes après leurs maîtres, loin des noires mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend séduisantes & contagieuses pour les enfans; au lieu que les vices des payfans, sans apprêt & dans toute leur grossiereté, sont plus propres à rebuter qu'à séduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village un Gouverneur sera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra présenter à l'enfant; sa réputation, ses discours, son exemple, auront une autorité qu'ils ne sauroient avoir à la ville: étant utile à tout le monde, chacun s'empressera de l'obliger, d'être estimé de lui, de se montrer au disciple tel que le Maître voudroit qu'on fût en effet; & si l'on ne se corrige pas du vice, on s'abstiendra du scandale; c'est tout ce dont nous avons besoin pour notre objet.

Cessez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes: le mal que



les enfans voient les corromp moins que celui que vous leur apprenez. Toujours sermoneurs, toujours moralistes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien; plein de ce qui se passe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produisez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excédez incessamment, pensez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils saisissent à faux? Pensez-vous qu'ils ne commentent pas à leur manière vos explications diffusées, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi se faire un système à leur portée qu'ils sauront vous opposer dans l'occasion?

Ecoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner; laissez le jazer, questionner, extravaguer à son aise, & vous allez être surpris du tour étrange qu'ont pris vos raisonnemens dans son esprit: il confond tout, il renverse

tout, il vous impatiente, il vous déssole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire taire: & que peut-il penser de ce silence de la part d'un homme qui aime tant à parler? Si jamais il remporte cet avantage, & qu'il s'en aperçoive, adieu l'éducation; tout est fini dès ce moment, il ne cherche plus à s'instruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zélés, soyez simples, discrets, retenus, ne vous hâtez jamais d'agir que pour empêcher d'agir les autres; je le répéterai sans cesse, renvoyez, s'il se peut, une bonne instruction, de peur d'en donner une mauvaise. Sur cette terre dont la nature eût fait le premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi du tentateur en voulant donner à l'innocence la connoissance du bien & du mal: ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'instruise au dehors par des exemples, bor-



nez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans son esprit sous l'image qui lui convient.

Les passions impétueuses produisent un grand effet sur l'enfant qui en est témoin, parcequ'elles ont des signes très sensibles qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere sur-tout est si bruyante dans ses emportemens, qu'il est impossible de ne pas s'en appercevoir étant à portée. Il ne faut pas demander si c'est là pour un Pédagogue l'occasion d'entamer un beau discours. Eh! point de beaux discours : rien du tout, pas un seul mot. Laissez venir l'enfant; étonné du spectacle, il ne manquera pas de vous questionner. La réponse est simple; elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens. Il voit un visage enflammé, des yeux étincelans, un geste menaçant, il entend des cris; tous signes que le corps n'est pas dans son assiete. Dites-lui posément, sans af-

fection, sans mystere; ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fièvre. Vous pouvez de-là tirer occasion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies & de leurs effets: car cela aussi est de la nature, & c'est un des liens de la nécessité auxquels il se doit sentir assujetti.

Se peut-il que sur cette idée, qui n'est pas fausse, il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions, qu'il regardera comme des maladies; & croyez-vous qu'une pareille notion donnée à propos ne produira pas un effet aussi salutaire que le plus ennuyeux Sermon de morale? Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion! vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade; à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit s'il le faut, à



le tenir au régime, à l'effrayer lui-même de ses vices naissans, à les lui rendre odieux & redoutables, sans que jamais il puisse regarder comme un châtement la sévérité dont vous serez peut-être forcé d'user pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de sortir du sang froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiser votre faute : mais dites-lui franchement avec un tendre reproche : mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reste, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la simplicité des idées dont il est nourri, ne soient jamais relevées en sa présence, ni citées de manière qu'il puisse l'apprendre. Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis assez redire que pour être le maître de l'enfant

fant, il faut être son propre maître. Je me représente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voisins, s'avançant vers la plus furieuse, & lui disant d'un ton de commisération : *Ma bonne, vous êtes malade, j'en suis bien sûr.* A coup sûr cette saillie ne restera pas sans effet sur les Spectateurs, ni peut-être sur les Actrices. Sans rire, sans le gronder, sans le louer, je l'emmène de gré ou de force avant qu'il puisse appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y pense, & je me hâte de le distraire sur d'autres objets qui le lui fassent bien vite oublier.

Mon dessein n'est point d'entrer dans tous les détails, mais seulement d'exposer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occasions difficiles. Je tiens pour impossible qu'au sein de la société, l'on puisse amener un enfant à l'âge de douze ans, sans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la mo-



ralité des actions humaines. Il fustre qu'on s'applique à lui rendre ces notions nécessaires le plus tard qu'il se pourra, & que quand elles deviendront inévitables on les borne à l'utilité présente, seulement pour qu'il ne se croie pas le maître de tout, & qu'il ne fasse pas du mal à autrui sans scrupule & sans le savoir. Il y a des caractères doux & tranquilles qu'on peut mener loin sans danger dans leur première innocence; mais il y a aussi des naturels violens dont la férocité se développe de bonne heure, & qu'il faut se hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs sont envers nous; nos sentimens primitifs se concentrent en nous-mêmes; tous nos mouvemens naturels se rapportent d'abord à notre conservation & à notre bien-être. Ainsi le premier sentiment de la justice ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui

nous est due, & c'est encore un des contre-sens des éducations communes, que parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut, ce qu'ils ne sauroient entendre, & ce qui ne peut les intéresser.

Si j'avois donc à conduire un de ceux que je viens de supposer, je me dirois; un enfant ne s'attaque pas aux personnes (7), mais aux choses; & bientôt il apprend par l'expérience à respecter quiconque le passe en âge &

(7) On ne doit jamais souffrir qu'un enfant se jette aux grandes personnes comme avec ses instrumens, ni même comme avec ses égaux. S'il oloit frapper sérieusement quelqu'un, fût-ce son Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ses coups avec usure, & de manière à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vu d'impudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, & rire de ses folles coups, sans songer qu'ils étoient assés de meurtriers dans l'intention du petit fureur, & que celui qui veut battre éternellement, voudra tuer éternellement.



en force, mais les choses ne se défendent pas elles-mêmes. La première idée qu'il faut lui donner est donc moins celle de la liberté, que de la propriété; & pour qu'il puisse avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque chose en propre. Lui citer ses hardes, ses meubles, ses jouets, c'est ne lui rien dire, puisque bien qu'il dispose de ces choses, il ne sait ni pourquoi ni comment il les a. Lui dire qu'il les a parce qu'on les lui a données, c'est ne faire gueres mieux, car pour donner il faut avoir: voilà donc une propriété antérieure à la sienne, & c'est le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer; sans compter que le don est une convention, & que l'enfant ne peut savoir encore ce que c'est que convention (8). LECTEURS, remarquez, je

(8) Voilà pourquoi la plupart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus quand ils ont bien conçu ce que c'est que don; seulement ils sont alors plus circonspécts à donner.

vous prie, dans cet exemple & dans cent mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun sens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien instruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété; car c'est de-là que la première idée en doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres; il ne faut pour cela que des yeux, du loisir; il aura l'un & l'autre. Il est de tout âge, sur-tout du sien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des signes de puissance & d'activité. Il n'aura pas vu deux fois labourer un jardin, semer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à son tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppose point à son envie; au contraire je la favorise, je partage son goût, je travaille avec lui, non pour son plaisir



fir, mais pour le mien ; du moins il le croit ainsi : je deviens son garçon jardinier, en attendant qu'il ait des bras je laboure pour lui la terre ; il en prend possession en y plantant une fève, & sûrement cette possession est plus sacrée & plus respectable que celle que prenoit Nuñez Balbao de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Espagne, en plantant son étendard sur les Côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroser les fèves, on les voit lever dans des transports de joie. J'augmente cette joie en lui disant, cela vous appartient ; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais sentir qu'il a mis là son tems, son travail, sa peine, sa personne enfin ; qu'il y a dans cette terre quelque chose de lui-même qu'il peut réclamer contre qui que ce soit, comme il pourroit retirer son bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empressé & l'arrosoir à la main. O spectacle ! ô douleur ! toutes les fèves sont arrachées, tout le terrain est bouleversé, la place même ne se reconnoît plus. Ah ! qu'est devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes soins & de mes sueurs ? Qui m'a ravi mon bien ? qui m'a pris mes fèves ? Ce jeune cœur se soulève ; le premier sentiment de l'injustice y vient verser sa triste amertume. Les larmes coulent en ruisseaux ; l'enfant désolé remplit l'air de gémissemens & de cris. On prend part à sa peine, à son indignation ; on cherche, on s'informe, on fait des perquisitions. Enfin, l'on découvre que le Jardinier a fait le coup : on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le Jardinier apprenant de quoi l'on se plaint, commence à se plaindre plus haut que nous. Quoi, Messieurs ! c'est vous qui m'avez ainsi gâté mon ouvrage ? J'avois semé là des melons



de Malthe dont la graine m'avoit été donnée comme un trésor, & desquels j'espérois vous regaler quand ils seroient mûrs : mais voilà que pour y planter vos misérables fèves, vous m'avez détruit mes melons déjà tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous mêmes du plaisir de manger des melons exquis.

*Jean-Jacques.*

» Excusez-nous, mon pauvre Robert. Vous aviez mis là votre travail, votre peine. Je vois bien que nous avons eu tort de gâter votre ouvrage; mais nous vous ferons venir d'autre graine de Malthe, & nous ne travaillerons plus la terre avant de savoir si quelqu'un n'y a point mis la main avant nous.

*Robert.*

» Oh! bien, Messieurs! vous pouvez donc vous reposer; car il n'y a plus

» gueres de terre en friche. Moi, je travaille celle que mon pere a bonifiée; chacun en fait autant de son côté, & toutes les terres que vous voyez sont occupées depuis longtemps.

*Emile.*

» Monsieur Robert, il y a donc souvent de la graine de melon perdue?

*Robert.*

» Pardonnez-moi, mon jeune cadet; car il ne nous vient pas souvent de petits Messieurs aussi étourdis que vous. Personne ne touche au jardin de son voisin; chacun respecte le travail des autres, afin que le sien soit en sûreté.

*Emile!*

» Mais moi, je n'ai point de jardin.

*Robert.*

» Que m'importe? si vous gâtez le mien, je ne vous y laisserai plus pro-



» mener ; car , voyez-vous , je ne veux  
» pas perdre ma peine.

*Jean-Jacques.*

» Ne pourroit-on pas proposer un  
» arrangement au bon Robert ? qu'il  
» nous accorde , à mon petit ami & à  
» moi , un coin de son jardin pour le  
» cultiver , à condition qu'il aura la  
» moitié du produit.

*Robert.*

» Je vous l'accorde sans condition.  
» Mais souvenez-vous que j'irai la-  
» bourer vos sèves , si vous touchez à  
» mes melons.

Dans cet essai de la maniere d'in-  
culquer aux enfans les notions primi-  
tives , on voit comment l'idée de la  
propriété remonte naturellement au  
droit de premier occupant par le tra-  
vail. Cela est clair , net , simple , &  
toujours à la portée de l'enfant. De  
là jusqu'au droit de propriété & aux  
échanges il n'y a plus qu'un pas , après

lequel il faut s'arrêter tout court.

On voit encore qu'une explication  
que je renferme ici dans deux pages  
d'écriture sera peut-être l'affaire d'un  
an pour la pratique : car dans la car-  
rière des idées morales on ne peut  
avancer trop lentement , ni trop bien  
s'affermir à chaque pas. Jeunes Maî-  
tres , pensez , je vous prie , à cet exem-  
ple , & souvenez-vous qu'en toute  
chose vos leçons doivent être plus en  
actions qu'en discours ; car les enfans  
oublent aisément ce qu'ils ont dit &  
ce qu'on leur a dit , mais non pas ce  
qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles instructions se doivent  
donner , comme je l'ai dit , plutôt ou  
plus tard , selon que le naturel paissi-  
ble ou turbulent de l'Éleve en accé-  
lere ou retarde le besoin ; leur usage  
est d'une évidence qui saute aux yeux :  
mais pour ne rien omettre d'import-  
tant dans les choses difficiles , donnons  
encore un exemple.

K vj



Votre enfant discolle gâte tout ce qu'il touche. Ne vous fâchez point; mettez hors de sa portée ce qu'il peut gâter. Il brise les meubles dont il se sert; ne vous hâtez point de lui en donner d'autres; laissez-lui sentir le préjudice de la privation. Il casse les fenêtres de sa chambre: laissez le vent souffler sur lui nuit & jour sans vous soucier des rhumes; car il vaut mieux qu'il soit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cause, mais faites qu'il les sente le premier. A la fin vous fâitez raccommoder les vitres, toujours sans rien dire: il les casse encore; changez alors de méthode; dites-lui séchement, mais sans colere; les fenêtres sont à moi, elles ont été mises là par mes soins, je veux les garantir; puis vous l'enfermerez à l'obscurité dans un lieu sans fenêtre. A ce procédé si nouveau il commence par crier, tempêter; personne ne l'écoute. Bien-tôt il se lasse & change de ton. Il se plaint

Il gémit: un domestique se présente, le murin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domestique répond: *j'ai aussi des vitres à conserver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là plusieurs heures, assez long-tems pour s'y ennuyer & s'en souvenir, quelqu'un lui suggérera de vous proposer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne casseroit plus de vitres: il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez; il vous fera sa proposition, & vous l'accepterez à l'instant en lui disant: *c'est très-bien pensé*, nous y gagnerons tous deux; que n'avez-vous eü plutôt cette bonne idée? Et puis, sans lui demander ni protestation ni confirmation de sa promesse, vous l'embrasserez avec joie & l'emmenerez sur-le-champ dans sa chambre, regardant cet accord comme sacré & inviolable autant que si le ser-



ment y avoit passé. Quelle idée peut-  
 fez-vous qu'il prendra, sur ce procédé,  
 de la foi des engagements & de leur  
 utilité? Je suis trompé s'il y a sur la  
 terre un seul enfant, non déjà gâté,  
 à l'épreuve de cette conduite, & qui  
 s'avise après cela de casser une fenêtre  
 à dessein (9). Suivez la chaîne de tout  
 cela. Le petit méchant ne songeoit

(9) Au reste, quand ce devoir de tenir ses engage-  
 mens ne seroit pas affirmé dans l'esprit de l'enfant par  
 le poids de son utilité, bientôt le sentiment intérieur  
 commençant à poindre, le lui imposeroit comme une  
 loi de la conscience; comme un principe inné qui  
 n'attend pour se développer, que les connoissances aux-  
 quelles il s'applique. Ce premier trait n'est point mar-  
 qué par la main des hommes, mais gravé dans nos  
 cœurs par l'Assent de toute justice. Or, la Loi pri-  
 mitive des conventions & l'obligation qu'elle im-  
 pose; tout est illusoire, & vain dans la société hu-  
 maine; qui ne tient que par son profit à sa promesse,  
 n'est gueres plus lié que s'il n'eût rien promis, ou tout  
 au plus il en fera du pouvoir de la violer comme de la  
 besogne des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir,  
 que pour attendre le moment de s'en prévaloir avec  
 plus d'avantage. Ce principe est de la dernière impor-  
 tance & mérito d'être approfondi; car c'est ici que  
 l'homme commence à se mettre en contradiction avec  
 lui-même.

guere, en faisant un trou pour planter  
 sa fève, qu'il se creusât un cachot  
 où sa science ne tarderoit pas à le  
 faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral;  
 voilà la porte ouverte au vice. Avec  
 les conventions & les devoirs nais-  
 sent la tromperie & le mensonge. Dès  
 qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas,  
 on veut cacher ce qu'on n'a pas dû  
 faire. Dès qu'un intérêt fait promet-  
 tre, un intérêt plus grand peut faire  
 violer la promesse; il ne s'agit plus  
 que de la violer impunément. La  
 ressource est naturelle; on se cache &  
 l'on ment. N'ayant pu prévenir le vice,  
 nous voici déjà dans le cas de le punir:  
 voilà les miseres de la vie hu-  
 maine, qui commencent avec ses er-  
 reurs.

J'en ai dit assez pour faire enten-  
 dre qu'il ne faut jamais infliger aux  
 enfans le châtement comme châtement,  
 mais qu'il doit toujours leur arriver



comme une suite naturelle de leur mauvaise action. Ainsi vous ne déclamez point contre le mensonge, vous ne les punirez point précisément pour avoir menti; mais vous ferez que tous les mauvais effets du mensonge; comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accusé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, se rassemblent sur leur tête quand ils ont menti. Mais expliquons ce que c'est que mentir pour les enfans.

Il y a deux sortes de mensonges; celui de fait qui regarde le passé, celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle sciemment contre la vérité des choses. L'autre a lieu quand on promet ce qu'on n'a pas dessein de tenir, & en général quand on montre une intention

contraire à celle qu'on a. Ces deux mensonges peuvent quelquefois se rassembler dans le même (10); mais je les considère ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui sent le besoin qu'il a du secours des autres, & qui ne cesse d'éprouver leur bienveillance, n'a nul intérêt de les tromper; au contraire, il a un intérêt sensible qu'ils voient les choses comme elles sont, de peur qu'ils ne se trompent à son préjudice. Il est donc clair que le mensonge de fait n'est pas naturel aux enfans; mais c'est la loi de l'obéissance qui produit la nécessité de mentir, parceque l'obéissance étant pénible, on s'en dispense en secret le plus qu'on peut, & que l'intérêt présent d'éviter le châtimement ou le reproche, l'emporte sur l'intérêt éloigné d'exposer la

(10) Comme lorsqu'accusé d'une mauvaise action, le coupable s'en défend en se disant honnête homme. Il menti alors dans le fait & dans le droit.



vérité. Dans l'éducation naturelle & libre , pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il ? qu'a-t-il à vous cacher ? Vous ne le reprenez point , vous ne le punissez de rien , vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait , aussi naïvement qu'à son petit camarade ? Il ne peut voir à cet aveu plus de danger d'un côté que de l'autre.

Le mensonge de droit est moins naturel encore , puisque les promesses de faire ou de s'abstenir sont des actes conventionnels , qui sortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus ; tous les engagements des enfans sont nuls par eux-mêmes, attendu que leur vûe bornée ne pouvant s'étendre au-delà du présent , en s'engageant ils ne savent ce qu'ils font. A-peine l'enfant peut-il mentir quand il s'engage ; car ne songeant qu'à se tirer d'affaire dans le moment présent , tout moyen qui n'a

pas un effet présent lui devient égal : en promettant pour un tems futur il ne promet rien , & son imagination encore endormie ne fait point étendre son être sur deux tems différens. S'il pouvoit éviter le fouet , ou obtenir un cornet de dragées en promettant de se jeter demain par la fenêtre , il le promettrait à l'instant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagements des enfans ; & quand les peres & les maîtres plus sévères exigent qu'ils les remplissent , c'est seulement dans ce que l'enfant devoit faire , quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne sachant ce qu'il fait quand il s'engage , ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en est pas de même quand il manque à sa promesse , ce qui est encore une espèce de mensonge rétroactif ; car il se souvient très bien d'avoir fait cette promesse ; mais ce qu'il ne voit pas , c'est l'im-



portance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir , il ne peut prévoir les conséquences des choses , & quand il viole ses engagements , il ne fait rien contre la raison de son âge.

Il fuit de là que les menfonges des enfans font tous l'ouvrage des Maîtres , & que vouloir leur apprendre à dire la vérité , n'est autre chose que leur apprendre à mentir. Dans l'empressement qu'on a de les régler , de les gouverner , de les instruire , on ne se trouve jamais assez d'instrumens pour en venir à bout. On veut se donner de nouvelles prises dans leur esprit par des maximes sans fondement , par des préceptes sans raison , & l'on aime mieux qu'ils sachent leurs leçons & qu'ils mentent , que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous qui ne donnons à nos Elèves que des leçons de pratique , & qui aimons mieux qu'ils soient bons

que favans , nous n'exigeons point d'eux la vérité , de peur qu'ils ne la déguisent , & nous ne leur faisons rien promettre qu'ils soient tentés de ne pas tenir. S'il s'est fait en mon absence quelque mal , dont j'ignore l'auteur , je me garderai d'accuser Emile , & de lui dire : *est-ce vous* (11) ? Car en cela que ferois-je autre chose sinon lui apprendre à le nier ? Que si son naturel difficile me force à faire avec lui quelque convention , je prendrai si bien mes mesures que la proposition en vienne toujours de lui , jamais de moi ; que quand il s'est engagé il ait toujours un intérêt présent & sensible à remplir son engagement ;

(11) Rien n'est plus indifférent qu'une pareille question , sur tout quand l'enfant est coupable : alors s'il croit que vous savez ce qu'il a fait , il verra que vous lui tendez un piège , & cette opinion ne peut manquer de l'indisposer contre vous. S'il ne le croit pas , il se dira , pourquoi découvrirais je ma faute ? & voilà la première tentation de mensonge devenue l'effet de votre imprudente question.



& que si jamais il y manque, ce mensonge attire sur lui des maux qu'il voye fortir de l'ordre même des choses, & non pas de la vengeance de son Gouverneur. Mais loin d'avoir besoin de recourir à de si cruels expédiens, je suis presque sûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'est que mentir, & qu'en l'apprenant il sera fort étonné, ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le mensonge. Il est très clair que plus je rends son bien-être indépendant, soit des volontés, soit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'est point pressé d'instruire, on n'est point pressé d'exiger, & l'on prend son tems pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'enfant se forme, en ce qu'il ne se gêne point. Mais quand un étourdi de Précepteur, ne sachant comment s'y prendre, lui fait à chaque instant promettre ceci ou cela, sans distinction, sans choix,

sans mesure, l'enfant ennuyé, surchargé de toutes ces promesses, les néglige, les oublie, les dédaigne enfin; & les regardant comme autant de vaines formules, se fait un jeu de les faire & de les violer. Voulez-vous donc qu'il soit fidele à tenir sa parole? foyez discret à l'exiger.

Le détail dans lequel je viens d'entrer sur le mensonge, peut à bien des égards s'appliquer à tous les autres devoirs, qu'on ne prescrit aux enfans qu'en les leur rendant non-seulement haïssables, mais impraticables. Pour paroître leur prêcher la vertu, on leur fait aimer tous les vices: on les leur donne en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux? on les mène s'ennuyer à l'Eglise; en leur faisant incessamment marmoter des prières, on les force d'aspirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inspirer la charité, on leur fait donner l'aumône, comme si l'on dédaignoit



de la donner soi-même. Eh! ce n'est pas l'enfant qui doit donner, c'est le Maître: quelque attachement qu'il ait pour son Eleve, il doit lui disputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à son âge on n'en est point encore digne. L'aumône est une action d'homme qui connoît la valeur de ce qu'il donne, & le besoin que son semblable en a. L'enfant qui ne connoît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner; il donne sans charité, sans bienfaisance; il est presque honteux de donner, quand fondé sur son exemple & le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, & qu'on ne fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choses dont il ignore la valeur; des pieces de métal qu'il a dans sa poche, & qui ne lui servent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue distributeur,

doteur à donner les choses qui lui sont chères, des jouets, des bonbons, son goût, & nous saurons bien tôt si vous l'avez rendu vraiment libéral.

On trouve encore un expédient à cela; c'est de rendre bien vite à l'enfant ce qu'il a donné, de sorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il fait bien qui lui va revenir. Je n'ai guères vu dans les enfans que ces deux especes de générosité; donner ce qui ne leur est bon à rien, ou donner ce qu'ils sont sûrs qu'on va leur rendre. Faites en sorte, dit Locke, qu'ils soient convaincus par expérience que le plus libéral est toujours le mieux partagé. C'est-là rendre un enfant libéral en apparence, & avare en effet. Il ajoute que les enfans contracteront ainsi l'habitude de la libéralité; oui, d'une libéralité usuriere, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand ils agiront de donner tout de bon, adieu l'habitude; lorsqu'on cessera de leur



rendre, ils cesseront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans ressemblent à celle-là, & c'est à leur prêcher ces solides vertus qu'on use leurs jeunes ans dans la tristesse. Ne voilà-t-il pas une savante éducation !

Maîtres, laissez les simagrées, soyez vertueux & bons ; que vos exemples se gravent dans la mémoire de vos Eleves, en attendant qu'ils puissent entrer dans leurs cœurs. Au lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en sa présence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'est pas de son âge ; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes seulement comme des devoirs d'enfans. Que si me voyant assister les pauvres, il me questionne là-dessus, & qu'il soit

tems de lui répondre (12), je lui dirai : « mon ami, c'est que quand les  
 » pauvres ont bien voulu qu'il y eût  
 » des riches, les riches ont promis  
 » de nourrir tous ceux qui n'auroient  
 » de quoi vivre ni par leur bien  
 » ni par leur travail. Vous avez donc  
 » aussi promis cela ? » reprendra-t-il.  
 » Sans doute : Je ne suis maître du  
 » bien qui passe par mes mains qu'a-  
 » vec la condition qui est attachée à  
 » sa propriété.

Après avoir entendu ce discours ; (& l'on a vu comment on peut mettre un enfant en état de l'entendre) un autre qu'Emile seroit tenté de m'imiter & de se conduire en homme riche ; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec ostentation ;

(12) On doit concevoir que je ne réçois pas les questions quand il lui plaît, mais quand il me plaît ; autrement ce seroit m'asservir à ses volontés, & me mettre dans la plus dangereuse dépendance où un Gouverneur puisse être de son Eleve.



J'aimerois mieux qu'il me dérobât moi-même & se cachât pour donner. C'est une fraude de son âge, & la seule que je lui pardonnerois.

Je fais que toutes ces vertus par imitation sont des vertus de finge, & que nulle bonne action n'est moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parceque d'autres la font. Mais dans un âge, où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement & par amour du bien. L'homme est imitateur, l'animal même l'est; le goût de l'imitation est de la nature bien ordonnée, mais il dégénere en vice dans la société. Le finge imite l'homme qu'il craint, & n'imite pas les animaux qu'il méprise; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, au contraire, nos Arlequins de toute especes

imitent le beau pour le dégrader, pour le rendre ridicule; ils cherchent dans le sentiment de leur bassesse à s'égalier ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent, on voit dans le choix des objets le faux goût des imitateurs; ils veulent bien plus en imposer aux autres ou faire applaudir leur talent, que se rendre meilleurs ou plus sages. Le fondement de l'imitation parmi nous, vient du desir de se transporter toujours hors de soi. Si je réussis dans mon entreprise, Emile n'aura sûrement pas ce desir. Il faut donc nous passer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondissez toutes les regles de votre éducation, vous les trouverez ainsi toutes à contre-sens, sur-tout en ce qui concerne les vertus & les meurs. La seule leçon de morale qui convient à l'enfance & la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire



du bien, s'il n'est subordonné à celui-là; est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? tout le monde en fait, le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, & delà viennent toutes nos calamités. Les plus sublimes vertus sont négatives : elles sont aussi les plus difficiles, parcequ'elles sont sans ostentation, & au-dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entre eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal ! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractère il a besoin pour cela ! ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand & pénible d'y réussir (13).

(13) Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte

Voilà quelques foibles idées des précautions avec lesquelles je voudrois qu'on donnât aux enfans les instructions qu'on ne peut quelquefois leur refuser sans les exposer à nuire à eux-mêmes & aux autres, & sur-tout à contracter de mauvaises habitudes dont on auroit peine ensuite à les corriger : mais soyons sûrs que cette nécessité se présentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être ; parcequ'il est impossible qu'ils deviennent indociles, méchans, menteurs, avi-

---

celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible ; car dans l'état social le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose & rien ne sauroit le changer ; qu'on cherche sur ce principe lequel est le meilleur de l'homme social ou du solitaire. Un Auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul ; si cette proposition est moins sententieuse, elle est plus vraie & mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul quel mal feroit-il ? c'est dans la société qu'il dreffe ses machines pour nuire aux autres. Si l'on veut rétorquer cet argument pour l'homme de bien, je réponds par l'article auquel appartient cette note.



des, quand on n'aura pas semé dans leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainsi ce que j'ai dit sur ce point sert plus aux exceptions qu'aux règles; mais ces exceptions sont plus fréquentes à mesure que les enfans ont plus d'occasions de sortir de leur état & de contracter les vices des hommes. Il faut nécessairement à ceux qu'on élève au milieu du monde des instructions plus précoces qu'à ceux qu'on élève dans la retraite. Cette éducation solitaire seroit donc préférable, quand elle ne seroit que donner à l'enfance le tems de mourir.

Il est un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel élève au dessus de leur âge. Comme il y a des hommes qui ne sortent jamais de l'enfance, il y en a d'autres qui, pour ainsi dire, n'y passent point, & sont hommes presque en naissant. Le mal est que cette dernière exception est très rare, très difficile à cou-

hoître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le sien n'en soit un. Elles font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux mêmes qui marquent l'ordre accoutumé: la vivacité, les faillies, l'étourderie, la piquante naïveté; tous signes caractéristiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'est qu'un enfant. Est-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler & à qui l'on permet de tout dire, qui n'est gêné par aucun égard, par aucune bienfiance, fasse par hasard quelque heureuse rencontre? Il le seroit bien plus qu'il n'en fit jamais, comme il le seroit qu'avec mille mensonges un Astrologue ne prédit jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, disoit Henri IV, qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de sottises. Dieu garde de mal les gens à la



mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les pensées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix sous leurs mains, sans que pour cela ni les pensées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choses que dit un enfant ne sont pas pour lui ce qu'elles sont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, si tant est qu'il en ait, n'ont dans sa tête ni suite ni liaison; rien de fixe, rien d'assuré dans tout ce qu'il pense. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un ressort d'une extrême activité, une clarté d'esprit à percer les nues. Le plus souvent ce même esprit vous paroît lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il

vous devance & tantôt il reste immobile. Un instant vous diriez, c'est un génie, & l'instant d'après, c'est un sot: vous vous tromperiez toujours; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, & retombe l'instant d'après dans son aire.

Traitez-le donc selon son âge malgré les apparences, & craignez d'épuiser ses forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, si vous voyez qu'il commence à bouillonner, laissez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale; & quand les premiers esprits se seront évaporés, retenez, comprimez les autres, jusqu'à ce qu'avec les années tout se tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos soins; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiscrètement enivrés de toutes ces vapeurs inflammables;



il ne vous restera qu'un marc sans visage.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne sache point d'observation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'est plus difficile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle, de cette apparente & trompeuse stupidité qui est l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des signes si semblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui se trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, est que le dernier n'admet que de fausses idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il ressemble donc au stupide en ce que l'un n'est capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer dépend du hasard qui peut

offrir au dernier quelque idée à la portée, au lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant son enfance, sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne & opiniâtre: voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'antichambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison: si César n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévint tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont sujets à se tromper! Ils sont souvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge assez avancé un homme qui m'honoroit de son amitié passer, dans sa famille & chez ses Amis, pour un esprit borné; cette excellente tête se meuroit en silence,



Tout-à coup il s'est montré Philosophe, & je ne doute pas que la postérité ne lui marque une place honorable & distinguée parmi les meilleurs raisonneurs & les plus profonds métaphysiciens de son siècle.

Respectez l'enfance, & ne vous pressez point de la juger soit en bien, soit en mal. Laissez les exceptions s'indiquer, se prouver, se confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulières. Laissez long-tems agir la nature avant de vous mêler d'agir à sa place, de peur de contrarier ses opérations ! Vous connoissez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre ! Vous ne voyez pas que c'est bien plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire ; & qu'un enfant mal instruit, est plus loin de la sagesse, que celui qu'on n'a point instruit du tout. Vous êtes allarmé de le voir consumer ses premières années à ne rien faire ! Comment ?

n'est-ce rien que d'être heureux ? N'est-ce rien que de sauter, jouer, courir toute la journée ? De sa vie il ne sera si occupé. Platon, dans sa République qu'on croit si austère, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chansons ; passe-tems ; on dirait qu'il a tout fait quand il leur a bien appris à se réjouir ; & Seneque parlant de l'ancienne Jeunesse Romaine, elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enseignoit rien qu'elle dût apprendre assise. En valoit-elle moins parvenue à l'âge viril ? effrayez-vous donc peu de cette oisiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui pour mettre toute la vie à profit ne voudroit jamais dormir ? Vous diriez ; cet homme est insensé ; il ne jouit pas du tems, il se l'ôte : pour fuir le sommeil il court à la mort. Songez donc que c'est ici la même chose, & que l'enfance est le sommeil de la raison.

L'apparente facilité d'apprendre est



cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente; mais rien ne reste, rien ne pénètre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent; ceux qui l'écoutent les entendent, lui seul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raisonnement soient deux facultés essentiellement différentes; cependant l'une ne se développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raison l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne sont que des peintures absolues des objets sensibles, & que les idées sont des notions des objets, déterminées par des rapports. Une image peut-être seule dans l'esprit qui se la représente; mais toute idée en suppose d'autres. Quand on imagine, on ne fait

que voir; quand on conçoit, on compare. Nos sensations sont purement passives, au lieu que toutes nos perceptions ou idées naissent d'un principe actif qui juge. Cela sera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans n'étant pas capables de jugement n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des sons, des figures, des sensations, rarement des idées, plus rarement leurs liaisons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élémens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi, & tout au contraire, c'est pour moi qu'on prouve: on montre que loin de favoir raisonner d'eux-mêmes, ils ne savent pas même retenir les raisonnemens d'autrui; car suivez ces petits Géometres dans leur méthode, vous voyez aussitôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impression de la figure & les termes de la démonstration. A la moindre objection non-



velle, ils n'y font plus; renversez la figure, ils n'y font plus. Tout leur savoir est dans la sensation, rien n'a passé jusqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'est guères plus parfaite que leurs autres facultés; puisqu'il faut presque toujours qu'ils rapprennent étant grands les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je suis cependant bien éloigné de penser que les enfans n'aient aucune espece de raisonnement (14). Au con-

(14) J'ai fait cent fois réflexion en écrivant, qu'il est impossible dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes sens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue assez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phrases, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de substituer sans cesse la définition à la place du défini est belle, mais impraticable; car comment éviter le cercle? les définitions pourroient être bonnes si l'on n'employoit pas des mots pour les faire. Malgré cela, je suis persuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre Langue; non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots, mais en faisant en sorte, avant de se servir qu'on emploie cha-

chaque mot, que l'acception qu'on lui donne soit suffisamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot se trouve lui serve pour ainsi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans sont incapables de raisonnement, & tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expressions.

chaque mot, que l'acception qu'on lui donne soit suffisamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot se trouve lui serve pour ainsi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans sont incapables de raisonnement, & tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expressions.



toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à ces objets entièrement étrangers à leurs esprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner !

Les Pédagogues qui nous étoient en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples, sont payés pour tenir un autre langage : cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils pensent exactement comme moi ; car que leur apprennent-ils enfin ? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverses Sciences qu'ils se vantent de leur enseigner, ils se gardent bien de choisir celles qui leur seroient véritablement utiles, parceque ce seroient des sciences de choses, & qu'ils n'y réussiroient pas ; mais celles qu'on paroit savoir quand on en fait les termes : le Blason, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c. Toutes études si loin de l'homme, & sur-

tout de l'enfant, que c'est une merveille si rien de tout cela lui peut être utile une seule fois en sa vie.

On fera surpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation ; mais on se souviendra que je ne parle ici que des études du premier âge, & quoi qu'on puisse dire, je ne crois pas que jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que si l'étude des Langues n'étoit que celle des mots, c'est-à-dire, des figures ou des sons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans ; mais les Langues en changeant les signes modifient aussi les idées qu'ils représentent. Les rêtes se forment sur les langages, les pensées prennent la teinte des idiomes. La raison seule est commune ; l'esprit en chaque Langue a sa forme particulière : différence qui pourroit bien être



en partie la cause ou l'effet des caractères nationaux ; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, est que chez toutes les Nations du monde la Langue suit les vicissitudes des mœurs, & se conserve ou s'altère comme elles.

De ces formes diverses l'usage en donne une à l'enfant, & c'est la seule qu'il garde jusqu'à l'âge de raison. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il fût comparer des idées ; & comment les compareroit-il, quand il est à peine en état de les concevoir ? Chaque chose peut avoir pour lui mille signes différens ; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une Langue. Il en apprend cependant plusieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vû de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou six Langues. Je les ai entendus successivement parler allemand, en termes latins, en termes françois, en termes italiens ; ils se servoient à la vérité de

cinq ou six Dictionnaires ; mais ils ne parloient toujours qu'allemand. *Eu timor*, donnez aux enfans tant de synonymes qu'il vous plaira ; vous changerez les mots, non la langue ; ils n'en sauront jamais qu'une.

C'est pour cacher en ceci leur incapacité qu'on les excite par préférence sur les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puisse refuser. L'usage familier de ces Langues étant perdu depuis long-tems, on se contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres, & l'on appelle cela les parler. Si tel est le grec & le latin des Maîtres, qu'on juge de celui des enfans ! A peine ont-ils appris par cœur leur Rudiment, auquel ils n'entendent absolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un discours françois en mots latins ; puis, quand ils sont plus avancés, à coudre en prose des phrases de Cicéron, & en vers des cantons de Virgile. Alors ils



croient parler latin : qui est-ce qui viendra les contredire ?

En quelq<sup>ue</sup> étude que ce puisse être , sans l'idée des choses représentées les signes représentans ne font rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces signes, sans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choses qu'ils représentent. En passant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes: on lui apprend des noms de Villes, de Pays, de Rivieres, qu'il ne conçoit pas exister ailleurs que sur le papier où l'on les lui montre. Je me souviens d'avoir vu quelque part une Géographie qui commençoit ainsi. *Qu'est-ce que le monde? C'est un globe de carton.* Telle est précisément la Géographie des enfans. Je pose en fait qu'après deux ans de sphère & de cosmographie, il n'y a pas un seul enfant de dix ans, qui, sur les règles qu'on lui a données, fut se conduire

de Paris à Saint-Denis: Je pose en fait qu'il n'y en a pas un, qui, sur un plan du jardin de son pere, fut en état d'en suivre les détours sans s'égarer. Voilà ces docteurs qui savent à point nommé où sont Pekin, Isphan, le Mexique, & tous les Pays de la terre.

J'entens dire qu'il convient d'occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux; cela pourroit être s'il y avoit quelque étude où il ne fallût que des yeux; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Histoire: on s'imagine que l'Histoire est à leur portée parcequ'elle n'est qu'un recueil de faits; mais qu'entend-on par ce mot de faits? Croit-on que les rapports qui déterminent les faits historiques, soient si faciles à saisir, que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfans? croit-on que la véritable



connoissance des événemens soit séparable de celle de leurs causes, de celle de leurs effets, & que l'historique tienne si peu au moral, qu'on puisse connoître l'un sans l'autre? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement physiques, qu'apprenez-vous dans l'Histoire? absolument rien; & cette étude dénuée de tout intérêt ne vous donne pas plus de plaisir que d'instruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, essayez de faire entendre ces rapports à vos Elèves, & vous verrez alors si l'Histoire est de leur âge.

Lecteurs, souvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'est ni un Savant ni un Philosophe; mais un homme simple, ami de la vérité, sans parti, sans système; un solitaire, qui vivant peu avec les hommes, a moins d'occasions de s'imboire de leurs pré-

jugés, & plus de tems pour réfléchir sur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raisonnemens sont moins fondés sur des principes que sur des faits; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter souvent quelque exemple des observations qui me les suggerent.

J'étois allé passer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit grand soin de ses enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'aîné, son Gouverneur, qui l'avoit très bien instruit de l'Histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui sûrement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit sur l'intrépidité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combat,



tre, pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son Eleve. A table, on ne manqua pas, selon la méthode françoise, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille fortises, tout-à-travers lesquelles parloient de tems-en-tems quelques mots heureux qui faisoient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du Médecin Philippe: il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient sa fermeté, son courage: ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient présens ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le

moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, & me dit tout bas: tai toi, Jean-Jacques; ils ne l'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le diné, soupçonnant sur plusieurs indices que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admiroit plus que personne le courage si vanté d'Alexandre: mais savez-vous où il voyoit ce courage? uniquement dans celui d'avalier d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter.



ter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le deboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passoient dans son esprit que pour des sensations désagréables, & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poison que du vené. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, & qu'à la première médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissemens qui passoient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute sagesse des Peres & des Maîtres, qui pensent apprendre l'Histoire aux enfans.

Il est aisé de mettre dans leurs bou-

ches les mots de Rois, d'Empires, de Guerres, de Conquêtes, de Révolutions, de Loix; mais quand il fera question d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura loin de l'entretien du Jardinier Robert à routes ces explications.

Quelques Lecteurs mécontents du *tai-toi Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'est qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi! Non jamais mortel n'en fit une si sublime: s'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de science de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées,



ils n'ont point de véritable mémoire ; car je n'appelle pas ainsi celle qui ne retient que des sensations. Que sert d'inscrire dans leur tête un catalogue de signes qui ne représentent rien pour eux ? En apprenant les choses n'apprendront-ils pas les signes ? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois ? & cependant quels dangereux préjugés ne commencent-on pas à leur inspirer, en leur faisant prendre pour de la science des mots qui n'ont aucun sens pour eux. C'est du premier mot dont l'enfant se paye, c'est de la première chose qu'il apprend sur la parole d'autrui, sans en voir l'utilité lui-même, que son jugement est perdu : il aura long-tems à briller aux yeux des sots, avant qu'il répare une telle perte (15).

(15) La plupart des Savans le font à la manière des enfans. La vaste érudition n'est que moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets sçus on

Non, si la nature donne au cerveau d'un enfant cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de sphère, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour son âge, & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable sa triste & stérile enfance ; mais c'est pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui sont utiles, toutes celles qui se rapportent à son bonheur, & doi-

gnés d'idées se retiennent uniquement par la mémoire des signes, & rarement se rappelle-t-on quelque chose sans voir en même-tems le rect ou le vers de la page où on l'a lu, ou la figure sous laquelle on la vit la première fois. Telle étoit à peu près la science à la mode les siècles derniers ; celle de notre siècle est autre chose. On n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philosophie les rêves de quelques mauvaisetés. On me dira que je rêve aussi ; j'en conviens ; mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher au Lecteur s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.



vent l'éclairer un jour sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une manière convenable à son être & à ses facultés.

Sans étudier dans les livres, l'espece de mémoire que peut avoir un enfant ne reste pas pour cela oisive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe & il s'en souvient; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver en lui cette première faculté; & c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin

de connoissances qui serve à son éducation durant sa jeunesse, & à sa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de Lafontaine, toute naïves, toute charmantes qu'elles sont; car les mots des fables ne sont pas plus les fables, que les mots de l'Histoire ne sont l'Histoire. Comment peut-on s'aveugler assez pour appeller les fables la morale des enfans? sans songer que l'apologue en les amusant les abuse, que séduits par le mensonge ils laissent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre



l'instruction agréable les empêche d'en profiter. Les fables peuvent instruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans ; sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de Lafontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendoient, ce seroit encore pis ; car la morale en est tellement mêlée & si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes ; soit : mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre ; parceque quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, & que le tour même de la poésie en les lui rendant plus faciles à retenir, les

lui rend plus difficiles à concevoir ; en sorte qu'on achette l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans, & qu'on leur fait indiscretement apprendre avec les autres parcequ'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur semble avoir faites spécialement pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de Lafontaine, que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté puerile : de ces cinq ou six, je prens pour exemple la première de toutes, parceque c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfans faisoient le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les instrui-



re , cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre & de l'examiner en peu de mots.

## LE CORBEAU ET LE RENARD ,

## F A B L E .

*Maître Corbeau , sur un arbre perché ,*

Maître ! que signifie ce mot en lui-même ? que signifie-t-il au-devant d'un nom propre ? quel sens a-t-il dans cette occasion ?

Qu'est-ce qu'un Corbeau ?

Qu'est-ce qu'un *arbre perché* ? l'on ne dit pas ; *sur un arbre perché* : l'on dit , *perché sur un arbre*. Par conséquent il faut parler des inversions de la Poésie ; il faut dire ce que c'est que Prose & que Vers.

*Tenoit dans son bec un fromage.*

Quel fromage ? étoit-ce un fromage de Suisse , de Brie , ou de Hollande ? si l'enfant n'a point vû de

Corbeaux , que gagnez-vous à lui en parler ? s'il en a vû , comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? Faisons toujours des images d'après nature.

*Maître Renard , par l'odeur alléché ,*

Encore un maître ! mais pour celui-ci , c'est à bon titre : il est maître passé dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un Renard , & distinguer son vrai naturel , du caractère de convention qu'il a dans les fables.

*Alléché*. Ce mot n'est pas usité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Prose. Que lui répondrez-vous ?

*Alléché par l'odeur d'un fromage* ! Ce fromage tenu par un Corbeau perché sur un arbre , devoit avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le Renard dans un taillis ou dans son terrier !



Eit- ce ainsi que vous exercez votre Eleve à cet esprit de critique judicieuse, qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, & fait discerner la vérité, du mensonge, dans les narrations d'autrui ?

*Lui tint à-peu-près ce langage :*

Ce langage ! les Renards parlent donc ? ils parlent donc la même langue que les Corbeaux ? Sage Précepteur, prens garde à toi : pese bien ta réponse avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as pensé.

*Eh ! bon jour , Monsieur le Corbeau !*

Monsieur ! titre que l'enfant voit tourner en dérision , même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent *Monsieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce du.

*Que vous êtes charmant ! que vous me semblez beau !*

Cheville , redondance inutile. L'en-

fant , voyant répéter la même chose en d'autres termes , apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'Auteur, & entre dans le dessein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuse fera bonne pour moi , mais non pas pour mon Eleve.

*Sans mentir , si votre ramage*

*Sans mentir !* on ment donc quelquefois ? Où en sera l'enfant , si vous lui apprenez que le Renard ne dit , *sans mentir* , que parcequ'il ment ?

*Répondoit à votre plumage.*

*Répondoit !* Que signifie ce mot ? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix & le plumage ; vous verrez comme il vous entendra !

*Vous seriez le Phénix des hôtes de ces bois.*

*Le Phénix !* Qu'est - ce qu'un Phénix ? Nous voici tout-à-coup jettés dans



la menteuse antiquité ; presque dans la mythologie.

*Les hôtes de ces bois !* Quel discours figuré ! Le flatteur ennoblit son langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse ? fait-il seulement, peut-il savoir, ce que c'est qu'un stile noble & un stile bas ?

*A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie.*

Il faut avoir éprouvé déjà des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

*Et pour montrer sa belle voix,*

N'oubliez pas que pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

*Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.*

Ce vers est admirable ; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entens tomber le fromage à travers les branches : mais

ces sortes de beautés sont perdues pour les enfans.

*Le renard s'en saisit ; & dit, mon bon Monsieur,*

Voilà donc déjà la bonté transformée en bêtise : assurément on ne perd pas de tems pour instruire les enfans.

*Apprenez que tous flatent*

Maxime générale ; nous n'y sommes plus.

*Vit aux dépens de celui qui l'écoute.*

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

*Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute,*

Ceci s'entend, & la pensée est très bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui sachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfans !

*Le corbeau, honteux & confus,*

Autre pléonasme ; mais celui-ci est inexécutable.



*Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prend  
droit plus.*

*Jura!* Quel est le sort de Maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyser toutes les idées de cette fable , & les réduire aux idées simples & élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse ? Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfans de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit ? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persiflent les petits garçons , & se moquent en secret de leur forte vanité : mais le fromage gâte tout ;

on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, & ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils panchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans se moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui suit ; vous croyez leur donner la cigale pour exemple, & point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle ; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très naturel. Or,



quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monstres feroit un enfant avare & dur, qui sauroit ce qu'on lui demande & ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus.

Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion; & quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modele, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire; alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oseroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je

n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs, on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne: elle se sentoit le cou pelé; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainsi donc la morale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie; celle de la seconde une leçon d'inhumanité; celle de la troisième une leçon d'injustice; celle de la quatrième une leçon de satire; celle de la cinquième une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon Eleve, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables,



fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la société, & ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le Catéchisme, où on la laisse; l'autre est dans les Fables de Lafontaine pour les enfans, & dans ses Contes pour les meres. Le même Auteur suffit à tout.

Composons, Monsieur de Lafontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos Fables; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet. Mais pour mon Eleve, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart; que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, & qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon.

En

En ôtant ainsi tous les devoirs des enfans, j'ôte les instrumens de leur plus grande misere, savoir les livres. La lecture est le fléau de l'enfance, & presque la seule occupation qu'on lui fait donner. A peine à douze ans Emile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il sache lire. J'en conviens: il faut qu'il sache lire quand la lecture lui est utile; jusqu'alors elle n'est bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par obéissance, il s'ensuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne sentent l'avantage actuel & présent, soit d'agrément soit d'utilité; autrement quel motif les porteroit à l'apprendre? L'art de parler aux absens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin sans médiateur nos sentimens, nos volontés, nos desirs, est un art dont l'utilité peut être rendue sensible à tous les âges. Par quel

Tome I.

N



prodige cet art si utile & si agréable est-il devenu un tourment pour l'enfance ? parcequ'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des usages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente ; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, & bien-tôt il s'y appliquera malgré vous.

On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire ; on invente des bureaux, des cartes ; on fait de la chambre d'un enfant un atelier d'imprimerie : Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ? Quelle pitié ! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir, puis laissez-là vos bureaux & vos dez ; toute méthode lui sera bonne.

L'intérêt présent ; voilà le grand mobile, le seul qui mene sûrement & loin. Emile reçoit quelquefois de son pere, de sa mere, de ses parens, de ses amis, des billets d'invitation pour un dîné, pour une promenade, pour une partie sur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets sont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui lise ; ce quelqu'un, ou ne se trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaisance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainsi l'occasion, le moment se passe. On lui lit enfin le biller, mais il n'est plus tems. Ah ! si l'on eût su lire soi-même ! On en reçoit d'autres ; ils sont si courts ! le sujet en est si intéressant ! on voudroit essayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus. On s'évertue ; on déchiffre enfin la moitié d'un billet ; il s'agit



d'aller demain manger de la crème... on ne fait où ni avec qui.... combien on fait d'efforts pour lire le reste! je ne crois pas qu'Emile ait besoin du bureau. Parlerai-je à-présent de l'écriture? Non, j'ai honte de m'amuser à ces niaiseries dans un traité de l'éducation.

J'ajouterai ce seul mot qui fait une importante maxime; c'est que d'ordinaire on obtient très sûrement & très vite ce qu'on n'est point pressé d'obtenir. Je suis presque sûr qu'Emile saura parfaitement lire & écrire avant l'âge de dix ans, précisément parce qu'il m'importe fort peu qu'il le sache avant quinze; mais j'aimerois mieux qu'il ne sût jamais lire que d'acheter cette science au prix de tout ce qui peut la rendre utile: de quoi lui servira la lecture quand on l'en aura rebuté pour jamais? *Id in primis cavere oportebit, ne studia, qui amare non*

*dum poterit, oderit, & amaritudinem semel perceptam etiam ultra rudes annos reformidet* (\*).

Plus j'insiste sur ma méthode inactive, plus je sens les objections se renforcer. Si votre Eleve n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des mensonges; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne; ils enterreront par tous ses sens; ou ils corrompront sa raison, même avant qu'elle soit formée, ou son esprit engourdi par une longue inaction s'absorbera dans la matière. L'inhabitude de penser dans l'enfance en ôte la faculté durant le reste de la vie.

Il me semble que je pourrois aisément répondre à cela; mais pourquoi toujours des réponses? si ma méthode

(\* ) Quintil. l. 1. c. 1.



répond d'elle-même aux objections ; elle est bonne ; si elle n'y répond pas , elle ne vaut rien : je poursuis.

Si sur le plan que j'ai commencé de tracer, vous suivez des regles directement contraires à celles qui sont établies, si au lieu de porter au loin l'esprit de votre Eleve, si au lieu de l'égarer sans cesse en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres siècles, aux extrémités de la terre & jusques dans les cieus, vous vous appliquez à le tenir toujours en lui-même & attentif à ce qui le touche immédiatement ; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raisonnement ; c'est l'ordre de la nature. A mesure que l'être sensible devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces ; & ce n'est qu'avec la force surabondante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employer

cet excès de force à d'autres usages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre Eleve, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement son corps, rendez-le robuste & sain pour le rendre sage & raisonnable ; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement ; qu'il soit homme par la vigueur, & bientôt il le sera par la raison.

Vous l'abrutiriez, il est vrai, par cette méthode, si vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui disant, va, vien, reste, fais ceci, ne fais pas cela. Si votre tête conduit toujours ses bras, la sienne lui devient inutile. Mais souvenez-vous de nos conventions ; si vous n'êtes qu'un pédant, ce n'est pas la peine de me lire.

C'est une erreur bien pirovable d'imaginer que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit ; comme si ces deux actions ne devoient pas mar-



cher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre!

Il y a deux sortes d'hommes dont les corps sont dans un exercice continu, & qui sûrement songent aussi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, savoir, les Payfans & les Sauvages. Les premiers sont rustres, grossiers, mal-adroits; les autres, connus par leur grand sens, le sont encore par la subtilité de leur esprit: généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Payfan, ni rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence? c'est que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à son pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse, ne va jamais que par routine; & dans sa vie presque automate, occupé sans cesse des mêmes travaux, l'habitude & l'obéissance lui tiennent lieu de raison.

Pour le Sauvage, c'est autre chose;

N'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prescrite, n'obéissant à personne, sans autre loi que sa volonté, il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, sans en avoir d'avance envisagé les suites. Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire; sa force & sa raison croissent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Eleves ressemble au Sauvage, & lequel ressemble au Payfan? Soumis en tout à une autorité toujours enseignante, le vôtre ne fait rien que sur parole; il n'ose manger quand il a faim, ni rire quand il est gai, ni pleurer quand il est triste, ni présenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui prescrit, bientôt il n'osera respirer que sur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il pense, quand vous pensez à tout pour lui?

N 5



Affuré de votre prévoyance, qu'a-t il besoin d'en avoir ? Voyant que vous vous chargez de sa conservation, de son bien-être, il se sent délivré de ce soin ; son jugement se repose sur le vôtre ; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait sans réflexion, sachant bien qu'il le fait sans risque. Qu'a-t-il besoin d'apprendre à prévoir la pluie ? Il fait que vous regardez au ciel pour lui. Qu'a-t-il besoin de régler sa promenade ? Il ne craint pas que vous lui laissiez passer l'heure du dîné. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange ; quand vous le lui défendez, il ne mange plus ; il n'écoute plus les avis de son estomac, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir son corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas son entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décréditer la raison dans son esprit, en lui faisant user le peu qu'il en a sur les choses qui lui

paroissent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle est bonne, il juge enfin qu'elle n'est bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raisonner sera d'être repris, & il l'est si souvent qu'il n'y songe gueres ; un danger si commun ne l'effraye plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'esprit, & il en a pour babiller avec les femmes, sur le ton dont j'ai déjà parlé ; mais qu'il soit dans le cas d'avoir à payer de sa personne, à prendre un parti dans quelque occasion difficile, vous le verrez cent fois plus stupide & plus bête que le fils du plus gros manan.

Pour mon Eleve, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à se suffire à lui-même, autant qu'il est possible, il ne s'accoutume point à recourir sans cesse aux autres, encore moins à leur étaler son grand savoir. En revanche il juge, il prévoit, il raisonne en tout ce qui se rapporte



immédiatement à lui. Il ne jase pas ; il agit ; il ne fait pas un mot de ce qui se fait dans le monde , mais il fait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il est sans cesse en mouvement , il est forcé d'observer beaucoup de choses , de connoître beaucoup d'effets ; il acquiert de bonne heure une grande expérience , il prend ses leçons de la nature & non pas des hommes ; il s'instruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'instruire. Ainsi son corps & son esprit s'exercent à la fois. Agissant toujours d'après sa pensée , & non d'après celle d'un autre , il unit continuellement deux opérations ; plus il se rend fort & robuste , plus il devient sensé & judicieux. C'est le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible , & ce que presque tous les grands Hommes ont réuni : la force du corps & celle de l'ame ; la raison d'un sage & la vigueur d'un athlète.

Jeune Instituteur , je vous prêche un art difficile ; c'est de gouverner sans préceptes , & de tout faire en ne faisant rien. Cet art , j'en conviens , n'est pas de votre âge ; il n'est pas propre à faire briller d'abord vos talens , ni à vous faire valoir auprès des peres ; mais c'est le seul propre à réussir. Vous ne parviendrez jamais à faire des sages , si vous ne faites d'abord des polissons : c'étoit l'éducation des Spartiates ; au lieu de les coller sur des livres , on commençoit par leur apprendre à voler leur diné. Les Spartiates étoient-ils pour cela grossiers étant grands ? Qui ne connoît la force & le sel de leurs réparties ? Toujours faits pour vaincre , ils écrasoient leurs ennemis en toute espece de guerre , & les babillards Atheniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus soignées , le Maître commande & croit gouverner ; c'est en effet l'enfant qui



gouverne. Il se fert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qu'il lui plaît, & il fait toujours vous faire payer une heure d'assiduité par huit jours de complaisance. A chaque instant il faut pactiser avec lui. Ces traités, que vous proposez à votre mode, & qu'il exécute à la sienne, tournent toujours au profit de ses fantaisies; sur-tout quand on a la maladresse de mettre en condition pour son profit ce qu'il est bien sûr d'obtenir, soit qu'il remplisse ou non la condition qu'on lui impose en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'esprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être; car toute la sagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à pourvoir à la conservation de sa personne, il l'emploie à sauver sa liberté naturelle des chaînes de son tyran. Au lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt si pressant à péné-

trer l'autre, trouve quelquefois mieux son compte à lui laisser sa paresse ou sa vanité.

Prenez une route opposée avec votre Eleve; qu'il croye toujours être le Maître, & que ce soit toujours vous qui le soyez. Il n'y a point d'assujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté; on captive ainsi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne fait rien, qui ne peut rien, qui ne connoit rien, n'est-il pas à votre merci? Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le sache? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit



pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire.

C'est alors qu'il pourra se livrer aux exercices du corps, que lui demande son âge, sans abrutir son esprit; c'est alors qu'au lieu d'aiguïser sa ruse à éluder un incommode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour son bien-être actuel; c'est alors que vous serez étonné de la subtilité de ses inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choses, sans le secours de l'opinion.

En le laissant ainsi maître de ses volontés, vous ne fomenterez point ses caprices. En ne faisant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire; & bien que son corps soit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de

son intérêt présent & sensible, vous verrez toute la raison dont il est capable se développer beaucoup mieux, & d'une manière beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure spéculation.

Ainsi, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne se défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il se montrera tel qu'il est sans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aise, & disposer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, sans qu'il pense jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuse jalousie, & ne se fera point un plaisir secret de vous prendre en faute. Cet inconvénient que nous prévenons est très grand. Un des premiers soins des enfans est, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gou-



vement. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas : il vient du besoin d'é luder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impose, ils cherchent à le secouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les Maîtres, leur fournissent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude se prend d'observer les gens par leurs défauts, & de se plaire à leur en trouver. Il est clair que voilà encore une source de vices bouchée dans le cœur d'Émile ; n'ayant nul intérêt à me trouver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & sera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques semblent difficiles parcequ'on ne s'en avise pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On est en droit de vous supposer les lumières nécessaires pour exercer le métier que vous avez choisi ; on doit présumer que vous connoissez la marche naturelle du cœur

humain, que vous savez étudier l'homme & l'individu, que vous savez d'avance à quoi se pliera la volonté de votre Eleve, à l'occasion de tous les objets intéressans pour son âge que vous ferez passer sous ses yeux. Or, avoir les instrumens & bien savoir leur usage, n'est-ce pas être maître de l'opération ?

Vous objectez les caprices de l'enfant : & vous avez tort. Le caprice des enfans n'est jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaise discipline : c'est qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre Eleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il est juste que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques



semaines, d'un enfant accoutumé non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit. Au plus fort de mon sommeil il sauta à bas de son lit, prend sa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle; il n'en vouloit pas davantage: au bout d'un quart-d'heure le sommeil le gagne, & il se recouche content de son épreuve. Deux jours après, il la réitéra avec le même succès, & de ma part sans le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassoit en se recouchant, je lui dis très posément: mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita sa curiosité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserois lui défobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure, & de

m'appeller. Je lui demandai ce qu'il vouloit? Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle: *pourquoi faire?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre, & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendrait pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit: je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant à la table & aux chaises des coups, qu'il avoit grand soin de modérer, & dont il ne laissoit pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que comptant sur de belles exhortations ou sur de



la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce sang-froid.

Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès qu'à la fin je m'échauffai, & presentant que j'allois tout gêner par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai sans rien dire, j'allai au fusil que je ne trouvais point; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prens par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voisin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à casser; je l'y laisse sans lumiere, puis fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vague; je m'y étois attendu, je ne

m'en émus point. Enfin le bruit s'appaïse? j'écoute, je l'entens s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, & dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigue, il devoit avoir grand besoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere apprit que l'enfant avoit passé les deux tiers de la nuit hors de son lit. Aussi-tôt tout fut perdu, c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occasion bonne pour se venger, il fit le malade sans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appelé. Malheureusement pour la mere, ce Médecin étoit un plaïsant, qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille: laissez-moi faire; je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelque tems de la fantaisie d'être malade; en effet la diete & la chambre



furent prescrites, & il fut recommandé à l'Apoticaire. Je soupirois de voir cette pauvre mere ainsi la dupe de tout ce qui l'envirronnoit, excepté moi seul, qu'elle prit en haine, précisément parce que je ne la trompois pas.

Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de sa famille, qu'il falloit le conserver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle; mais elle entendoit par le contrarié ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mere le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je assez froidement, je ne fais point comment on élève un héritier, & qui plus est, je ne veux pas l'apprendre; vous pouvez vous arranger là-dessus. On avoit besoin de moi pour quelque-tems encore: le pere appaîsa tout, la mere écrivit au Précepteur de hâter son retour;

¶

& l'enfant, voyant qu'il ne gaignoit rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de se bien porter.

On ne sauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit asservi son malheureux Gouverneur; car l'éducation se faisoit sous les yeux de la mere, qui ne souffroit pas que l'héritier fût défobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il falloit être prêt pour le mener, ou plutôt pour le suivre, & il avoit toujours grand soin de choisir le moment où il voyoit son Gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, & se venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien constater à ses propres yeux le plaisir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut question de le guérir de sa fantaisie, je m'y pris autrement,

Tome I,

O



Il fallut d'abord le mettre dans son tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je savois être extrêmement de son goût ; & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui proposer un tour de promenade ; il me renvoya bien loin : j'insistai, il ne m'écoula pas ; il fallut me rendre, & il nota précieusement en lui-même ce signe d'assujettissement.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroissais profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vite. Je refusai, il s'obstina ; non, lui dis-je, en faisant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas

sortir. Hé bien, reprit-il vivement, je fortirai tout seul. Comme vous voudrez ; & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laissois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à sortir il vient me saluer, je le salue : il tâche de m'alarmer par le récit des courses qu'il va faire ; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance, & prêt à sortir, il dit à son Laquais de le suivre. Le Laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le tems, & qu'occupé par mes ordres il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, & pense que le ciel & la terre sont intéressés à sa conservation ? Cependant il commence à sentir sa foiblesse ; il comprend

O ij



qu'il se va trouver seul au milieu de gens qui ne le connoissent pas ; il voit d'avance les risques qu'il va courir ; l'obstination seule le soutient encore ; il descend l'escalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue , se consolant un peu du mal qui lui peut arriver , par l'espoir qu'on m'en rendra responsable.

C'étoit-là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance ; & comme il s'agissoit d'une espece de scène publique , je m'étois muni du consentement du pere. A-peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à droite & à gauche différens propos sur son compte. Voisin , le joli Monsieur ! où va-t-il ainsi tout seul ? Il va se perdre : je veux le prier d'entrer chez nous. Voisine , gardez-vous en bien. Ne voyez vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son pere , parcequ'il ne vouloit rien valoir ? Il ne faut pas retirer les libertins ; laissez-le aller où il vou-

dra. Hé bien donc ! que Dieu le conduise ; je serois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des polissons à-peu-près de son âge , qui l'agacent & se moquent de lui. Plus il avance , plus il trouve d'embarras. Seul & sans protection , il se voit le jouet de tout le monde , & il éprouve avec beaucoup de surprise que son nœud d'épaule & son parement d'or ne le font pas plus respecter.

Cependant un de mes Amis qu'il ne connoissoit point , & que j'avois chargé de veiller sur lui , le suivoit pas à pas sans qu'il y prît garde , & l'accosta quand il en fut tems. Ce rôle , qui ressembloit à celui de Sbrigani dans Pourceaugnac , demandoit un homme d'esprit , & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi , il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée , qu'au bout d'une



demi-heure il me le ramena souple ;  
confus , & n'osant lever les yeux.

Pour achever le désastre de son expédition , précisément au moment qu'il rentrait , son pere descendoit pour sortir & le rencontra sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venoit , & pourquoi je n'étois pas avec lui (16) ? Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande , le pere lui dit plus sèchement que je ne m'y serois attendu ; quand vous voudrez sortir seul , vous en êtes le maître ; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison , quand cela vous arrivera ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi , je le reçus sans reproche & sans raillerie , mais avec un peu de gravité ; & de peur qu'il ne soupçon-

(16) En cas pareil on peut sans risque exiger d'un enfant la vérité , car il fait bien alors qu'il ne sauroit la déguiser , & que s'il osoit dire un mensonge , il en seroit à l'instant convaincu.

nât que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un jeu , je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaisir qu'il passoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi.

C'est par ces moyens & d'autres semblables , que , durant le peu de tems que je fus avec lui , je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois sans lui rien prescrire , sans lui rien défendre , sans sermons , sans exhortations , sans l'ennuyer de leçons inutiles. Aussi , tant que je parlois il étoit content , mais mon silence le tenoit en crainte ; il comprenoit que quelque chose n'alloit pas bien , & toujours la leçon lui venoit de la chose même ; mais revenons.

Non-seulement ces exercices continuels ainsi laissés à la seule direction



de la nature en fortifiant le corps n'a brutifié point l'esprit, mais au contraire ils forment en nous la seule espèce de raison dont le premier âge soit susceptible, & la plus nécessaire à quelque âge que ce soit. Ils nous apprennent à bien connoître l'usage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans, l'usage des instrumens naturels qui sont à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque stupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & sous les yeux de sa mere, lequel ignorant ce que c'est que poids & que résistance veut arracher un grand arbre, ou soulever un rocher? La premiere fois que je sortis de Geneve, je voulois suivre un cheval au galop, je jetois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi; jouer de tous les enfans du village, j'étois un veritable idiot pour eux. A dix-huit ans on

apprend en Philosophie ce que c'est qu'un levier: il n'y a point de petit Paysan à douze qui ne sache se servir d'un levier mieux que le premier Mécanicien de l'Académie. Les leçons que les Ecoliers prennent entr'eux dans la cour du Collège leur sont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Classe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre; il vitre, il regarde, il flaire, il ne reste pas un moment en repos, il ne se fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainsi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainsi dire, dans l'espace du monde. Toute la différence est, qu'à la vûe commune à l'enfant & au chat, le premier joint, pour observer, les mains que lui donna la nature, & l'autre l'odorat subtil dont elle l'a doué. Cette disposition bien ou mal cultivée est ce qui rend les enfans adroits ou lourds,



pefans ou dispos, étourdis ou prudents;

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'appréhender dans chaque objet qu'il aperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa première étude est une sorte de Physique expérimentale relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres, c'est le tems d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la première raison de l'homme est une raison sensitive; c'est elle qui sert de base à

la raison intellectuelle: nos premiers Maîtres de Philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui; c'est nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien savoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les instrumens; & pour pouvoir employer utilement ces instrumens, il faut les faire assez solides pour résister à leur usage. Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens, nos organes, qui sont les instrumens de notre intelligence; & pour tirer tout le parti possible de ces instrumens, il faut que le corps, qui les fournit, soit robuste & sain. Ainsi, loin que la véritable raison de l'homme se forme indépendamment du corps, c'est la bonne constitution du corps qui rend les opérations de l'esprit faciles & sûres.



En montrant à quoi l'on doit employer la longue oisiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroît ridicule. Plaisantes leçons, me dira-t-on, qui, retombant sous votre critique, se bornent à enseigner ce que nul n'a besoin d'apprendre! Pourquoi consumer le tems à des instructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni soins? Quel enfant de douze ans ne fait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus ce que ses Maîtres lui ont appris?

Messieurs, vous vous trompez; j'enseigne à mon Eleve un art très long, très pénible, & que n'ont assurément pas les vôtres; c'est celui d'être ignorant; car la science de quiconque ne croit savoir que ce qu'il fait, se réduit à bien peu de chose. Vous donnez la science, à la bonne heure; moi je m'occupe de l'instrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur trésor de Saint Marc à

un Ambassadeur d'Espagne, celui-ci pour tout compliment, ayant regardé sous les tables, leur dit: *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le savoir de son disciple, sans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi sur la manière de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnastique cette vigueur de corps & d'ame qui les distingue le plus sensiblement des Modernes. La manière dont Montagne appuie ce sentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré; il y revient sans cesse & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant; pour lui roidir l'ame, il faut, dit-il, lui durcir les muscles; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur; il le faut rompre à l'apreté des exercices, pour le dresser à l'apreté de la dislocation, de la colique & de tous les maux. Le sage Locke, le bon



Rollin, le savant Fleuri, le pédant de Croufaz, si différens entr'eux dans tout le reste, s'accordent tous en ce seul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'est le plus judicieux de leurs préceptes ; c'est celui qui est & sera toujours le plus négligé. J'ai déjà suffisamment parlé de son importance ; & comme on ne peut là-dessus donner de meilleures raisons ni des règles plus sensées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques observations aux siennes.

Les membres d'un corps qui croît, doivent être tous au large dans leur vêtement ; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroissement ; rien de trop juste, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement françois, gênant & mal-fain pour les hommes, est pernicieux sur-tout aux enfans. Les humeurs, stagnantes,

arrêtées dans leur circulation, crou-pissent dans un repos qu'augmente la vie inactive & sédentaire, se corrompent & caufent le scorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & presque ignorée des Anciens, que leur maniere de se vêtir & de vivre en préservoit. L'habillement de Houslard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, & pour sauver aux enfans quelques ligatures, les presse par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, est de les laisser en jacquette aussi long-tems qu'il est possible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne se point piquer de marquer leur taille, ce qui ne sert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'esprit viennent presque tous de la même cause ; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs tristes ; les premières sont plus du goût des enfans ; elles leur sèvent



mieux aussi, & je ne vois pas pour quoi l'on ne consuleroit pas en ceci des convenances si naturelles; mais du moment qu'ils préfèrent une étoffe parcequ'elle est riche, leurs cœurs sont déjà livrés au luxe, à toutes les fantaisies de l'opinion, & ce goût ne leur est sûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne sauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent sur l'éducation. Non-seulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompense; on voit même d'insensés Gouverneurs menacer leurs Elèves d'un habit plus grossier & plus simple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit Payfan. C'est comme s'ils leur disoient: Sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si fages le-

çons profitent à la Jeunesse, qu'elle n'estime que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainsi gâté, j'aurois soin que ses habits les plus riches fussent les plus incomodes; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours assujetti de mille manieres: je ferois fuir la liberté, la gaieté devant sa magnificence: s'il vouloit se mêler aux jeux d'autres enfans plus simplement mis, tout cesseroit, tout disparoitroit à l'enfant. Enfin, je l'ennuyerois, je le rassasierois tellement de son faste, je le rendrois tellement l'esclave de son habit doré, que j'en ferois le fléau de sa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de sa parure. Tant qu'on n'a pas asservi l'enfant à nos préjugés, être à son aise & libre est toujours son premier desir; le vêtement le plus sim-



ple, le plus comode, celui qui l'assujettit le moins, est toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laissant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air; l'autre, le faisant passer sans cesse de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il suit de-là que les gens casaniers & sédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de se conserver le corps dans une température uniforme, la même à-peu-près dans toutes les saisons & à toutes les heures du jour. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au soleil, à la pluie, qui agissent beaucoup, & passent la plupart de leur tems *sib dio*, doivent être toujours vêtus légèrement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de

l'air, & à tous les degrés de température, sans en être incomodés. Je conseillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits selon les saisons, & ce sera la pratique constante de mon Emile, en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ses habits d'hiver, comme les gens sédentaires, mais qu'il porte l'hiver ses habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier usage a été celui du Chevalier Newton pendant toute sa vie, & il a vécu quatre-vingts ans.

Peu ou point de coëffure en toute saison. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue; les Perses la couvroient de grosses tiaras, & la couvrent encore de gros turbans, dont, selon Chardin, l'air du pays leur rend l'usage nécessaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (17) la distinction que fit Hécédore sur un champ de ba-

(17) Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, page 109, première Edition.



taille entre les crânes des Perſes & ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau non-seulement contre les blessures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impressions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que si pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coëffure durant la nuit, que ce soit un bonnet mince à claire voie, & semblable au rezeau dans lequel les Balsques enveloppent leurs cheveux. Je fais bien que la plupart des meres, plus frappées de l'observation de Chardin que de mes raisons, croiront trouver par-tout l'air de Perse; mais moi je n'ai pas choisi mon Eleve Européen pour en faire un Asiatique.

En général, on habille trop les en-

fans & sur-tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud; le grand froid ne les incomode jamais quand on les y laisse exposés de bonne heure: mais le tissu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laissant un trop libre passage à la transpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuisement inévitable. Aussi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroît constant, par la comparaison des Peuples du Nord & de ceux du Midi, qu'on se rend plus robuste en supportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur; mais à mesure que l'enfant grandit, & que ses fibres se fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du soleil; en allant par degrés vous l'endurcirez sans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & sensés qu'il nous donne, retom-



be dans des contradictions qu'on n'attendroit pas d'un raisonneur aussi exact. Ce même homme qui veut que les enfans se baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils sont échauffés, qu'ils boivent frais ni qu'ils se couchent par terre dans des endroits humides (18). Mais puisqu'il veut que les fouliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire du corps par rapport aux pieds les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapports aux mains, & du corps par rapport au visage? Si vous voulez, lui dirois-je, que l'homme soit tout visage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il soit tout pieds?

(18) Comme si les petits Payfans choisissent la terre bien sèche pour s'y alléer ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais oui dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux? A écouter là-dessus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout exclus des chimarrismes.

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il prescrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela est bien étrange, que quand l'enfant a soif, il faille lui donner à manger; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me persuadera que nos premiers appétits soient si dérégés, qu'on ne puisse les satisfaire sans nous exposer à périr. Si cela étoit, le genre humain se fût cent fois détruit avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conserver.

Toutes les fois qu'Emile aura soif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & sans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fût-on dans le cœur de l'hiver. Le seul soin que je recommande, est de distinguer la qualité des eaux. Si c'est de l'eau de riviere, donnez-la lui sur-



le-champ telle qu'elle sort de la rivière. Si c'est de l'eau de source, il la faut laisser quelque-tems à l'air avant qu'il la boive. Dans les saisons chaudes, les rivières sont chaudes; il n'en est pas de même des sources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles soient à la température de l'atmosphère. L'hiver, au contraire, l'eau de source est à cet égard moins dangereuse que l'eau de rivière. Mais il n'est ni naturel ni fréquent qu'on se mette l'hiver en sueur, sur-tout en plein air. Car l'air froid, frappant incessamment sur la peau, répercute en dedans la sueur, & empêche les pores de s'ouvrir assez pour lui donner un passage libre. Or, je ne pré-tems pas qu'Émile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, faisons le boire quand il aura soif, qu'il

qu'il continue de s'exercer après avoir bu, & n'en craignons aucun accident. Que si par quelque'autre exercice il se met en sueur, & qu'il ait soif; qu'il boive froid, même en ce tems-là. Faites seulement en sorte de le mener au loin & à petits pas chercher son eau. Par le froid qu'on suppose, il sera suffisamment rafraîchi en arrivant, pour la boire sans aucun danger. Sur-tout prenez ces précautions sans qu'il s'en aperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade que sans cesse attentif à sa santé.

Il faut un long sommeil aux enfans, parcequ'ils sont un extrême exercice. L'un sert de correctif à l'autre; aussi voit-on qu'ils ont besoin de tous deux. Le tems du repos est celui de la nuit, il est marqué par la nature. C'est une observation constante que le sommeil est plus tranquille & plus doux tandis que le soleil est sous l'horizon; & que l'air échauffé de ses rayons ne



maintient pas nos sens dans un si grand calme. Ainsi l'habitude la plus salutaire est certainement de se lever & de se coucher avec le soleil. D'où il suit que dans nos climats l'homme & tous les animaux ont en général besoin de dormir plus long-tems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'est pas assez simple, assez naturelle, assez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à cette uniformité, au point de la lui rendre nécessaire. Sans doute il faut s'assujettir aux regles; mais la premiere est de pouvoir les enfreindre sans risque, quand la nécessité le veut. N'allez donc pas amollir indiscretement votre Eleve dans la continuité d'un paisible sommeil, qui ne soit jamais interrompu. Livrez-le d'abord sans gêne à la loi de la nature, mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-dessus de cette loi; qu'il doit pouvoir se coucher tard, se lever matin, être éveillé brusquement, passer les

nuits debout, sans en être incomodé. En s'y prenant assez tôt, en allant toujours doucement & par degrés, on forme le tempérament aux mêmes choses qui le détruisent, quand on l'y soumet déjà tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les sensations agréables: la vie molle en prépare une infinité de déplaissantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le sommeil que sur le duvet; les gens accoutumés à dormir sur des planches le trouvent par-tout: il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en se couchant.

Un lit mollet, où l'on s'enfonce dans la plume ou dans l'édredon, fond & dissout le corps, pour ainsi dire. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent. De-là résultent souvent la



Pierre ou d'autres incomodiés, & infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit est celui qui procure un meilleur sommeil. Voilà celui que nous nous préparons Emile & moi pendant la journée. Nous n'avons pas besoin qu'on nous amène des esclaves de Perse pour faire nos lits; en labourant la terre nous remuons nos matelats.

Je fais par expérience que quand un enfant est en santé l'on est maître de le faire dormir & veiller presqu'à volonté. Quand l'enfant est couché, & que de son babil il ennuie sa bonne, elle lui dit, *dormez*; c'est comme si elle lui disoit, *portez-vous bien*, quand il est malade. Le vrai moyen de le faire dormir est de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il soit forcé de se taire, & bientôt il dormira: les sermons sont toujours bons à quelque chose; autant vaut le prêcher que le

bercer: mais si vous employez le soir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelquefois Emile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé, même à être éveillé brusquement. Au surplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, si je ne savois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à se lever, pour ainsi dire, à ma volonté, sans que je lui dise un seul mot.

S'il ne dort pas assez, je lui laisse entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuse, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laisser au sommeil: s'il dort trop, je lui montre à son réveil un amusement de son goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis; demain à six heures on part pour la pêche, on se va promener à tel endroit, voulez-vous en être? il con-



sent, il me prie de l'éveiller; je promets, ou je ne promets point, selon le besoin: s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur si bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reste, s'il arrivoit, ce qui est rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la paresse, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit tout-à-fait, mais lui administrer quelque stimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'est pas question de le faire agir par force, mais de l'éveiller par quelque appétit qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la nature, nous mène à la fois à deux fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adresse, on ne pût inspirer le goût, même la fureur aux enfans, sans vanité, sans émulation, sans jalousie. Leur vivacité, leur esprit imitateur

fussent; sur-tout leur gaité naturelle, instrument dont la prise est sûre, & dont jamais précepteur ne sur s'aviser. Dans tous les jeux où ils sont bien persuadés que ce n'est que jeu, ils souffrent sans se plaindre, & même en riant, ce qu'ils ne souffriroient jamais autrement, sans verser des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups, la brûlure, les fatigues de toute espèce sont les amusemens des jeunes sauvages; preuve que la douleur même a son assaisonnement, qui peut en ôter l'amertume; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de savoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les disciples de le savourer sans grimace. Me voilà de nouveau, si je n'y prends garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en souffre point est cependant l'assujettissement de l'homme à la douleur, aux maux de son ef-



pece, aux accidens, aux périls de la vie, enfin à la mort; plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité qui ajoute au mal l'impaticence de l'endurer; plus on l'appriivoisera avec les souffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera, comme eût dit Montagne, la pointure de l'étrangeté, & plus aussi l'on rendra son ame invulnérable & dure; son corps sera la cuirasse qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches mêmes de la mort n'étant point la mort, à peine la sentira-t-il comme telle; il ne mourra pas, pour ainsi dire: il sera vivant ou mort; rien de plus. C'est de lui que le même Montagne eût pu dire comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu si avant dans la mort. La constance & la fermeté sont, ainsi que les autres vertus, des

apprentissages de l'enfance: mais ce n'est pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enseigne, c'est en les leur faisant goûter sans qu'ils sachent ce que c'est.

Mais à-propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Eleve, relativement au danger de la petite vérole? la lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou si nous attendrons qu'il la prenne naturellement? le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie est la plus précieuse, au risque de celui où elle l'est le moins; si toutefois on peut donner le nom de risque à l'inoculation bien administrée.

Mais le second est plus dans nos principes généraux, de laisser faire en tout la nature, dans les soins qu'elle aime à prendre seule, & qu'elle abandonne aussi-tôt que l'homme veut s'en mêler. L'Homme de la nature est tou-



jours préparé : laissons-le inoculer par le maître ; il choisira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclure que je blâme l'inoculation : car le raisonnement sur lequel j'en exempte mon Eleve iroit très mal aux vôtres. Votre éducation les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en seront attaqués : si vous la laissez venir au hasard, il est probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on résiste d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus nécessaire, & la raison de cela se sent aisément. A peine aussi daignerai-je traiter cette question pour mon Emile. Il sera inoculé, ou il ne le fera pas, selon les tems, les lieux, les circonstances : cela est presque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître son mal d'avance ; c'est quelque chose ;

mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préservé du Médecin ; c'est encore plus.

Une éducation exclusive, qui tend seulement à distinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfère toujours les instructions les plus coûteuses aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainsi les jeunes gens élevés avec soin apprennent tous à monter à cheval, parcequ'il en coûte beaucoup pour cela ; mais presque aucun d'eux n'apprend à nager, parcequ'il n'en coûte rien, & qu'un Artisan peut savoir nager aussi bien que qui que ce soit. Cependant, sans avoir fait son académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en sert assez pour le besoin ; mais dans l'eau si l'on ne nage on se noye, & l'on ne nage point sans l'avoir appris. Enfin, l'on n'est pas obligé de monter à cheval sous peine de la vie, au lieu que nul n'est sûr d'éviter un danger auquel on est si souvent expo-



fé. Emile fera dans l'eau comme sur la terre; que ne peut-il vivre dans tous les élémens! Si l'on pouvoit apprendre à voler dans les airs, j'en ferois un aigle; j'en ferois une salamandre, si l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne se noye en apprenant à nager; qu'il se noye en apprenant ou pour n'avoir pas appris, ce sera toujours votre faute. C'est la seule vanité qui nous rend téméraires; on ne l'est point quand on n'est vû de personne: Emile ne le seroit pas quand il seroit vû de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du risque, dans un canal du parc de son pere il apprendroit à traverser l'Hellespont; mais il faut s'appriivoiser au risque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler; c'est une partie essencielle de l'apprentissage dont je parlois tout-à-l'heure. Au reste, attentif à mesurer le danger à ses forces, & de le partager toujours avec lui, je n'aurai gueres

d'imprudence à craindre, quand je réglerai le soin de sa conservation sur celui que je dois à la mienne.

Un enfant est moins grand qu'un homme; il n'a ni sa force ni sa raison; mais il voit & entend aussi-bien que lui, ou à très-peu près; il a le goût aussi sensible quoiqu'il l'ait moins délicat, & distingue aussi-bien les odeurs quoiqu'il n'y mette pas la même sensibilité. Les premières facultés qui se forment & se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont donc les premières qu'il faudroit cultiver; ce sont les seules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les sens n'est pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par eux, c'est apprendre, pour ainsi dire, à sentir; car nous ne savons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & mécanique, qui sert à rendre le



corps robuste , sans donner aucune prise au jugement : nager , courir , sauter , fouetter un sabot , lancer des pierres ; tout cela est fort bien : mais n'avons-nous que des bras & des jambes ? N'avons-nous pas aussi des yeux , des oreilles , & ces organes sont-ils superflus à l'usage des premiers ? N'exercez donc pas seulement les forces , exercez tous les sens qui les dirigent , tirez de chacun d'eux tout le parti possible , puis vérifiez l'impression de l'un par l'autre. Mesurez , comptez , pesez , comparez. N'employez la force qu'après avoir estimé la résistance : faites toujours en sorte que l'estimation de l'effort précède l'usage des moyens. Intéressez l'enfant à ne jamais faire d'efforts insuffisans ou superflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainsi l'effort de tous ses mouvemens , & à redresser ses erreurs par l'expérience , n'est-il pas clair que plus il agira , plus il deviendra judicieux ?

Sagit-il d'ébranler une masse ? s'il prend un levier trop long il dépensera trop de mouvement , s'il le prend trop court il n'aura pas assez de force : l'expérience lui peut apprendre à choisir précisément le bâton qu'il lui faut. Cette sagesse n'est donc pas au-dessus de son âge. Sagit-il de porter un fardeau ? s'il veut le prendre aussi pesant qu'il peut le porter , & n'en point essayer qu'il ne soulève , ne sera-t-il pas forcé d'en estimer le poids à la vue ? Sait-il comparer des masses de même matière & de différentes grosseurs ? Qu'il choisisse entre des masses de même grosseur & de différentes matières ; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids spécifiques. J'ai vu un jeune homme , très bien élevé , qui ne voulut croire qu'après l'épreuve , qu'un seau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins pesant que le même seau rempli d'eau.

Nous ne sommes pas également maî-



tres de l'usage de tous nos sens. Il y en a un, savoir le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille; il a été répandu sur la surface entiere de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particulière. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous; parceque, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournis l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obscurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & sans lumiere, tout ce qu'ils

font de jour & sans yeux? Tant que le soleil luit, nous avons sur eux l'avantage; dans les ténèbres ils sont nos guides à leur tour. Nous sommes aveugles la moitié de la vie; avec la différence que les vrais aveugles savent toujours se conduire, & que nous n'osons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dira-t-on: Eh quoi! toujours des machines! Qui vous répond qu'elles vous suivront par-tout au besoin? Pour moi, j'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ses doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Etes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit, frappez des mains; vous appercevrez au résonnement du lieu, si l'espace est grand ou petit, si vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre sensation au visage. Restez en place, & tournez vous suc-



cessivement de tous les côtés ; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Etes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la manière dont l'air vous frappera le visage, non seulement en quel sens vous allez, mais si le fil de la rivière vous entraîne lentement ou vite. Ces observations & mille autres semblables, ne peuvent bien se faire que de nuit ; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous serons aidés ou distraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton : que de connoissances oculaires on peut acquérir par le toucher, même sans rien toucher du tout !

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis est plus important qu'il ne semble. La nuit effraye naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (19).

(19) Cet effroi devient très manifeste dans les grandes éclipses de soleil.

La raison, les connoissances, l'esprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raisonneurs, des esprits-forts, des Philosophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices, on se trompe ; il y a une cause naturelle. Quelle est cette cause ? La même qui rend les sourds déssans & le peuple superstitieux, l'ignorance des choses qui nous environnent & de ce qui se passe autour de nous (20). Accoutumé d'appercevoir de loin les objets, & de prévoir leurs

(20) En voici encore une autre cause bien expliquée par un Philosophe dont je cite souvent le Livre, & dont les grandes vues m'instruisent encore plus souvent.

» Lorsque par des circonstances particulières nous ne  
 » pouvons avoir une idée juste de la distance, & que nous  
 » ne pouvons juger des objets que par la grandeur de l'angle,  
 » ou plutôt de l'image qu'ils forment dans nos yeux,  
 » nous nous trompons alors nécessairement sur la grandeur



impressions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y supposerois-je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire,

deur de ces objets ; tout le monde a éprouvé qu'en voyageant la nuit, on prend un buisson dont on est près pour un grand arbre dont on est loin, ou bien on prend un grand arbre éloigné pour un buisson qui est voisin : de même si on ne connoit pas les objets par leur forme, & qu'on ne puisse avoir par ce moyen aucune idée de distance, on se trompera encore nécessairement ; une mouche qui passera avec rapidité à quelques pouces de distance de nos yeux, nous paroîtra dans ce cas être un oiseau qui en seroit à une très grande distance ; un cheval qui seroit sans mouvement dans le milieu d'une campagne & qui seroit dans une attitude semblable, par exemple, à celle d'un mouton, ne nous paroîtra plus qu'un gros mouton, tant que nous ne reconnoîtrons pas que c'est un cheval ; mais dès que nous l'aurons reconnu, il nous paroîtra dans l'instant gros comme un cheval, & nous rectifierons sur-le-champ notre premier jugement.

Toutes les fois qu'on se trouvera dans la nuit dans des lieux inconnus où l'on ne pourra juger de la distance, & où l'on ne pourra reconnoître la forme des choses à cause de l'obscurité, on sera en danger de tomber à tout instant dans l'erreur au sujet des jugemens que l'on fera sur les objets qui se présenteront ; c'est de-là que vient la frayeur & l'espece de crainte insensée que

& dont il m'est impossible de me garantir ? J'ai beau savoir que je suis en sûreté dans le lieu où je me trouve ; je ne le fais jamais aussi bien que si

l'obscurité de la nuit fait sentir à presque tous les hommes ; c'est sur cela qu'est fondée l'apparence des spectres & des figures gigantesques & épouvantables que tant de gens disent avoir vues : on leur répond communément que ces figures étoient dans leur imagination ; cependant elles pouvoient être réellement dans leurs yeux, & il est très possible qu'ils aient en effet vu ce qu'ils disent avoir vu ; car il doit arriver nécessairement toutes les fois qu'on ne pourra juger d'un objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil, que cet objet inconnu grossira & grandira, à mesure qu'on en sera plus voisin, & que s'il a d'abord paru au spectateur qui ne peut connoître ce qu'il voit, ni juger à quelle distance il le voit, que s'il a paru, dis-je, d'abord de la hauteur de quelques pieds lorsqu'il étoit à la distance de vingt ou trente pas, il doit paroître haut de plusieurs toises lorsqu'il n'en sera plus éloigné que de quelques pieds, ce qui doit en effet étonner & l'épouvaner, jusqu'à ce qu'on finit il vienne à toucher l'objet ou à le reconnoître ; car dans l'instant même qu'il reconnoîtra ce que c'est, cet objet qui lui paroîtait gigantesque, diminuera tout-à-coup, & ne lui paroîtra plus avoir que sa grandeur réelle ; mais si l'on suit ou qu'on n'ose approcher, il est certain qu'on n'aura d'autre idée de cet objet que celle de l'image qu'il formoit dans l'œil, & qu'on aura réellement vu une figure gigantesque ou épouvantable par la grandeur & par



je le voyois actuellement : j'ai donc toujours un sujet de crainte que je n'avois pas en plein jour. Je fais, il est vrai, qu'un corps étranger ne peut guere agir sur le mien, sans s'annoncer par quelque bruit; aussi, combien j'ai sans cesse l'oreille alerte! Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui

<sup>20</sup> la forme. Le préjugé des esprits est donc fondé dans la nature, & ces apputances ne dépendent pas, comme le croient les Philosophes, uniquement de l'imagination. *Hist. Nat. T. VI, pag. 22. in-22.*

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & ce quant à la cause expliquée dans ce passage, on voit que l'habitude de marcher la nuit, doit nous apprendre à distinguer les apparences que la ressemblance des formes & la diversité des distances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obscurité : car lorsque l'air est encore assez éclairé pour nous laisser appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interposé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués quand l'objet est plus loin de nous, ce qui suffit à force d'habitude pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelque explication qu'on préfère, ma méthode est donc toujours efficace, & c'est ce que l'expérience confirme parfaitement.

doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, & par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien? Je ne suis pas pour cela tranquille; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Il faut que je suppose les choses telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainsi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en suis plus maître, & ce que j'ai fait pour me rassurer, ne sert qu'à m'allarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs; si je n'entends rien, je vois des phantômes : la vigilance que m'inspire le soin de me conserver ne me donne que sujets de crainte. Tout ce qui doit me rassurer n'est que dans ma raison : l'instinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penser qu'on n'a rien à craindre, puisqu'alors on n'a rien à faire?



La cause du mal trouvée indique le remede. En toute chose l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio*; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres; menez-l'y souvent, & soyez sûr que tous les argumens de la Philosophie ne vaudront pas cet usage. La tête ne tourne point aux couvreurs sur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier: mais pour que ces jeux réussissent, je n'y puis trop recommander la gaieté. Rien n'est si triste que les ténèbres: n'allez pas enfermer votre enfant dans

un

un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obscurité; que le rire le reprenne avant qu'il en sorte; que, tandis qu'il y est, l'idée des amusemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations phantastiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il est un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde en avançant. Je sens que j'ai passé ce terme. Je recommence, pour ainsi dire, une autre carrière. Le vuide de l'âge mûr, qui s'est fait sentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieillissant je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-même; car pour bien faire ce livre, il faut que je le fasse avec plaisir.

J'étois à la campagne en pension, chez un Ministre appellé M. Lamber-

Tome I.

Q



cier. J'avois pour camarade un Cousin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand Cousin Bernard étoit singulièrement poltron, sur-tout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisoit très obscur, il me donna la clef du Temple, & me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avoit laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumiere; si j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il falloit passer par le cimetiere; je le traversai gaillardement; car tant que je me sentoisi en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que

Je crus ressembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer: mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obscurité profonde qui régnoit dans ce vaste lieu, je fus saisi d'un terreur qui me fit dresser les cheveux; je rétrograde, je fors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurerent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'Eglise. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête; & quoique la chaire fût à droite, & que je le fusse très bien, ayant tourné sans m'en appercevoir, je la cherchai longtems à gauche, je m'embarraissai dans les bancs,



avois plus où j'étois ; & ne pouvant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du Temple ; & je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, & confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiselle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la Servante de prendre la lanterne, & M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, & ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite : je cours, je vole

au Temple, sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élançe en bas, dans trois sauts je suis hors du Temple, dont j'oubliai même de fermer la porte, j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aïse d'avoir prévenu le secours qui m'étoit destiné.

On me demandera si je donne ce trait pour un modèle à suivre, & pour un exemple de la gaité que j'exige dans ces sortes d'exercices ? Non ; mais je le donne pour preuve que rien n'est plus capable de rassurer quiconque est effrayé des ombres de la nuit, que d'entendre dans une chambre voisine une compagnie assemblée rire & causer tranquillement. Je voudrois qu'au lieu de s'amuser ainsi seul avec son Eleve, on rassemblât les soirs beaucoup d'enfans de bonne humeur ; qu'on ne les envoyât pas d'abord sé-



parément, mais plusieurs ensemble ; & qu'on n'en hafardât aucun parfaitement feul, qu'on ne fe fût bien afuré d'avance qu'il n'en seroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de si plaifant & de si utile que de pareils jeux, pour peu qu'on voulût user d'adresse à les ordonner. Je serois dans une grande falle une efpece de labyrinthe, avec des tables, des fauteuils, des chaises, des paravents. Dans les inextricables tortuoſités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boîtes d'attrapes une autre boîte presque semblable, bien garnie de bonbons ; je désignerois en termes clairs, mais fucinets, le lieu précis où se trouve la bonne boîte ; je donnerois le renſeignement ſuffisant pour la diſtinguer à des gens plus attentifs & moins étourdis que des enfans (21) ; puis, après

(21) Pour les exercer à l'attention ne leur dites [4]

avoir fait tirer au fort les petits concurrents, je les enverrois tous l'un après l'autre, juſqu'à ce que la bonne boîte fût trouvée ; ce que j'aurois ſoin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boîte à la main, tout fier de ſon expédition. La boîte ſe met ſur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuſe, quand, au lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangés ſur de la mouſſe ou ſur du coran, un hanneton, un eſcargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on ſuspendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit

mais que des choſes qu'ils aient un intérêt ſenſible & préſent à bien entendre ; ſur-tout point de longueurs, jamais un mot ſuperflu. Mais auſſi ne laiſſez dans vos ſéances ni obſcurité ni équivoque.



meuble qu'il s'agira d'aller chercher : fans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera fera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de son chapeau blanchi, le bout de ses souliers, la basque de son habit, sa manche trahiront sa maladresse. En voilà bien assez, trop peut-être, pour faire entendre l'esprit de ces fortes de jeux. S'il faut tout vous dire, ne me lisez point.

Quels avantages un homme ainsi élevé n'aura-t-il pas la nuit sur les autres hommes ? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténèbres, ses mains exercées à s'appliquer aisément à tous les corps environnans, le conduiront fans peine dans la plus épaisse obscurité. Son imagination pleine de jeux nocturnes de sa jeunesse, se tournera difficilement sur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au lieu de ceux des esprits follets, ce seront ceux de ses anciens

camarades : s'il se peint une assemblée, ce ne sera point pour lui le sabat, mais la chambre de son Gouverneur. La nuit ne lui rappellera que des idées gaies, ne lui sera jamais affreuse ; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire, il sera prêt à toute heure, aussi-bien seul, qu'avec sa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra sans s'égarer, il ira jusqu'à la tente du Roi sans éveiller personne, il s'en retournera sans être aperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rhesus, adressez-vous à lui sans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulysse.

J'ai vu des gens vouloir, par des surprises, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très-mauvaise ; elle produit un effet tout-contraire à celui qu'on cherche, & ne sert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raison, ni



L'habitude ne peuvent rassurer sur l'idée d'un danger présent, dont on ne peut connoître le degré, ni l'espece; ni sur la crainte des surprises qu'on a souvent éprouvées. Cependant, comment s'assurer de tenir toujours votre Eleve exempt de pareils accidens ? Voici le meilleur avis, ce me semble, dont on puisse le prévenir là-dessus. Vous êtes alors, dirois-je à mon Emile, dans le cas d'une juste défense; car l'agresseur ne vous laisse pas juger s'il veut vous faire mal ou peur, & comme il a pris ses avantages, la fuite même n'est pas un refuge pour vous. Saisissez donc hardiment celui qui vous surprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; ferrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il se débat, frappez, ne marchandez point les coups, & quoi qu'il puisse dire ou faire, ne lâchez jamais prise, que vous ne sachiez bien ce que c'est: l'éclaircissement vous apprendra probablement

qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaisans doit naturellement les rebuiter d'y revenir.

Quoique le toucher soit de tous nos sens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ses jugemens restent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & grossiers, plus que ceux d'aucun autre; parceque nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, & que l'œil atteinant à l'objet plutôt que la main, l'esprit juge presque toujours sans elle. En revanche, les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément; parcequ'ils sont les plus bornés: car ne s'étendant qu'aussi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'erreur des autres sens, qui s'élancent au loin sur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force



des muscles à l'action des nerfs, nous unissons, par une sensation simultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la solidité. Ainsi le toucher étant de tous les sens celui qui nous instruit le mieux de l'impression que les corps étrangers peuvent faire sur le nôtre, est celui dont l'usage est le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoissance nécessaire à notre conservation.

Comme le toucher exercé supplée à la vue, pourquoi ne pourroit-il pas aussi suppléer à l'ouïe jusqu'à certain point, puisque les sons excitent dans les corps sonores des ébranlemens sensibles au tact ? En posant une main sur le corps d'un violoncelle, on peut, sans le secours des yeux ni des oreilles distinguer à la seule manière dont le bois vibre & frémit, si le son qu'il rend est grave ou aigu, s'il est tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on

exerce le sens à ces différences, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir sensible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or ceci supposé, il est clair qu'on pourroit aisément parler aux sourds en musique ; car les sons & les tems, n'étant pas moins susceptibles de combinaisons régulières que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les éléments du discours.

Il y a des exercices qui emoussent le sens du toucher, & le rendent plus obtus : d'autres au contraire l'aiguisent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impression des corps durs, rendent la peau rude, calleuse, & lui ôtent le sentiment naturel ; les seconds sont ceux qui varient ce même sentiment par un tact léger & fréquent, en sorte que l'esprit attentif à des impressions incessamment répétées, ac-



quiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence est sensible dans l'usage des instrumens de musique : le toucher dur & meurtrissant du violoncelle , de la contrebasse , du violon même , en rendant les doigts plus flexibles, raccornir leurs extrémités. Le toucher lice & poli du clavecin les rend aussi flexibles & plus sensibles en même tems. En ceci donc le clavecin est à préférer.

Il importe que la peau s'endurcisse aux impressions de l'air , & puisse braver ses altérations ; car c'est elle qui défend tout le reste. A cela près , je ne voudrois pas que la main trop servilement appliquée aux mêmes travaux , vint à s'endurcir , ni que sa peau devenue presque osseuse perdît ce sentiment exquis , qui donne à connoître quels sont les corps sur lesquels on la passe , & , selon l'espece de contact , nous fait quelquefois , dans l'obscurité , frissonner en diverses manieres.

Pourquoi faut-il que mon Eleve soit forcé d'avoir toujours sous ses pieds une peau de bœuf ? Quel mal y auroit-il que la sienne propre pût au besoin lui servir de semelle ? Il est clair qu'en cette partie , la délicatesse de la peau ne peut jamais être utile à rien , & peut souvent beaucoup nuire. Eveillés à minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville , les Genevois trouverent plutôt leurs fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avoit su marcher nus pieds , qui sait si Genève n'eût point été prise ?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Emile coure les matins à pieds nus , en toute saison , par la chambre , par l'escalier ; par le jardin ; loin de l'en gronder , je l'imiterai ; seulement j'aurai soin d'écarter le verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels ; du reste , qu'il apprenne à faire tous les pas qui favorisent les évolutions du



corps, à prendre dans toutes les attitudes une position aisée & solide ; qu'il sache sauter en éloignement, en hauteur, grimper sur un arbre, franchir un mur ; qu'il trouve toujours son équilibre ; que tous ses mouvemens, ses gestes soient ordonnés selon les loix de la pondération, longtems avant que la Statique se mêle de les lui expliquer. A la manière dont son pied pose à terre, & dont son corps porte sur sa jambe, il doit sentir s'il est bien ou mal. Une assiette assurée, a toujours de la grace, & les postures les plus fermes sont aussi les plus élégantes. Si j'étois Maître à danser, je ne ferois pas toutes les singeries de Marcel (22), bonnes pour le pays où

(22) C'étoit Maître à danser de Paris, lequel, connoissant bien son monde, faisoit l'extravagant par ruse, & donnoit à son air une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour la quelle on lui portoit au fond le plus grand respect. Dans un autre air, non moins frivole, on voit encore aujourdhui un Artiste Comedien faire ainsi l'important & le fou, & ne réussir pas moins bien. Cette méthode est toujours usée en France. Le vrai talent, plus simple & modeste

il les fait : mais au lieu d'occuper éternellement mon Eleve à des gambades, je le menerois au pied d'un rocher : là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle manière il faut poser, tantôt le pied, tantôt la main, pour suivre légèrement les sentiers escarpés, raboteux & rudes, & s'élançer de pointe en pointe, tant en montant qu'en descendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danseur de l'Opera.

Autant le toucher concentre ses opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au-delà de lui. C'est là ce qui rend celles-ci trompeuses ; d'un coup d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne se tromper sur

chaclatan, n'y fait point fortune. La modestie y est la vertu des fots.



aucun ? Ainsi la vue est de tous nos sens le plus fautif, précisément parcequ'il est le plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ses opérations sont trop promptes & trop vastes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus; les illusions mêmes de la perspective nous sont nécessaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ses parties. Sans les fausses apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement; sans les gradations de grandeur & de lumière, nous ne pourrions estimer aucune distance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui est à cent pas de nous, nous paroïssoit aussi grand & aussi distinct que celui qui est à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimensions des objets sous leur véritable mesure, nous ne verrions aucun espace, & tout nous paroïtroit sur notre œil.

Le sens de la vue n'a, pour juger

la grandeur des objets & leur distance, qu'une même mesure, favoit l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil; & comme cette ouverture est un effet simple d'une cause composée, le jugement qu'il excite en nous laisse chaque cause particulière indéterminée, ou devient nécessairement fautif. Car comment distinguer à la simple vue si l'angle par lequel je vois un objet plus petit qu'un autre, est tel parceque ce premier objet est en effet plus petit, ou parcequ'il est plus éloigné ?

Il faut donc suivre ici une méthode contraire à la précédente; au lieu de simplifier la sensation, la doubler, la vérifier toujours par une autre; assujettir l'organe visuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainsi dire, l'impétuosité du premier sens par la marche pesante & réglée du second. Faute de nous asservir à cette pratique, nos mesures par estimation sont très inexactes. Nous n'avons nulle précision dans



le coup-d'œil pour juger les hauteurs ; les longueurs , les profondeurs , les distances ; & la preuve que ce n'est pas tant la faute du sens que de son usage, c'est que les Ingenieurs, les Arpen-teurs , les Architectes, les Massons , les Peintres , ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous, & apprécient les mesures de l'étendue avec plus de justesse ; parceque leur métier leur donnant en ceci l'expé-rience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement à leurs yeux, le rapport des deux causes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps sans le contraindre, est toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connoître, à estimer les distances. Voilà un cerisier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerises ? l'échelle de la grange est-elle

bonne pour cela ? Voilà un ruisseau fort large, comment le traverserons-nous ? une des planches de la cour posera-t-elle sur les deux bords ? Nous voudrions de nos fenêtres pêcher dans les fossés du Château ; combien de brasses doit avoir notre ligne ? Je voudrois faire une balançoire entre ces deux arbres, une corde de deux toises nous suffira-t-elle ? On me dit que dans l'autre maison notre chambre aura vingt-cinq pieds carrés ; croyez-vous qu'elle nous convienne ? sera-t-elle plus grande que celle-ci ? Nous avons grand faim, voilà deux villages, auquel des deux serons-nous plutôt pour dîner ? &c.

Il s'agissoit d'exercer à la course un enfant indolent & paresseux, qui ne se portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le destinât à l'état militaire : il s'étoit persuadé, je ne sais comment, qu'un homme de son rang ne devoit rien faire ni rien savoir, & que sa noblesse devoit lui



tenir lieu de bras, de jambes, ainsi que de toute espece de mérite. Afaire d'un tel Gentilhomme un Achille au pied-leger, l'adresse de Chiron même eût eu peine à suffire. La difficulté étoit d'autant plus grande que je ne voulois lui prescrire absolument rien : J'avois banni de mes droits les exhortations, les promesses, les menaces, l'émulation, le desir de briller : comment lui donner celui de courir sans lui rien dire ? courir moi-même eût été un moyen peu sûr & sujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agissoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'instruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris : moi, c'est-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une espece qu'il aimoit beaucoup ; nous en

mangions chacun un à la promenade (23), & nous revenions fort contents. Un jour il s'apperçut que j'avois trois gâteaux ; il en auroit pu manger six sans s'incommoder : il dépêcha promptement le sien pour me demander le troisième. Non, lui dis-je, je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions, mais j'aime mieux le voir disputer à la course par ces deux petits garçons que voilà. Je les appellai, je leur montrai le gâteau & leur proposai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut posé sur une grande pierre qui servit de but. La carrière fut marquée, nous allâmes nous asseoir ; au signal donné les petits garçons partirent : le victorieux se saisit du gâteau, & le mangea

(23) Promenades champêtre, comme on verra dans l'infant. Les promenades publiques des villes sont pernicieuses aux enfans de Tun & de l'autre sexe. C'est là qu'ils commencent à se rendre vains & à vouloir être regardés ; c'est au Luxembourg, aux Tuilleries, sur-tout au Palais-royal, que la belle Jeunesse de Paris va prendre cet air insupportable & fat qui la rend si ridicule, & la fait haïr & détester dans toute l'Europe.



sans miséricorde aux yeux des spectateurs & du vaincu.

Cet amusement valoit mieux que le gâteau, mais il ne prit pas d'abord & ne produisit rien. Je ne me rebutai ni ne me pressai; l'institution des enfans est un métier où il faut savoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades; souvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le disputoient n'étoient pas ambitieux; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout se faisoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carriere plus longue, j'y souffrois plusieurs concurrents. A peine étoient-ils dans la lice que tous les passans s'arrêtoient pour les voir; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient; je voyois quelquefois  
mon

mon petit bon-homme tressaillir, se lever, s'écrier quand l'un étoit prêt d'atteindre ou de passer l'autre: c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.

Cependant les concurrents osoient quelquefois de supercherie; ils se retenoient mutuellement ou se faisoient tomber, ou pouvoient des cailloux au passage l'un de l'autre. Cela me fournit un sujet de les séparer, & de les faire partir de différens termes, quoi qu'également éloignés du but; on verra bien-tôt la raison de cette prévoyance; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger sous ses yeux des gâteaux qui lui faisoient grande envie, Monsieur le Chevalier s'avisait de soupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque chose, & voyant qu'il avoit aussi deux jambes il commença de s'essayer en secret. Je me gardai d'en rien voir; mais je compris que mon stra-

Tome I.

R



tagème avoit réussi. Quand il se crut assez fort, (& je lus avant lui dans sa pensée,) il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau restant. Je le refusé; il s'obstine, & d'un air dépité il me dit à la fin: Hé bien, mettez-le sur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon! lui dis-je en riant, est-ce qu'un Chevalier fait courir? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le satisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aisément que j'avois fait la lice très courte, & pris soin d'écartier le meilleur coureur. On conçoit comment ce premier pas étant fait, il me fut aisé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, sans faveur, il étoit presque sûr de vaincre mes polissons à la course, quelque longue que fut la carrière.

Cet avantage obtenu en produisit un autre auquel je n'avois pas songé. Quand il remportoit rarement le prix,

il le mangeoit presque toujours seul, ainsi que faisoient les concurrens; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit souvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une observation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe de la générosité.

En continuant avec lui de marquer en différens lieux les termes d'où chacun devoit partir à-la-fois, je fis, sans qu'il s'en aperçût, les distances inégales, de sorte que l'un, ayant à faire plus de chemin que l'autre pour arriver au même but, avoit un désavantage visible: mais quoique je laissasse le choix à mon Disciple, il ne savoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarasser de la distance, il préféroit toujours le beau chemin; de sorte que, prévoyant aisément son choix, j'étois à-peu-près le maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adresse avoit aussi son usage à plus d'une fin. Cepea-



dant, comme mon dessein étoit qu'il s'aperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre sensible; mais quoi-qu'indolent dans le calme, il étoit si vif dans ses jeux, & se désoit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie; il m'en fit des reproches. Je lui dis, de quoi vous plaignez-vous? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions? Qui vous force à courir? Vous ai-je promis de faire les lices égales? N'avez-vous pas le choix? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point: comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'inégalité dont vous murmurez est toute à votre avantage si vous savez vous en prévaloir? Cela étoit clair, il le comprit, & pour choisir, il fallut y regarder de plus près. D'abord on voulut comparer les

pas; mais la mesure des pas d'un enfant est lente & fautive; de plus, je m'avifai de multiplier les courses dans un même jour, & alors l'amusement devenant une espèce de passion, l'on avoit regret de perdre à mesurer les lices le tems destiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accomode mal de ces lenteurs; on s'exerça donc à mieux voir, à mieux estimer une distance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques mois d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas visuel, què quand je lui mettois par la pensée un gâteau sur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil presque aussi sûr que la chaîne d'un Arpenteur.

Comme la vue est de tous les sens celui dont on peut le moins séparer les jugemens de l'esprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir; il faut avoir long tems comparé la



vue au toucher pour accoutumer le premier de ces deux sens à nous faire un rapport fidele des figures & des distances : sans le toucher, sans le mouvement progressif, les yeux du monde les plus perçans ne sauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'univers entier ne doit être qu'un point pour une huître ; il ne lui paroît rien de plus quand même une ame humaine informeroit cette huître. Ce n'est qu'à force de marcher, de palper, de compter, de mesurer les dimensions qu'on apprend à les estimer : mais aussi si l'on mesuroit toujours, le sens se reposant sur l'instrument n'acqueroit aucune justesse. Il ne faut pas non plus que l'enfant passe tout-d'un-coup de la mesure à l'estimation ; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne sauroit comparer tout-d'un-coup, à des aliquotes précises, il substitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu

d'appliquer toujours avec la main la mesure, il s'accoutume à l'appliquer seulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ses premières opérations par des mesures réelles afin qu'il corrigéât ses erreurs, & que s'il reste dans le sens quelque fausse apparence, il apprit à la rectifier par un meilleur jugement. On a des mesures naturelles qui sont à-peu-près les mêmes en tous lieux ; les pas d'un homme, l'étendue de ses bras, sa stature. Quand l'enfant estime la hauteur d'un étage, son Gouverneur peut lui servir de toise ; s'il estime la hauteur d'un clocher, qu'il le toise avec les maisons. S'il veut savoir les lieues de chemin, qu'il compte les heures de marche ; & sur-tout qu'on ne fasse rien de tout cela pour lui, mais qu'il le fasse lui-même.

On ne sauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître



aussi leurs figures & même à les imiter ; car au fond cette imitation ne tient absolument qu'aux loix de la perspective, & l'on ne peut estimer l'étendue sur ses apparences, qu'on n'ait quelque sentiment de ces loix. Les enfans , grands imitateurs, essayent tous de dessiner ; je voudrois que le mien cultivât cet art , non précisément pour l'art même , mais pour se rendre l'œil juste & la main flexible ; & en général il importe fort peu qu'il sache tel ou tel exercice , pourvu qu'il acquiere la perspicacité du sens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un Maître à dessiner , qui ne lui donneroit à imiter que des imitations , & ne le feroit dessiner que sur des desseins : je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature , ni d'autre modele que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original même & non pas le papier qui le représente,

qu'il crayonne une maison sur une maison, un arbre sur un arbre, un homme sur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien observer les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations fausses & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'absence des objets, jusqu'à ce que, par des observations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans son imagination ; de peur que, substituant à la vérité des choses, des figures bizarres & fantastiques, il ne perde la connoissance des proportions, & le goût des beautés de la nature.

Je fais bien que de cette maniere, il barbouillera long-tems sans rien faire de reconnoissable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait léger des Dessinateurs, peut-être jamais le discernement des effets pittoresques & le bon goût du dessein ; en

R v



revanche il contractera certainement un coup-d'œil plus juste, une main plus sûre, la connoissance des vrais rapports de grandeur & de figure qui sont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, & une plus prompte expérience du jeu de la perspective : voilà précisément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'est pas tant qu'il sache imiter les objets que les connoître ; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthé, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapeau.

Au reste, dans cet exercice, ainsi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon Eleve en ait seul l'amusement. Je veux le lui rendre plus agréable encore en le partageant sans cesse avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi, mais je serai son émule sans relâche & sans risque; cela mettra de l'intérêt dans ses occupations sans causer de jalousie

entre nous. Je prendrai le crayon à son exemple, je l'emploierai d'abord aussi mal-adroitement que lui. Je serois un Apelles que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long tems après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaisseur, que cette épaisseur n'est pas par-tout la même, que le bras a sa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au plus à côté de lui, ou je le devancerai de si peu, qu'il lui sera toujours aisé de m'atteindre, & souvent de me surpasser. Nous tâcherons des couleurs, des pinceaux; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence aussi bien que

R vj



leur figure. Nous enluminetons, nous peindrons, nous barbouillerons; mais dans tous nos barbouillages nous ne cesserons d'épier la nature; nous ne ferons jamais rien que sous les yeux du Maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre, en voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos desseins; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant rester dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les siens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque dessein répété vingt, trente fois, & montrant à chaque exemplaire le progrès de l'Auteur, depuis le moment où la maison n'est qu'un carré presqu'informe, jusqu'à celui où la façade, son profil, ses proportions, ses ombres, sont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir sans cesse des tableaux

Intéressans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus grossiers de ces desseins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehaussent; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le dessein est véritablement bon, alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très simple; il n'a plus besoin d'autre ornement que lui-même, & ce seroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainsi, chacun de nous aspire à l'honneur du cadre uni; & quand l'un veut dédaigner un dessein de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés passeront entre nous en proverbes, & nous admirerons combien d'hommes se rendent justice, en se faisant encadrer ainsi.

J'ai dit que la Géométrie n'étoit pas à la portée des enfans; mais c'est notre faute. Nous ne sentons pas que



leur méthode n'est point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raisonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie est bien autant une affaire d'imagination que de raisonnement. Quand la proposition est énoncée, il faut en imaginer la démonstration, c'est-à-dire, trouver de quelle proposition déjà sue celle-la doit être une conséquence, & de toutes les conséquences qu'on peut tirer de cette même proposition, choisir précisément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raisonneur le plus exact, s'il n'est inventif, doit rester court. Aussi qu'arrive-t-il de là? Qu'au lieu de nous faire trouver les démonstrations, on nous les dicte; qu'au lieu de nous apprendre à raisonner, le Maître raisonne pour nous, & n'exerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, posez-les l'une sur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'observation en observation, sans qu'il soit question ni de définitions ni de problèmes, ni d'aucune autre forme démonstrative que la simple superposition. Pour moi je ne prétens point apprendre la Géométrie à Emile, c'est lui qui me l'apprendra; je chercherai les rapports & il les trouvera; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au lieu de me servir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant sur un pivot. Après cela, quand je voudrai comparer les rayons entr'eux, Emile se moquera de moi; & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des distances inégales.

Si je veux mesurer un angle de soi-



xante degrés, je décris du sommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier; car avec les enfans il ne faut jamais rien sous-entendre. Je trouve que la portion du cercle, comprise entre les deux côtés de l'angle, est la sixième partie du cercle. Après cela je décris du même sommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce second arc est encore la sixième partie de son cercle, je décris un troisième cercle concentrique sur lequel je fais la même épreuve, & je la continue sur de nouveaux cercles, jusqu'à ce qu'Emile, choqué de ma stupidité, m'avertisse que chaque arc grand ou petit compris par le même angle sera toujours la sixième partie de son cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'usage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de suite sont égaux à deux droits, on décrit un cercle; moi, tout au contraire, je fais en sorte qu'Emile remarque ce-

la, premièrement dans le cercle, & puis je lui dis; si l'on ôtoit le cercle, & qu'on laissât les lignes droites, les angles auroient-ils changé de grandeur? &c.

On néglige la justesse des figures, on la suppose, & l'on s'attache à la démonstration. Entre nous, au contraire, il ne sera jamais question de démonstration. Notre plus importante affaire sera de tirer des lignes bien droites, bien justes, bien égales; de faire un carré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la justesse de la figure, nous l'examinerons par toutes ses propriétés sensibles, & cela nous donnera occasion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diamètre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux moitiés du carré: nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conséquent la mieux faite; nous



disputerons si cette égalité de parta-  
ge doit avoir toujours lieu dans les  
parallogrames, dans les trapezes,  
&c. On essayera quelquefois de pré-  
voir le succès de l'expérience avant  
de la faire, on tâchera de trouver des  
raisons, &c.

La Géométrie n'est pour mon Eleve  
que l'art de se bien servir de la règle  
& du compas; il ne doit point la con-  
fondre avec le dessein, où il n'em-  
ploiera ni l'un ni l'autre de ces instru-  
mens. La règle & le compas seront  
renfermés sous la clef, & l'on ne lui  
en accordera que rarement l'usage &  
pour peu de tems, afin qu'il ne s'ac-  
coutume pas à barbouiller; mais nous  
pourrons quelquefois porter nos figu-  
res à la promenade & causer de ce que  
nous aurons fait ou de ce que nous  
voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vû à  
Turin un jeune homme, à qui, dans  
son enfance, on avoit appris les rap-

ports des contours & des surfaces, en  
lui donnant chaque jour à choisir dans  
toutes les figures géométriques des  
gouffres isopérimètres. Le petit gour-  
mand avoit épaisé l'art d'Archimede  
pour trouver dans laquelle il y avoit  
le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il  
s'exerce l'œil & le bras à la justesse;  
quand il souette un sabot, il accroit  
sa force en s'en servant, mais sans rien  
apprendre. J'ai demandé quelquefois  
pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans  
les mêmes jeux d'adresse qu'ont les  
hommes: la paume, le mail, le bil-  
lard, l'arc, le balon, les instrumens  
de musique. On m'a répondu que quel-  
ques-uns de ces jeux étoient au-dessus  
de leurs forces, & que leurs membres  
& leurs organes n'étoient pas assez for-  
més pour les autres. Je trouve ces rai-  
sons mauvaises: un enfant n'a pas la  
taille d'un homme, & ne laisse pas de  
porter un habit fait comme le sien. Je



n'entens pas qu'il joue avec nos mafa  
 ses sur un billard haut de trois pieds;  
 je n'entens pas qu'il aille peloter dans  
 nos tripots, ni qu'on charge sa petite  
 main d'une raquette de Paulmier, mais  
 qu'il joue dans une salle dont on aura  
 garanti les fenêtres; qu'il ne se serve  
 que de balles molles, que ses premie-  
 res raquettes soient de bois, puis de  
 parchemin, & enfin de corde à boyau  
 bandée à proportion de son progrès.  
 Vous préférez le volant, parcequ'il  
 fatigue moins & qu'il est sans danger.  
 Vous avez tort par ces deux raisons.  
 Le volant est un jeu de femmes; mais  
 il n'y en a pas une que ne fit fuir une  
 balle en mouvement. Leurs blanches  
 peaux ne doivent pas s'endarcir aux  
 meurtrissures, & ce ne sont pas des  
 contusions qu'attendent leurs visages.  
 Mais nous, faits pour être vigoureux,  
 croyons-nous le devenir sans peine;  
 & de quelle défense serons-nous capa-  
 bles, si nous ne sommes jamais attaqués?

On joue toujours lâchement les jeux  
 où l'on peut être mal-adroit sans ris-  
 que; un volant qui tombe ne fait de  
 mal à personne; mais rien ne dégour-  
 dit les bras comme d'avoir à couvrir  
 la tête, rien ne rend le coup d'œil si  
 juste que d'avoir à garantir les yeux.  
 S'élançant du bout d'une salle à l'au-  
 tre, juger le bond d'une balle encore  
 en l'air, la renvoyer d'une main forte  
 & sûre, de tels jeux conviennent moins  
 à l'homme qu'ils ne servent à le for-  
 mer.

Les fibres d'un enfant, dit-on, sont  
 trop molles; elles ont moins de ressort,  
 mais elles en sont plus flexibles; son  
 bras est foible, mais enfin c'est un bras;  
 on en doit faire, proportion gardée, tout  
 ce qu'on fait d'une autre machine sem-  
 blable. Les enfans n'ont dans les mains  
 nulle adresse; c'est pour cela que je veux  
 qu'on leur en donne: un homme aussi  
 peu exercé qu'eux n'en auroit pas d'a-  
 vantage; nous ne pouvons connoître



l'usage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience est la véritable étude à laquelle on ne peut trop-tôt nous appliquer.

Tout ce qui se fait est faisable. Or rien n'est plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans presque toutes les Foires on en voit faire des équilibres, marcher sur les mains, sauter, danser sur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne ? Qui est-ce qui n'a pas oui parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célèbre Nicolini ? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins

gracieuses, une oreille moins juste, une danse moins légère que dans les Danseurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que plusieurs enfans ne sachent écrire ou dessiner à l'âge où d'autres ne savent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris se souvient encore de la petite Angloise qui faisoit à dix ans des prodiges sur le clavecin. J'ai vu chez un Magiltrat, son fils, petit bonhomme de huit ans, qu'on mettoit sur la table au dessert comme une statue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon presque aussi grand que lui, & surprendre par son exécution les Artistes mêmes.

Tous ces exemples & cent mille autres prouvent, ce me semble, que l'inaptitude qu'on suppose aux enfans pour nos exercices est imaginaire, & que, si on ne les voit point réussir



dans quelques-uns, c'est qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici par rapport au corps dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans par rapport à l'esprit. La différence est très grande; car l'un de ces progrès n'est qu'apparent, mais l'autre est réel. J'ai prouvé que l'esprit qu'ils paroissent avoir ils ne l'ont pas, au lieu que tout ce qu'ils paroissent faire ils le font. D'ailleurs on doit toujours songer que tout ceci n'est ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amusemens pour les leur rendre plus agréables, sans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail: car enfin de quoi s'amuseront-ils, dont je ne puisse faire un objet d'instruction pour eux? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amusent sans inconvénient & que le tems se passe, leur progrès

grès en toute chose n'importe pas quant à présent; au lieu que lorsqu'il faut nécessairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne, il est toujours impossible qu'on en vienne à bout sans contrainte, sans fâcherie & sans ennui.

Ce que j'ai dit sur les deux sens dont l'usage est le plus continu & le plus important, peut servir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vue & le toucher s'appliquent également sur les corps en repos & sur les corps qui se meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puisse émouvoir le sens de l'ouïe, il n'y a qu'un corps en mouvement qui fasse du bruit ou du son, & si tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de



pouvoir juger par la sensation qui nous frappe, si le corps qui la cause est grand ou petit, éloigné ou proche, si son ébranlement est violent ou foible. L'air ébranlé est sujet à des répercussions qui le réfléchissent, qui produisant des échos répètent la sensation, & font entendre le corps bruyant ou sonore en un autre lieu que celui où il est. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en restant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il est bon de la comparer de même à l'ouïe, & de favoir laquelle des deux impressions partant à la fois du même corps arrivera le plutôt à son organe. Quand on voit le feu d'un canon on peut encore se mettre à l'abri du coup; mais sicôt qu'on entend le bruit, il n'est plus tems, le boulet est-là. On peut juger de la dif-

tance où se fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui se passe de l'éclair au coup. Faites en sorte que l'enfant connoisse toutes ces expériences; qu'il fasse celles qui sont à sa portée, & qu'il trouve les autres par induction; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui disiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouïe, savoir celui de la voix; nous n'en avons pas de même qui répond à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier sens, en exerçant l'organe actif & l'organe passif l'un par l'autre.

L'homme a trois sortes de voix, savoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, & la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix ainsi que l'hom-



me, sans les savoir allier de même : il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens, mais il ne fait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent; ils crient, mais ils n'accroissent pas; & comme il y a peu d'énergie dans leur discours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre Eleve aura le parler plus uni, plus simple encore, parceque ses passions n'étant pas éveillées ne mêleront point leur langage au sien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de sens pour savoir donner un ton à des choses qu'il ne peut entendre, & de l'expression à des sentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement & sans affectation, à connoître & à suivre l'accent grammatical & la prosodie, à donner toujours assez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Collèges : en toute chose rien de superflu.

De même dans le chant rendez sa voix juste, égale, flexible, sonore, son oreille sensible à la mesure & à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative & théâtrale n'est pas de son âge. Je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chansons exprès, intéressantes pour son âge, & aussi simples que ses idées.

On pense bien qu'étant si peu pressé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le serai pas, non plus, de lui apprendre à lire la musique. Ecartons de son



cerveau toute attention trop pénible ; & ne nous hâtons point de fixer son esprit sur des signes de convention. Ceci, je l'avoue, semble avoir sa difficulté ; car si la connoissance des notes ne paroît pas d'abord plus nécessaire pour savoir chanter que celle des lettres pour savoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons gueres que celles d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premierement, au lieu de les lire on les peut ouïr, & un chant se rend à l'oreille encore plus fidelement qu'à l'œil. De plus, pour bien savoir la musique il ne suffit pas de la rendre, il la faut composer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, sans quoi l'on ne la fait jamais bien. Exercez votre petit Musicien d'abord à faire des phrases bien régulières, bien cadencées ; ensuite à les lier entre-elles par

une modulation très simple ; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui se fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre, jamais de pathétique ni d'expression. Une mélodie toujours chantante & simple, toujours dérivante des cordes essentielles du ton, & toujours indiquant tellement la basse qu'il la sente & l'accompagne sans peine ; car pour se former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au clavier.

Pour mieux marquer les sons on les articule en les prononçant ; de-là l'usage de solfier avec certaines syllabes. Pour distinguer les degrés, il faut donner des noms & à ces degrés & à leurs différens termes fixes ; de-là les noms des intervalles, & aussi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A désignent des sons



fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* sont autre chose. *Ut* est constamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiane d'un mode mineur. *La* est constamment la tonique d'un mode mineur, ou la sixième note d'un mode majeur. Ainsi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre système musical, & les syllabes marquent les termes homologues des rapports semblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les syllabes les degrés du mode. Les Musiciens François ont étrangement brouillé ces distinctions; ils ont confondu le sens des syllabes avec le sens des lettres, & doublant inutilement les signes des touches, ils n'en ont point laissé pour exprimer les cordes des tons; en sorte que pour eux *ut* & *C* sont toujours la même chose, ce qui n'est pas, & ne doit pas être, car alors de quoi serviroit *C*? Aussi

leur manière de solfier est-elle d'une difficulté excessive sans être d'aucune utilité, sans porter aucune idée nette à l'esprit, puisque par cette méthode ces deux syllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également signifier une tierce majeure, mineure, superflue, ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres sur la musique, est-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement?

Suivons avec notre Eleve une pratique plus simple & plus claire; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports soient toujours les mêmes & toujours indiqués par les mêmes syllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un instrument, qu'il sache établir son mode sur chacun des douze tons qui peuvent lui servir de base, & que, soit qu'on module en *D*, en *C*, en *G*, &c. la finale soit toujours *ut* ou *la* selon le mode. De cette manière il



vous concevra toujours , les rapports essentiels du mode pour chanter & jouer juste seront toujours présens à son esprit , son exécution sera plus nette & son progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus bizarre que ce que les François appellent solfier au naturel ; c'est éloigner les idées de la chose pour en substituer d'étrangères qui ne font qu'égarer. Rien n'est plus naturel que de solfier par transposition , lorsque le mode est transposé. Mais c'en est trop sur la musique ; enseignez-la comme vous voudrez , pourvu qu'elle ne soit jamais qu'un amusement.

Nous voilà bien avertis de l'état des corps étrangers par rapport au nôtre , de leur poids , de leur figure , de leur couleur , de leur solidité , de leur grandeur , de leur distance , de leur température , de leur repos , de leur mouvement. Nous sommes instruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous , de la maniere

dont il faut nous y prendre pour vaincre leur résistance , ou pour leur en opposer une qui nous préserve d'en être offensés ; mais ce n'est pas assez ; notre propre corps s'épuise sans-cesse , il a besoin d'être sans-cesse renouvelé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre substance , le choix n'est pas indifférent : tout n'est pas aliment pour l'homme ; & des substances qui peuvent l'être , il y en a de plus ou de moins convenables , selon la constitution de son espece , selon le climat qu'il habite , selon son tempéramment particulier , & selon la maniere de vivre que lui prescrit son état.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés , s'il falloit attendre , pour choisir les nourritures qui nous conviennent , que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choisir : mais la suprême bonté qui a fait , du plaisir des êtres sensibles , l'instrument de leur conser-



vation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus sûr que son propre appetit; & à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'Auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes; & c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manières de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels; ou plutôt l'habitude nous fait une seconde nature que nous substituons tellement à la première, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci.

Il suit de-là, que les goûts les plus

naturels doivent être aussi les plus simples; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément; au lieu qu'en s'aiguissant, en s'irritant par nos fantaisies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays se fera sans peine aux usages de quelque pays que ce soit, mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroît vrai dans tous les sens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment est le lait, nous ne nous accoutumons que par degrés aux saveurs fortes, d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, sans assaisonnement & sans sel, firent les festins des premiers hommes (24). La première fois qu'un Sauvage boit du

(24) Voyez l'Arcadie de Pausanias; voyez aussi un morceau de Plutarque traduit ci-après.



vin, il fait la grimace & le rejette; & même parmi nous, quiconque a vécu jusqu'à vingt ans sans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer; nous serions tous abstinens si l'on ne nous eut donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nos goûts sont simples, plus ils sont universels; les répugnances les plus communes tombent sur des mets composés. Vit-on jamais personne avoir en dégoût l'eau ni le pain? voilà la trace de la nature, voilà donc aussi notre règle. Conservons à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible; que sa nourriture soit commune & simple, que son palais ne se familiarise qu'à des saveurs peu relevées, & ne se forme point un goût exclusif.

Je n'examine pas ici si cette manière de vivre est plus saine ou non, ce n'est pas ainsi que je l'envisage. Il me suffit de savoir, pour la préférer, que c'est la plus conforme à la nature,

& celle qui peut le plus aisément se plier à toute autre. Ceux qui disent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils useront étant grands, ne raisonnent pas bien, ce me semble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même tandis que leur manière de vivre est si différente? Un homme épuisé de travail, de soucis, de peines, a besoin d'alimens succulens qui lui portent de nouveaux esprits au cerveau; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croit, a besoin d'une nourriture abondante qui lui fasse beaucoup de chile. D'ailleurs, l'homme-fait a déjà son état, son emploi, son domicile; mais qui est-ce qui peut être sûr de ce que la fortune réserve à l'enfant? En toute chose ne lui donnons point une forme si déterminée, qu'il lui en coûte trop d'en changer au besoin. Ne faisons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays s'il ne traîne par-tout à sa suite un cuisinier.



finier François, ni qu'il dise un jour qu'on ne fait manger qu'en France. Voilà, par parenthèse, un plaisant éloge! Pour moi, je dirois au contraire, qu'il n'y a que les François qui ne savent pas manger, puisqu'il faut un art si particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos sensations diverses, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Aussi sommes-nous plus intéressés à bien juger des substances qui doivent faire partie de la nôtre; que de celles qui ne font que l'environner. Mille choses sont indifférentes au toucher, à l'ouïe, à la vue; mais il n'y a presque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce sens est toute physique & matérielle, il est le seul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les sensations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imagination & l'imagination mêlent souvent du moral à l'impression de tous

les autres. Aussi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caractères passionnés & vraiment sensibles, faciles à émouvoir par les autres sens, sont-ils assez tièdes sur celui-ci. De cela même qui semble mettre le goût au dessous d'eux, & rendre plus méprisable le penchant qui nous y livre, je conclurois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans est de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandise est sur-tout préférable à celui de la vanité, en ce que la première est un appétit de la nature, tenant immédiatement au sens, & que la seconde est un ouvrage de l'opinion, sujet au caprice des hommes & à toutes sortes d'abus. La gourmandise est la passion de l'enfance; cette passion ne tient devant aucune autre; à la moindre concurrence elle disparoit. Eh croyez-moi! l'enfant ne cessera que trop tôt de songer à ce qu'il mange, & quand son cœur



fera trop occupé, son palais ne l'occu-  
pera gueres. Quand il fera grand,  
mille sentimens impétueux donneront  
le change à la gourmandise, & ne  
feront qu'irriter la vanité; car cette  
derniere passion seule fait son profit  
des autres, & à la fin les engloutit tou-  
tes. J'ai quelquefois examiné ces gens  
qui donnoient de l'importance aux  
bons morceaux, qui songeoient en  
s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans  
la journée, & décrioient un repas  
avec plus d'exactitude que n'en met  
Polybe à décrire un combat. J'ai trou-  
vé que tous ces prétendus hommes  
rétoient que des enfans de quarante  
ans, sans vigueur & sans consistance,  
*fruges consumere nati*. La gourmandise  
est le vice des cœurs qui n'ont point  
d'étoffe. L'ame d'un gourmand est tou-  
te dans son palais, il n'est fait que pour  
manger; dans sa stupide incapacité il  
n'est qu'à table à sa place, il ne fait  
juger que des plats: laissons-lui sans

regret cet emploi: mieux lui vaut ce-  
lui-là qu'un autre, autant pour nous  
que pour lui.

Craindre que la gourmandise ne  
s'enracine dans un enfant capable de  
quelque chose, est une précaution de  
petit esprit. Dans l'enfance on ne son-  
ge qu'à ce qu'on mange; dans l'adolef-  
cence on n'y songe plus, tout nous est  
bon, & l'on a bien d'autres affaires.  
Je ne voudrois pourtant pas qu'on al-  
lât faire un usage indiscret d'un res-  
sort si bas, ni étayer d'un bon mor-  
ceau l'honneur de faire une belle ac-  
tion. Mais je ne vois pas pourquoi, toute  
l'enfance n'étant ou ne devant être que  
jeux & folâtres amusemens, des exer-  
cices purement corporels n'auroient  
pas un prix matériel & sensible. Qu'un  
petit Majorquain, voyant un panier  
sur le haut d'un arbre, l'abbatte à coups  
de fronde, n'est-il pas bien juste qu'il  
en profite, & qu'un bon déjeuner ré-



pare la force qu'il use à le gagner (15) ? Qu'un jeune Spartiate à travers les risques de cent coups de fouet se glisse habilement dans une cuisine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans sa robe il en soit égratigné, mordu, mis en sang, & que pour n'avoir pas la honte d'être surpris, l'enfant se laisse déchirer les entrailles sans sourciller, sans pousser un seul cri, n'est-il pas juste qu'il profite enfin de sa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé ? Jamais un bon repas ne doit être une récompense, mais pourquoi ne seroit-il pas l'effet des soins qu'on a pris pour se le procurer ? Emile ne regarde point le gâteau que j'ai mis sur la pierre comme le prix d'avoir bien couru ; il sait seulement que le seul moyen d'avoir ce

(15) Il y a bien des siècles que les Majorquains ont perdu cet usage ; il est du tems de la célébrité de leurs Froudeurs.

gâteau est d'y arriver plutôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout à l'heure sur la simplicité des mets ; car pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur sensualité, mais seulement de la satisfaire ; & cela s'obtient par les choses du monde les plus communes, si l'on ne travaille pas à leur raffiner le goût. Leur appétit continué qu'excite le besoin de croître, est un assaisonnement sûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque piece de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, sur-tout l'art de dispenser sobrement tout cela, voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, sans leur donner du goût pour les saveurs vives, ni risquer de leur blazer le palais.

Une des preuves que le goût de la viande n'est pas naturel à l'homme,



est l'indifférence que les enfans ont pour ce mets là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtisserie, les fruits, &c. Il importe sur-tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnafiers: si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractère; car de quel que manière qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viandes sont en général cruels & féroces plus que les autres hommes; cette observation est de tous les lieux & de tous les tems: la barbarie angloïse est connue (26); les Gaures, au contraire, sont les plus doux des hommes (27). Tous les Sauvages sont cruels,

(26) Je fais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appellent *Good natured people*; mais ils ont beau en dire cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répète après eux.

(27) Les Baniens, qui s'abstiennent de toute chair plus sévèrement que les Gaures, sont presque aussi doux qu'eux; mais comme leur morale est moins pure & leur culte moins raisonnable, ils ne font pas si humains gens.

& leurs mœurs ne les portent point à l'être, cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne sont pas reçus en témoignage, non plus que les Chirurgiens; les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homère fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, & des Lotophages un peuple si aimable, qu'aussitôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

» Tu me demandes, « disoit Plutarque, » pourquoi Pithagore s'abstenoit de manger de la chair des » bêtes; mais moi je te demande, au » contraire, quel courage d'homme » eut le premier qui approcha de sa » bouche une chair meurtrie, qui » brisa de sa dent les os d'une bête » expirante, qui fit servir devant lui



» des corps morts , des cadavres , &  
 » engloutit dans son estomac des  
 » membres , qui le moment d'après  
 » vant bêloient , mugissoient , mar-  
 » choient & voyoient ? Comment sa  
 » main put-elle enfoncer un fer dans  
 » le cœur d'un être sensible ? Com-  
 » ment ses yeux purent-ils supporter  
 » un meurtre ? Comment put-il voir  
 » saigner , écorcher , démembrer un  
 » pauvre animal sans défense ? Com-  
 » ment put-il supporter l'aspect des  
 » chairs pantelantes ? Comment leur  
 » odeur ne lui fit-elle pas soulever le  
 » cœur ? Comment ne fut-il pas dé-  
 » goûté , repoussé , saisi d'horreur ,  
 » quand il vint à manier l'ordure de  
 » ces blessures , à nettoyer le sang noir  
 » & figé qui les couvroit ?

» Les peaux rampoient sur la terre écorchée ;  
 » Les chairs au feu mugissoient embrocées ;  
 » L'homme ne put les manger sans frémir ,  
 » Et dans son sein les entendit gémit .

p Voilà ce qu'il dut imaginer &  
 sentir

» sentit la première fois qu'il surmon-  
 » ta la nature pour faire cet horrible  
 » repas , la première fois qu'il eut  
 » faim d'une bête en vie , qu'il vou-  
 » lut se nourrir d'un animal qui pais-  
 » soit encore , & qu'il dit comment il  
 » falloit égorger , dépecer , cuire la bre-  
 » bis qui lui léchoit les mains . C'est de  
 » ceux qui commencerent ces cruels fes-  
 » tins , & non de ceux qui les quittent ,  
 » qu'on a lieu de s'étonner : encore ces  
 » premiers - là pourroient-ils justifier  
 » leur barbarie par des excuses qui man-  
 » quent à la nôtre , & dont le défaut  
 » nous rend cent fois plus barbares  
 » qu'eux .

» Mortels bien-aimés des Dieux ,  
 » nous diroient ces premiers hommes ,  
 » comparez les tems ; voyez combien  
 » vous êtes heureux & combien nous  
 » étions misérables ! La terre nouvel-  
 » lement formée & l'air chargé de va-  
 » peurs étoient encore indociles à  
 » l'ordre des saisons ; le cours incer-



» rain des rivières dégradait leurs rives  
 » de toutes parts : des étangs, des lacs,  
 » de profonds marécages inondaient  
 » les trois quarts de la surface du mon-  
 » de, l'autre quart étoit couvert de  
 » bois & de forêts stériles. La terre ne  
 » produisoit nuls bons fruits ; nous  
 » n'avions nuls instrumens de labou-  
 » rage, nous ignorions l'art de nous  
 » en servir, & le tems de la moisson  
 » ne venoit jamais pour qui n'avoit  
 » rien semé. Ainsi la faim ne nous  
 » quittoit point. L'hiver, la mousse  
 » & l'écorce des arbres étoient nos  
 » mets ordinaires. Quelques racines  
 » vertes de chien-dent & de bruyère  
 » étoient pour nous un régal ; & quand  
 » les hommes avoient pu trouver des  
 » feines, des noix & du gland, ils en  
 » dansoient de joie autour d'un chêne  
 » ou d'un hêtre au son de quelque  
 » chanson rustique, appellent la terre  
 » leur nourrice & leur mere ; c'étoit-  
 » là leur unique fête, c'étoient leurs

» uniques jeux : tout le reste de la vie  
 » humaine n'étoit que douleur, peine  
 » & misère.  
 » Enfin, quand la terre dépouillée  
 » & nue ne nous offroit plus rien,  
 » forcés d'outrager la nature pour nous  
 » conserver, nous mangeâmes les com-  
 » pagnons de notre misère plutôt que  
 » de périr avec eux. Mais vous, hom-  
 » mes cruels, qui vous force à ver-  
 » ser du sang ? Voyez quelle affluence  
 » de biens vous environne ! Combien  
 » de fruits vous produit la terre ! Que  
 » de richesses vous donnent les champs  
 » & les vignes ! Que d'animaux vous  
 » offrent leur lait pour vous nourrir,  
 » & leur toison pour vous habiller !  
 » Que leur demandez-vous de plus,  
 » & quelle rage vous porte à com-  
 » mettre tant de meurtres, rassasiés  
 » de biens & regorgeant de vivres ?  
 » Pourquoi mentez-vous contre no-  
 » tre mere en l'accusant de ne pou-  
 » voir vous nourrir ? Pourquoi péchez,



« vous contre Cerès , inventrice des  
 « saintes loix , & contre le gracieux  
 « Bacchus , consolateur des hommes ,  
 « comme si leurs dons prodigués ne  
 « suffisoient pas à la conservation du  
 « genre humain ? Comment avez-  
 « vous le cœur de mêler avec leurs  
 « doux fruits des ossemens sur vos ta-  
 « bles , & de manger avec le lait le  
 « sang des bêtes qui vous le donnent ?  
 « Les panthères & les lions , que vous  
 « appelez bêtes féroces , suivent leur  
 « instinct par force & tuent les autres  
 « animaux pour vivre. Mais vous ,  
 « cent fois plus féroces qu'elles , vous  
 « combattez l'instinct sans nécessité  
 « pour vous livrer à vos cruelles dé-  
 « lices ; les animaux que vous man-  
 « gez ne font pas ceux qui mangent  
 « les autres ; vous ne les mangez pas  
 « ces animaux carnassiers , vous les  
 « imitez. Vous n'avez faim que des  
 « bêtes innocentes & douces , qui ne  
 « font de mal à personne , qui s'atta-

« chent à vous , qui vous servent , &  
 « que vous dévorez pour prix de leurs  
 « services.

« O meurtrier contre nature , si tu  
 « t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait  
 « pour dévorer tes semblables , des  
 « êtres de chair & d'os , sensibles &  
 « vivans comme toi , étouffe donc  
 « l'horreur qu'elle t'inspire pour ces  
 « affreux repas ; tue les animaux toi-  
 « même , je dis de tes propres mains ,  
 « sans ferremens , sans coutelas ; dé-  
 « chire-les avec tes ongles , comme  
 « font les lions & les ours ; mords  
 « ce bœuf & le mets en piéces , en-  
 « fonce tes griffes dans sa peau ; man-  
 « ge cet agneau tout vif , dévore ses  
 « chairs toutes chaudes , bois son ame  
 « avec son sang. Tu frémisses , tu n'oses  
 « sentir palpiter sous ta dent une chair  
 « vivante ? Homme pitoyable ! tu  
 « commences par tuer l'animal , &  
 « puis tu le manges , comme pour le  
 « faire mourir deux fois. Ce n'est pas



» assez, la chair morte te répugne en-  
 » core, tes entrailles ne peuvent la  
 » supporter, il la faut transformer  
 » par le feu, la bouillir, la rôcir,  
 » l'assaisonner de drogues qui la dé-  
 » guisent; il te faut des Chaircuitiers,  
 » des Cuisiniers, des Rotisseurs, des  
 » gens pour t'ôter l'horreur du meur-  
 » tre & t'habiller des corps morts,  
 » afin que le sens du goût trompé par  
 » ces déguifemens ne rejette point ce  
 » qui lui est étrange, & savoure avec  
 » plaisir des cadavres dont l'œil mê-  
 » me eût peine à souffrir l'aspect ».

Quoique ce morceau soit étranger  
 à mon sujet, je n'ai pu résister à la ten-  
 tation de le transcrire, & je crois que  
 peu de Lecteurs m'en sauront mau-  
 vais gré.

Au reste, quelque sorte de régime  
 que vous donniez aux enfans, pourvû  
 que vous ne les accoutumiez qu'à des  
 mets communs & simples, laissez-les  
 manger, courir & jouer tant qu'il leur

plaît, & soyez sûs qu'ils ne mange-  
 ront jamais trop & n'auront point  
 d'indigestions : mais si vous les affa-  
 muez la moitié du tems, & qu'ils trou-  
 vent le moyen d'échapper à votre vi-  
 gillance, ils se dédomageront de  
 toute leur force, ils mangeront jus-  
 qu'à regorger, jusqu'à crever. Notre  
 appétit n'est démesuré que parceque  
 nous voulons lui donner d'autres ré-  
 gles que celles de la nature. Toujours  
 réglant, prescrivant, ajoutant, retran-  
 chant, nous ne faisons rien que la ba-  
 lance à la main; mais cette balance  
 est à la mesure de nos fantaisies, &  
 non pas à celle de notre estomac. J'en  
 reviens toujours à mes exemples. Chez  
 les Payfans, la huche & le fruitier  
 sont toujours ouverts, & les enfans,  
 non plus que les hommes, n'y savent  
 ce que c'est qu'indigestions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant  
 mangeât trop, ce que je ne crois pas  
 possible par ma méthode, avec des



amusemens de son goût, il est si aisè de le distraire, qu'on parviendroit à l'épuiser d'inanition sans qu'il y songeât. Comment des moyens si sûrs & si faciles échappent-ils à tous les Instituteurs? Herodote raconte que les Lydiens, pressés d'une extrême disette, s'aviserent d'inventer les jeux & d'autres divertissemens avec lesquels ils donnoient le change à leur faim, & passoient des jours entiers sans songer à manger (18). Vos savans Instituteurs ont peut-être lu cent fois ce passage, sans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne

(18) Les anciens Historiens sont remplis de vices dont on pourroit faire usage, quand même les faits qui les présentent seroient faux: mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'Histoire; la critique d'épuration absorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'Histoire comme un tissu de fables dont la morale est très appropriée au cœur humain.

quitte pas volontiers son dîner pour aller étudier sa leçon. Maître, vous avez raison: je ne pensois pas à cet amusement-là.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vue est au toucher: il le prévient, il l'avertit de la manière dont telle ou telle substance doit l'affecter, & dispose à la rechercher ou à la fuir, selon l'impression qu'on en reçoit d'avance. J'ai oui dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaises odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes sont des sensations foibles; elles ébranlent plus l'imagination que le sens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela supposé, les goûts des uns devenus, par leurs manières de vivre, si différens des goûts des autres, doivent leur



faire porter des jugemens bien opposés des saveurs , & par conséquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flâner avec autant de plaisir un quartier puant de cheval mort , qu'un de nos chasseurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos sensations oïseuses , comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre , doivent être insensibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à se promener , & qui ne travaillent pas assez pour se faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne sauroient prendre un grand plaisir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort , il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus : le doux parfum

D'un cabinet de toilette n'est pas un piège aussi foible qu'on pense ; & je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible , que l'odeur des fleurs que sa Maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge , où l'imagination que peu de passions ont encore animée n'est gueres susceptible d'émotion , & où l'on n'a pas encore assez d'expérience pour prévoir avec un sens ce que nous en promet un autre. Aussi cette conséquence est-elle parfaitement confirmée par l'observation ; & il est certain que ce sens est encore obtus & presque hébété chez la plupart des enfans. Non que la sensation ne soit en eux aussi fine & peut-être plus que dans les hommes ; mais parceque , n'y joignant aucune autre idée , ils ne s'en affectent pas aisément d'un sentiment de plaisir ou de peine , & qu'ils n'en font ni flatrés ni blessés comme nous.



Je crois que sans sortir du même système, & sans recourir à l'anatomie comparée des deux sexes, on trouveroit aisément la raison pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada se rendent dès leur jeunesse l'odorat si subtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en servir à la chasse, & se servent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que si l'on élevoit les enfans à éventer leur diner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point; mais je ne vois pas au fond qu'on puisse en eux tirer de ce sens un usage fort utile, si ce n'est pour leur faire connoître ses rapports avec celui du goût. La nature a pris soin de nous forcer à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier sens presque inséparable de celle de l'autre en

tendant leurs organes voisins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en sorte que nous ne goûtons rien sans le flairer. Je voudrois seulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant en couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la discordance des deux sens est trop grande alors pour pouvoir l'abuser; le sens le plus actif absorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût; ce dégoût s'étend à toutes les sensations qui le frappent en même-tems; à la présence de la plus foible son imagination lui rappelle aussi l'autre; un parfum très suave n'est plus pour lui qu'une odeur dégoûtante, & c'est ainsi que nos indiscrètes précautions augmentent la somme des sensations déplaisantes aux dépens des agréables.

Il me reste à parler dans les livres,



suivans de la culture d'une espece de sixieme sens appellé sens-commun , moins parcequ'il est commun à tous les hommes , que parcequ'il résulte de l'usage bien réglé des autres sens , & qu'il nous instruit de la nature des choses par le concours de toutes leurs apparences. Ce sixieme sens n'a point par conséquent d'organe particulier ; il ne réside que dans le cerveau , & ses sensations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'est par le nombre de ces idées que se mesure l'étendue de nos connoissances ; c'est leur netteté , leur clarté qui fait la justesse de l'esprit ; c'est l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raison humaine. Ainsi ce que j'appellois raison sensitive ou puérile , consiste à former des idées simples par le concours de plusieurs sensations , & ce que j'appelle raison intellectuelle ou humaine , consiste à former des idées complexes par le concours de plusieurs idées simples.

Supposant donc que ma méthode soit celle de la nature & que je ne me sois pas trompé dans l'application , nous avons amené notre Eleve à travers les pays des sensations jusqu'aux confins de la raison puérile : le premier pas que nous allons faire au-delà doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carrière , jettons un moment les yeux sur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge , chaque état de la vie a sa perfection convenable , sa sorte de maturité qui lui est propre. Nous avons souvent oui parler d'un homme-fait , mais considérons un enfant-fait : ce spectacle sera plus nouveau pour nous , & ne sera peut-être pas moins agréable.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée , que quand nous ne voyons que ce qui est , nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets réels , & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous



frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid. La terre parée des trésors de l'automne étale une richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est point touchante; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au printems la campagne presque nue n'est encore couverte de rien; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre, & le cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature on se sent ranimer soi-même; l'image du plaisir nous environne: Ces compagnes de la volupté, ces douces larmes toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos paupières; mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable; on le voit toujours d'un œil sec.

Pourquoi cette différence? c'est qu'au spectacle du printems l'imagination joint celui des saisons qui le

doivent suivre; à ces tendres bourgeons que l'œil aperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les mystères qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui se doivent succéder, & voit moins les objets comme ils seront que comme elle les desire, parcequ'il dépend d'elle de les choisir. En automne au contraire, on n'a plus à voir que ce qui est. Si l'on veut arriver au printems, l'hiver nous arrête, & l'imagination glacée expire sur la neige & sur les frimats.

Telle est la source du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand est-ce que nous goûtons un vrai plaisir à voir un homme? c'est quand la mémoire de ses actions nous fait rétrograder sur sa vie & le rajeunit, pour ainsi dire, à nos yeux. Si nous sommes réduits à le considérer tel qu'il est, ou à le supposer tel qu'il



fera dans sa vieillesse, l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaisir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers sa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne soit agréable, soit pour le présent, soit pour l'avenir: je le vois bouillant, vif, animé, sans souci rongeur, sans longue & pénible prévoyance; tout entier à son être actuel, & jouissant d'une plénitude de vie qui semble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge exerçant le sens, l'esprit, les forces qui se développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque instant de nouveaux indices: je le contemple enfant, & il me plaît; je l'imagine homme, & il me plaît davantage; son sang ardent semble réchauffer le mien; je crois vivre de sa vie & sa vivacité me rajeunit.

L'heure sonne, quel changement! A l'instant son œil se ternit, sa gaieté s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme sévère & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monsieur*, & l'emmena. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres! quel triste ameublement pour son âge! le pauvre enfant se laisse entraîner, tourne un œil de regret sur tout ce qui l'environne, se tait, & part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'ose répandre, & le cœur gros de soupirs qu'il n'ose exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'est un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour sans inquiétude, la nuit sans impatience, & ne comptes les heures que par tes plaisirs, viens mon heureux, mon aimable Eleve, nous consoler par ta présence du départ de cet infortuné, viens.... il



arrive, & je sens à son approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'est son ami, son camarade, c'est le compagnon de ses jeux qu'il aborde; il est bien sûr en me voyant qu'il ne restera pas long-tems sans amusement; nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais nous nous accordons toujours, & nous ne sommes avec personne aussi bien qu'ensemble.

Sa figure, son port, sa contenance annoncent l'assurance & le contentement; la santé brille sur son visage; ses pas affermis lui donnent un air de vigneur; son teint délicat encore sans être fade n'a rien d'une mollesse efféminée, l'air & le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe; ses muscles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante; ses yeux que le feu du sentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur séré-

rité native (29); de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent ni vain; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres ne tombe point sur son estomac; on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête*; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée; Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrettes, N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui

(29) *Natis.* J'emploie ce mot dans une acception italienne, faite de lui trouver un synonyme en français. si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'en tende.



seul, & que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que la vérité naïve & simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien, sans s'embarrasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit; il usera de la parole dans toute la simplicité de sa première institution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuse rencontre, qui par hasard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuise pas sur un

habil qu'il fait qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées, mais nettes; s'il ne fait rien par cœur, il fait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature; son esprit n'est pas dans sa langue, mais dans sa tête; il a moins de mémoire que de jugement; il ne fait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne fait ce que c'est que routine, usage, habitude; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui (30) : il ne s'agit ja mais de formu-

(30) L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, & cette paresse augmente en s'y livrant : on fait plus aisément ce qu'on a déjà fait, la route étant frayée en devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très grand sur les Vieillards & sur les gens indolens, très petit sur la Jeunesse & sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'àux âmes faibles, & les affoiblit davantage.



le, ne cede point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainfi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manières étudiées, mais toujours l'expression fidele de ses idées, & la conduite qui naît de ses penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes : & de quoi lui seriroient-elles, puisqu'un enfant n'est pas encore un membre actif de la société ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en savoir jusques-là ; il fait pour quoi ce qui est à lui est à lui, & pour quoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui. Passé cela, il ne fait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne fait ce

de jour en jour. La seule habitude utile aux enfans est de s'asservir sans peine à la nécessité des choses, & la seule habitude utile aux hommes, est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

que

que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas ; mais dites-lui ; si vous me faisiez tel plaisir, je vous le rendrais dans l'occasion : à l'instant il s'empresera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, & d'acquérir sur vous des droits qu'il fait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà forti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à son laquais : tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui

Tome I.

V



doit rien. Il fait que ce qu'il demande est une grace, il fait aussi que l'humanité porte à en accorder. Ses expressions sont simples & laconiques. Sa voix, son regard, son geste, font d'un être également accoutumé à la complaisance & au refus. Ce n'est ni la rempante & servile soumission d'un esclave, ni l'impérieux accent d'un Maître; c'est une modeste confiance en son semblable, c'est la noble & touchante douceur d'un être libre, mais sensible & foible, qui implore l'assistance d'un être libre, mais fort & bienfaisant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il sentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refusez, il ne se plaindra point, il n'insistera point, il fait que cela seroit inutile; il ne se dira point; on m'a refusé; mais il se dira; cela ne pouvoit pas être; &, comme je l'ai déjà dit, on

ne se mutine guere contre la nécessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire; considérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & {seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même; ne fait-il pas qu'il est toujours maître de lui? Il est alerte, léger, dispos; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qu'il soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées & les connoît; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas ni aisément interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-



même , & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre , avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus , il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque il s'effrayera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer , il ne voit que ce qui est , n'estime les dangers que ce qu'ils valent , & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il régitme encore contre elle ; il en porte le joug dès sa naissance , l'y voilà bien accoutumé ; il est toujours prêt à tout.

Qu'ils s'occupe ou qu'il s'amuse , l'un & l'autre est égal pour lui , ses jeux sont ses occupations , il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plaît , en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphère de

ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge , un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant , l'œil vif & gai , l'air content & feirein , la physionomie ouverte & riante , faire en se jouant les choses les plus sérieuses , ou profondément occupé des plus frivoles amusemens ?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison ? Mélez-le avec d'autres enfans , & laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé , lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville nul n'est plus adroit que lui , mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payfans , il les égale en force & les passe en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance , il juge , il raisonne , il prévoit mieux qu'eux tous. Est-il question d'agir , de courir , de sauter , d'ébranler des corps , d'enlever des masses ,



d'estimer des distances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? on diroit que la nature est à ses ordres, tant il fait aisément plier toute chose à ses volontés. Il est fait pour guider, pour gouverner ses égaux: le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par-tout, il deviendra partout le chef des autres; ils sentiront toujours sa supériorité sur eux. Sans vouloir comander il sera le maître, sans croire obéir ils obéiront.

Il est parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur: au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raison de son âge, il a été heureux & libre autant que sa constitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moissonner en lui la

fleur de nos esperances, nous n'aurons point à pleurer à la fois sa vie & sa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du souvenir de celles que nous lui auront causées; nous nous dirons; au moins il a joni de son enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette première éducation, est qu'elle n'est sensible qu'aux hommes clairvoyans, & que dans un enfant élevé avec tant de soin, des yeux vulgaires ne voyent qu'un policon. Un Précepteur songe à son intérêt plus qu'à celui de son Disciple, il s'attache à prouver qu'il ne perd pas son tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puisse montrer quand on veut; il n'importe que ce qu'il lui apprend, soit utile pourvu qu'il se voye aisément. Il accumule sans choix, sans



difcernement, cent fatras dans sa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer sa marchandise, il l'étale, on est content, puis il replie son balot & s'en va. Mon élève n'est pas si riche, il n'a point de balot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne se voit pas en un moment. Où sont les Observateurs qui s'achent saisir au premier coup d'œil les traits qui le caractérisent? Il en est, mais il en est peu, & sur cent mille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les questions trop multipliées ennuient & rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention se lasse, ils n'écourent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hasard. Cette maniere de les examiner est vaine &

pédantesque; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit que ne feroient de longs discours: mais il faut prendre garde que ce mot ne soit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai oui raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ses amis revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un soir se promener, avec son Gouverneur & lui, dans une plaine où des Ecoliers s'amusoient à guider des cerf-volans. Le pere en passant dit à son fils, *où est le cerf-volant dont voilà l'ombre?* sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit, *sur le grand chemin.* Et en effet, ajoutoit Milord Hyde, le grand chemin étoit entre le soleil & nous. Le pere à ce mot embrasse son fils, & finissant-là son examen, s'en va sans rien dire. Le len-



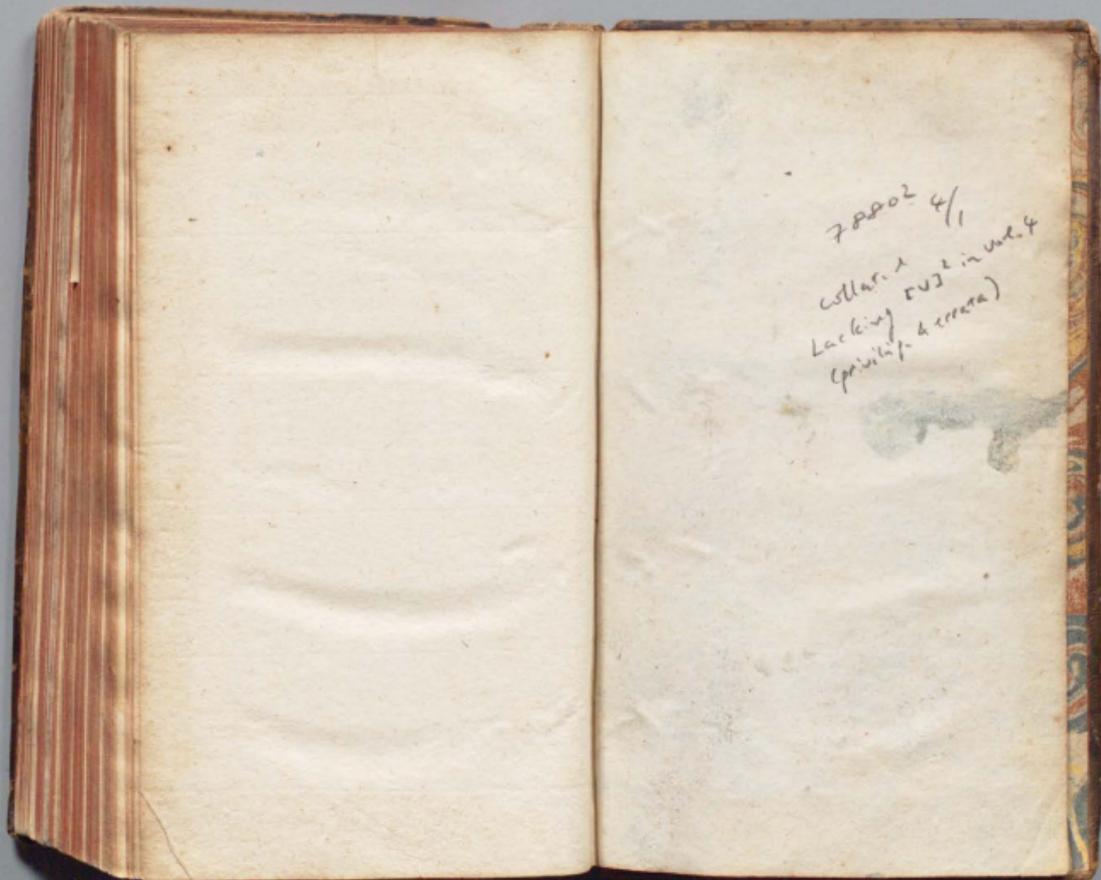
demain il envoya au Gouverneur l'acte  
d'une pension viagere outre ses ap-  
pointemens.

Quel homme que ce pere là, & quel  
fils lui étoit promis? La question est  
précisément de l'âge : la réponse est  
bien simple ; mais voyez quelle netteté  
de judiciaire enfantine elle suppose !  
C'est ainsi que l'Eleve d'Aristote appri-  
voisoit ce Courfier célèbre qu'aucun  
Ecuyer n'avoit pu dompter.

F I N

*du Livre deuxième & du Tome premier.*





78802 4/1  
collar. x  
Lacking 502 in vol. 4  
(print. & error)





名古屋大学附属図書館所蔵 文庫外 41611960  
Nagoya University Library, 41611960



名古屋大学附属図書館所蔵 文庫外 41611960  
Nagoya University Library, 41611960